



National Library
of Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Canadian Theses Service

Service des thèses canadiennes

Ottawa, Canada
K1A 0N4

NOTICE

The quality of this microform is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Reproduction in full or in part of this microform is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30, and subsequent amendments.

AVIS

La qualité de cette microforme dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

La reproduction, même partielle, de cette microforme est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30, et ses amendements subséquents.



National Library
of Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Canadian Theses Service Service des thèses canadiennes

Ottawa, Canada
K1A 0N4

The author has granted an irrevocable non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of his/her thesis by any means and in any form or format, making this thesis available to interested persons.

The author retains ownership of the copyright in his/her thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her permission.

L'auteur a accordé une licence irrévocable et non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de sa thèse de quelque manière et sous quelque forme que ce soit pour mettre des exemplaires de cette thèse à la disposition des personnes intéressées.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège sa thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

ISBN 0-315-53242-4

JACQUES GODBOUT:
L'ESSAI, ENTRE LE MYTHE ET LA RÉALITÉ

par
CAROLE FARMER
Département des lettres françaises
Faculté des arts

Thèse présentée à l'École des études supérieures
de l'Université d'Ottawa
en vue de l'obtention de la Maîtrise es arts (Lettres françaises): M.A.
Ottawa - 1989



UNIVERSITÉ D'OTTAWA
UNIVERSITY OF OTTAWA

Remerciements

Je désire exprimer toute ma gratitude à monsieur Sylvain Simard, mon directeur, pour ses critiques judicieuses et son entière disponibilité. Je lui suis, en fait, particulièrement reconnaissante de l'espace qu'il m'a donné en ne m'imposant aucune ligne de pensée: avec un souci de rigueur, il m'a plutôt incitée à me dépasser et à me définir, en me défiant toujours de combler un espace qui est devenu mien. Par sa présence discrète mais constante, il m'a procuré, en somme, une stimulation intellectuelle qui a nourri en moi le goût de la recherche et que j'ai grandement appréciée. Mais surtout, je ne saurais assez le remercier de sa confiance, d'une confiance qui m'a littéralement guidée vers les études supérieures et qui m'a permis de vivre une expérience aussi enrichissante.

Merci également à l'auteur, Jacques Godbout, pour son obligeance et son ouverture.

INTRODUCTION

Récipiendaire du prix du Gouverneur général en 1967, du prix Duvernay en 1976, du prix Belgique-Canada en 1978 et du prix Athanase-David en 1985, co-fondateur de la revue Liberté, Jacques Godbout est assurément l'un de nos auteurs les plus engagés dans la vie culturelle du Québec. En fait, il est l'un de ceux qui, dès 1959, a daigné franchir la ligne du risque.

Franc, extrémiste, provocateur même, Jacques Godbout est bien l'expression d'une liberté et d'une sincérité d'esprit qui prend plaisir, par souci d'authenticité, à défendre ses positions de manière absolue. Et parce que le discours est généré par un Je non métaphorique¹, il semble que ce soit davantage dans l'essai que cette passion pour la "vérité sans

¹ Jean-Marcel Paquette, "De l'essai dans le récit au récit dans l'essai chez Jacques Ferron" dans L'Essai et la prose d'idées au Québec, Montréal, Fides, 1985, p. 622.

condition" (dirait Vadeboncoeur)² s'actualise et se dit pleinement.

Or jusqu'à présent, les thèses consacrées à Jacques Godbout portent exclusivement sur la dimension romanesque de son oeuvre. Et les critiques de ses essais ne sont guère nombreuses. Parmi celles qui ont retenu notre attention, mentionnons tout de même les analyses de Jacques Lazure, "À propos du Réformiste de Godbout"³ et d'André Major, "Éloge de Jacques Godbout"⁴ qui permettent de nuancer la pensée de l'essayiste tout en la replaçant dans son contexte socio-culturel. De même, celle de Réjean Beaudoin, "Revoir les mythes et les revues"⁵, qui, à l'opposé de Fernand Roy, nous semble esquisser avec le plus de justesse le fondement (mythique) de la pensée de Godbout. Roy, pour sa part, l'obnubile: il se place d'un point de vue externe et ne perçoit pas l'écriture dans sa portée sociale (comme mythifiante), mais comme simple objet de mystification

2 La ligne du risque, Montréal, HMH, 1977, p. 184.

3 Dans Lettres québécoises, vol I, no 1, mars 1976, pp. 28-29.

4 Liberté, vol XVI, no 2, mars-avril 1974, pp.5-7.

5 Dans Liberté, vol XVII, no 6, novembre-décembre 1975, pp. 78-83.

de la part de Godbout.⁶ Toujours au sujet du mythe, puisqu'on y est, précisons que l'étude d'Alexandre Lazaridès⁷ nous a été peu utile du fait que le critique ne s'est plu qu'à rapporter religieusement l'oeuvre de Godbout à la grille psychanalytique de Gilbert Durand (et parfois même à celle de Freud) alors que ce n'était pas notre propos. Pour ce qui est des critiques du Murmure marchand, il semble que ce soit celles de Robert Vigneault, "Une lucidité aux lueurs aveuglantes: Le Murmure marchand de Jacques Godbout"⁸, et d'Alain Médam, "Le Murmure marchand: est-ce que le monde est vraiment devenu un immense "commercial" sans commencement ni fin?"⁹ qui nous fournissent les meilleures analyses: les regards d'un théoricien de l'essai sur l'essai et d'un sociologue sur le discours social sont en ce sens particulièrement éclairants.

6 "Jacques Godbout: de l'anticléricalisme au texte national" dans L'Essai et la prose d'idées au Québec, édité par François Gallays, Sylvain Simard et Paul Wyczynski, Montréal, Fides, 1985, pp. 663-668.

7 "Du roman au mythe: essai sur l'imaginaire dans Salut Galarneau! dans Voix et Images du pays VI, Montréal, PUQ, 1973, pp. 65-87.

8 Lettres québécoises, vol 10, no 37, printemps 1985, pp. 66-68.

9 Dans L'Actualité, vol X, no 2, février 1985, p. 80.

Voilà dans leur valeur respective et malgré l'intérêt du sujet l'essentiel des recherches sur Jacques Godbout essayiste. Et c'est pour remédier à cette situation qu'il nous a paru opportun d'étudier les essais de Godbout publiés dans la revue Liberté entre les années 1960 et 1980.¹⁰

À vrai dire, c'est au contact de la revue, dans le cadre d'un séminaire de maîtrise sur l'essai québécois, que s'est amorcée notre réflexion. Car en cernant la problématique de Liberté, des corrélations se sont dessinées entre l'intention du groupe - de s'abstenir d'imposer quelque ligne de pensée - et son effet contraire: la projection d'une utopie foncièrement idéologique. À la lecture de Jacques Godbout, collaborateur à Liberté, des corrélations se sont alors définies entre le discours et son cadre d'énonciation. Et c'est cette dialectique qui nous a amenée à interroger la pensée de Godbout dans ses fondements mythiques comme dans ses fondements idéologiques, à la fois donc comme mythification et comme conscience mythifiante.

Par le biais d'une sociocritique, notre étude vise

¹⁰ Dorénavant, nous renverrons à cette revue en n'indiquant que le volume, le numéro, l'année et la pagination entre parenthèses.

en somme à saisir la complexité des rapports idéologiques entourant le mythe, chez Godbout, et à inscrire le discours, selon la tradition goldmannienne, dans le procès historique; simultanément, elle vise à saisir la mise en texte réalisée à partir d'une appropriation personnelle du réel, laquelle sous-tend, croyons-nous, une dynamique révélatrice des contradictions de l'auteur en tant qu'acteur social particulier. C'est en tenant compte de ce double aspect - production sociale et spécificité du discours - que sera donc menée notre recherche, sous la bannière de l'éclectisme.

Car mises à part les critiques sociales, nos instruments conceptuels proviennent de la rencontre de trois axes théoriques: il s'agit d'abord, bien sûr, de la sociologie et des théoriciens tels Memmi, Berque, Fanon, Bourdieu, Touraine, Rocher, Javeau, Althusser et les adeptes du matérialisme historique; y inclus des sociocritiques dont Goldmann, Bakhtine, Escarpit, Dubois, Duchet, Belleau, Angenot. Une seconde catégorie de références a été puisée en philosophie, chez Sartre principalement et les existentialistes dont Heidegger, mais également chez Hegel. Et enfin, une troisième série de notions a été empruntée aux spécialistes du

mythe. Mais entendons le mythe dans sa signification sociale et non comme élément générateur d'un symbolisme schématique qui tend à réduire le donné à des catégories mentales, comme c'est le cas, par exemple, chez Mircea Éliade ou chez Roger Caillois. Notre objectif est davantage de révéler, en nous appuyant sur les études de Barthes, Durkheim, Lévi-Strauss, Girard, Reszler, Mucchielli, Duveau, Mannheim, Marx et Comte, le fonctionnement d'une pensée mythique commandée par le social et dépendante du social.

Pour ce, notre étude est répartie en deux chapitres d'égale importance et ordonnés selon une logique progressive. Ainsi le chapitre premier, où est notée l'ingérence des autorités épiscopales puis de la bourgeoisie américaine dans l'histoire du peuple québécois, rend compte d'une déshumanisation qui légitime l'énonciation du mythe et qui est révélatrice de la dynamique textuelle: soit du magnétisme qui génère, par contraste, la dyade Pays réel/Pays rêvé. Et c'est à cette notion de Pays rêvé qu'est consacré le chapitre deuxième: d'abord insérée dans son cadre d'énonciation (la revue Liberté), la pensée de Godbout nous apparaît imbue d'un humanisme existentiel qui l'incite à nier le déterminisme sous toutes ses formes et à proclamer l'affirmation de la nation québécoise au

nom d'une liberté à connotation utopique; or, dans l'élaboration du mythe même, les forces adverses deviennent, pour des raisons d'ordre sociologique, indispensables à la création du mythe. D'où, bien sûr, le magnétisme dans les textes de Godbout. Tout concorde parfaitement, si ce n'est que la pensée mythique, chez Godbout, jouit d'un tel degré de lucidité qu'elle s'inscrit, paradoxalement, dans l'écriture du doute. Mais cette contradiction sera dépassée en conclusion alors que, tout en procédant à une synthèse, nous verrons que Godbout nie le mythe pour ensuite projeter, par le rôle qu'il confère à l'écrivain québécois, l'image d'une cité idéale à la mesure du plein épanouissement intellectuel, d'une cité évoluant sous le signe de la Liberté et du progrès.

Cette réflexion sur la dialectique du mythe et de la réalité dans les essais de Godbout nous permettra donc, au total, de saisir la pensée d'une certaine gauche intellectuelle québécoise des années 1960 à 1980.

CHAPITRE PREMIER

ANALYSE DU RÉEL ET CONSTAT DE DÉSHUMANISATION

On remarque un déplacement d'accent dans les essais de Godbout selon les réformes structurelles et superstructurelles qu'a connues le Québec entre les années 1960 et 1980. En effet, au cours des ans Godbout en vient à dénoncer deux modèles usurpatoires de même portée et relativement successifs.¹ Mais, en raison du contexte énonciatif qui entre dans l'écriture de l'essai,² ces deux modèles semblent faire l'objet d'un même constat: la déshumanisation (contre laquelle Godbout s'insurge, évidemment). Car si dans les années 1960 ses essais sont davantage axés sur le conservatisme clérical qui a entretenu un certain colonialisme inscrit jusque dans les structures linguistiques au Québec, à l'approche de 1980 Godbout retrouve les mêmes rapports historiques de domination et d'exploitation, mais sous

1 Cette répartition est arbitraire.

2 Voir Georges Lukács, "À propos de l'essence et de la forme de l'essai: une lettre à Léo Popper" dans L'Âme et les Formes, Paris, Gallimard, 1974, pp. 12-33.

une autre forme: cette fois, ce sont l'industrie informatique et la cablodistribution qui aliènent le Québécois et le réifient. La seule différence réside dans le fait qu'en 1960 la critique est interne, elle s'en prend au clergé catholique canadien-français, alors qu'en 1980 elle est externe et s'attaque à l'impérialisme américain. Or, contrairement à ce que l'on pourrait croire, si radicale que puisse être la critique sociale dans les deux cas, l'argumentation ne se déploie pas sur le mode agonique: ou plutôt, tout en excluant l'adversaire de son monde empirique, Godbout le rappelle constamment, ce qui a pour effet de créer un magnétisme entre les deux partis adverses. Toute la dynamique textuelle est d'ailleurs régie par ce magnétisme qui engendre la dyade Pays réel/Pays rêvé. Pour en saisir le fonctionnement, il nous faut donc d'abord dégager les composantes de ce réel et leurs critères d'évaluation.

LE CLÉRICO-NATIONALISME

1. Conditions historiques

Jusqu'en 1960, le clergé catholique canadien-français a joué un rôle majeur au sein de la dynamique sociale. Et tout le discours de Godbout s'articule autour des divers moments historiques qui ont façonné la mentalité du peuple québécois, depuis la cession de la Nouvelle-France à l'Angleterre en 1760: politique de collaboration, montée d'un nationalisme à saveur paternaliste (avec tout ce que cela a comme conséquence encore aujourd'hui), providentialisme, voire xénophobie, et messianisme.

Aux yeux de Godbout, la domination coloniale a donné lieu, en fait, à une superposition de deux structures sociales: l'une fondée sur la propriété des moyens de production (celle de la bourgeoisie anglo-saxonne) et la seconde, dépendante de la première, sur le contrôle social du Canada français par la petite bourgeoisie cléricale. Or cette dernière s'est vue attribuée, et de façon accrue après l'insurrection des Patriotes, des privilèges politiques moyennant une collaboration avec l'élite anglo-saxonne: plus

spécifiquement, en prêchant le maintien du statu quo et la soumission à l'ordre établi, elle s'est vue attribuée "le pouvoir de s'opposer à toutes décisions contraires à ses intérêts et à sa conception de la société"³. Ce rôle d'intermédiaire qu'a donc joué le clergé catholique au cours des deux derniers siècles entre la bourgeoisie financière anglo-saxonne et la nation canadienne-française, Godbout nous le rappelle, de fait, clairement:

hier, dit-il, ce peuple fut garde en tutelle et soumis à l'ennemi, il fut vendu même aux Maîtres par l'Église (1837) sous prétexte (fondé) que la foi - inexorablement liée à la langue - le réclamait.

(VI, 2, 1964, p. 142)

Car pour assurer le maintien de son hégémonie, l'épiscopat canadien-français orienta son discours, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, vers le nationalisme. Langue et foi, nation et religion ne firent désormais plus qu'un, si bien que les intérêts du catholicisme devinrent ceux de la société canadienne-française,⁴ nouvellement perçue comme groupe ethnique. En se posant ainsi comme protectrice de la nation et en conférant à la nation la mission providentielle de préserver et de

³ Denis Monière, Le Développement des idéologies au Québec, des origines à nos jours, Montréal, Québec/Amérique, 1977, p. 214.

⁴ Denis Monière, op. cit., p. 226.

transmettre l'héritage culturel (composé de la foi, de la langue et des moeurs)⁵, l'Église créait un monolithisme religieux qui renforça son pouvoir de négociation de même que sa gestion du social. La nation québécoise se constitua alors en une folk-société, homogénéisée par la religion. Et, au dire de Godbout, l'élite cléricale sut amplement tirer profit de ce traditionalisme: en réalité, l'essayiste est d'avis que

la multinationale catholique romaine exploita ce peuple bien avant les transnationales américaines, siphonnant les économies des habitants pour les investir dans des usines à rêve, ces énormes édifices pompeux aujourd'hui vides. Pendant que l'anglo-protestant bâtissait une économie, le prêtre catholique français s'élevait des monuments; capitaliste de la naïveté, (sic) ses plantureux presbytères n'enviaient rien aux villas de Westmount.

(XIX, 4-5, 1977, p. 369)

Par intérêt de classe donc, le clergé, en épousant la cause nationaliste, augmenta son monopole sur les responsabilités civiles au Bas-Canada (et plus tard au Canada français) et s'appuya simultanément, comme dans toute société traditionnelle au dire de Guy Rocher,

⁵ Lire, entre autres, Raymond Casgrain, "Le Mouvement littéraire en Canada" dans Œuvres complètes, Montréal, Beauchemin, vol 3, 1882, 543p.; et Camille Roy, "La Nationalisation de la littérature canadienne" dans Essais sur la littérature canadienne, Québec, Garneau, 1907, 377p.

"sur plusieurs sources de prestige ou d'autorité: religieuse, politique, traditionnelle"⁶. Isolée, la nation canadienne-française, grandit dès lors sous la garde des autorités ecclésiastiques.

Or, ce paternalisme a eu (et a toujours) pour corollaire, d'expliquer Fernand Dumont, que les "institutions chrétiennes [...] ne paraissent pas faire appel à la libre initiative de la personne"⁷. Elles ont encouragé au contraire la passivité, comme le constatera Godbout à quelque deux cents ans d'intervalle:

Le référendum, notera-t-il, a permis de toucher du doigt le véritable comportement politique du Canadien français. C'est un comportement qui refuse toute initiative. Le Canadien français accepte de se battre, mais seulement [...] s'il est provoqué. Et même là il fait le bon Huron, il tend d'abord l'autre joue.

(XXII, 5, 1980, p. 10)

Une parole de l'Évangile, bien sûr, est sous-jacente à cette dernière phrase. Victimes des structures ecclésiastiques, ces "six millions d'individus qui [...] se laissent agir" (XIX, 4-5, 1977, p. 82) et que Frantz

⁶ Guy Rocher, "Multiplication des élites et changement social au Canada français" dans Revue de l'Institut de Sociologie, Bruxelles, 1968, p. 84.

⁷ Fernand Dumont, Pour la conversion de la pensée chrétienne, Montréal, HMH, 1964, p. 147.

Fanon désignerait dans les termes de "spectateurs écrasés d'inessentialité"⁸, ont hérité, en fait, d'une mentalité coloniale. Spécialiste en la matière, Albert Memmi précise justement que

Le colonisé, lui, ne se sent ni responsable ni coupable, ni sceptique, il est hors de jeu. En aucune manière il n'est sujet de l'histoire; bien entendu, il en subit le poids, [...] mais toujours comme objet.⁹

L'institution religieuse et son élite auront donc formé un peuple déterminé.

Mais le mode de gestion (paternaliste) n'en est pas la seule cause. Cette absence au monde aurait d'autre part été conditionnée, selon Godbout, par une tradition historiographique qui a nourri le nationalisme: elle aurait été conditionnée par une certaine lecture des événements, la lecture théologique et providentialiste que proposèrent les Jésuites et les Sulpiciens à leur arrivée (chassés par la Révolution qui les a décimés, l'aristocratie française étant composée de la royauté, de la noblesse et du clergé), et que diffusèrent les

⁸ Frantz Fanon, Les Damnés de la terre, Paris, Maspero, 1961, p. 6.

⁹ Albert Memmi, Portrait du colonisé, Paris, Gallimard, 1985, p. 113.

clerics ultramontains.¹⁰ C'est à Thomas Chapais, en fait, sur les traces de Bossuet et de Vico, que revient le mérite d'avoir fixé, chez nous, au début du XXe siècle cette conception du monde centrée sur la xénophobie: dans son Cours d'histoire du Canada, il interprète effectivement la Conquête de 1760 et l'Acte de Québec de 1774 à travers une grille providentielle, ces bouleversements historiques nous ayant présument protégés contre l'éclatement moral et intellectuel de la Révolution française, d'une part, et d'autre part, contre le matérialisme de la Révolution américaine. Par crainte des influences libérales (menaçantes pour la conscience ultramontaine et l'institution monarchique du catholicisme), Chapais formula même la théorie des deux France:

Il y a actuellement deux France, dit-il, la France radicale et la France conservatrice, la France incrédule et la France catholique, la France qui

¹⁰ À noter que cette vision n'est pas partagée par tous les membres de l'Église catholique canadienne-française: au clergé conservateur s'oppose un clergé réformiste composé de Dominicains et de prêtres séculiers. Guy Rocher précise même que "Le conflit entre les deux groupes est apparu publiquement pour la première fois durant la guerre, lorsque les dominicains appuyèrent contre les jésuites la déconfessionnalisation des coopératives; il est allé en s'élargissant depuis, animé principalement par une nouvelle élite (formée de jeunes clerics) d'inspiration théologique, liturgique et pastorale beaucoup plus française que romaine." (Guy Rocher, op. cit., pp. 92 et 93).

blasphème et la France qui prie. Notre France à nous, c'est la seconde.¹¹

Une pareille lecture a été évidemment commandée par la situation idéologique qui l'a générée, c'est-à-dire, compte tenu du fait que l'ultramontanisme est en plein essor au Canada français en ce début de siècle, par l'instauration de la Commune en France suivie du vote de la loi Combes¹² qui menacent directement sa légitimité socio-hiérarchique. Le bouleversement de la société française aura donc eu, comme le laisse entendre Godbout, de lourdes conséquences sur le Canada français:

Ah! nous lui devons une fière chandelle au père Combes, écrit-il. Grâce à lui, nous sommes devenus l'oeuvre de la goutte de lait aux instituteurs en fuite. Grâce à lui nous avons hérité de la tradition la plus bretonne que l'on puisse inventer: celle qui est au fond de toute pauvreté. Grâce aux lois françaises du début du siècle, nous sommes devenus des parents améliorés: nous fûmes le premier peuple inséminé artificiellement.

(III, 3-4, 1961, p. 594)

Inséminé, parce que l'Église incita alors au repli dans la médiocrité. Et pour Godbout, ce discours de la bêtise, qui a marqué un point saillant dans l'histoire

¹¹ Thomas Chapais, Discours et conférences, Québec, 1908, p. 39.

¹² Projet de séparation des pouvoirs civils et religieux déposé à la Chambre en 1904. Pour la réaction qu'il suscita au Canada français, lire Camille Roy, Essais sur la littérature canadienne, Québec, Garneau, 1907, 377p.

du peuple québécois, est responsable du rétrécissement de l'univers culturel. Une réalité qu'il accepte difficilement, d'ailleurs:

La plus belle entourloupette que nous ait servie l'Église Romaine: La France c'est péché, vous êtes d'Amérique. [...] Nous sommes des Français améliorés: nous n'avons pas cédé à la tentation de réfléchir et d'imaginer.

(III, 3-4, 1961, p. 593)

Empruntée à Maurice Duplessis, cette expression "Nous sommes des Français améliorés" réfère, bien sûr, à la fermeture d'esprit, à la célébration et à la stagnation qu'incarnera plus tard l'Union Nationale (de 1936 à 1960). Ce sera l'aboutissement ultime de cette rupture avec la Fille indigne de l'Église.

Mais entre temps, cette rupture aura entraîné la montée d'un régionalisme militant dont le chanoine Lionel Groulx, auquel Godbout se réfère, est certainement l'une des figures de proue. En réaction aux influences françaises et américaines (soit à l'industrialisation, à l'urbanisation, à la démocratisation et au libéralisme économique), Groulx prône un messianisme basé sur des valeurs traditionnelles et sur un principe de renonciation à l'histoire. Et Godbout insiste parce que ce messianisme en est venu à sacraliser l'existence des

Canadiens français, en les maintenant "hors de l'histoire et hors de la cite"¹³, pour reprendre l'expression de Memmi; aussi nia-t-il, par le fait même, rapports de force et contradictions de classe. Ce sont là du moins les paroles de Godbout:

des historiens catholiques, dont le plus grand magicien fut certainement le chanoine Lionel Groulx, dit-il, tentèrent à toute vitesse, voyant notre espace/temps remis en question, de nous donner un rêve américain, une promesse, un espace missionnaire, un temps chrétien. Et ces messieurs de nous fabriquer une mythologie de l'absence à l'histoire et de présence au ciel, c'est-à-dire à l'intemporel qui n'était pas piquée des vers.

(XVI, 3, 1974, p. 19)

En confinant de cette façon les fidèles dans les sphères de l'absolu, ce messianisme leur déniait toute conscience civique; il opposait même, par jansénisme, les biens terrestres aux biens célestes, en subordonnant les questions économiques à la morale. C'est ainsi que le clergé a pu imposer des normes sociales (ou asociales) telles

l'argent ne doit à aucun prix devenir un souci canadien-français. [...] Car toucher à l'argent c'est se salir les mains.

(Ibid., p. 20)

Conséquemment, les "zouaves pontificaux"(XIV, 3, 1972, p. 31) se trouvèrent aliénés des moyens de production

13 Albert Memmi, op. cit., p. 112.

et soumis à l'histoire dans une attitude passéiste et chosifiante.

2 Critique sociale

Au total, ce refuge dans un éternel passé, ou mieux dans un présent mythique, s'est traduit sur le plan social par un immobilisme général: "de 1837 à 1960, écrit Godbout, rien n'avait progressé" (VII, 1-2, 1965, p. 67). Les institutions sont sclérosées encore en 1960.

À commencer par le système d'enseignement classique qui est "immoral"(V, 2, 1963, p. 174) par ses excès de moralité, entendons par la censure qu'il exerce sur le savoir. Immoral parce qu'il entretient, par voie de conséquence, le colonialisme, à savoir la domination et l'exploitation du peuple québécois. Ainsi responsable du retard intellectuel des Québécois et de leur aliénation, il a engendré, et cela se refléchit sur le plan linguistique, une situation idéologique des plus opprimantes.

Car outre l'absence d'outils de recherche¹⁴, l'enseignement classique en tant que tel est fondé non pas sur l'acquisition d'une pensée, mais sur l'inculcation d'une morale. Sur l'homogénéité de pensée. Et ce, depuis la victoire de Mgr Bourget sur les Radicaux, de dire Denis Monière qui nous rend bien les conditions de l'activité intellectuelle:

Dans le contexte du cléricalisme, affirme-t-il, le doute n'est pas permis. L'analyse des situations nouvelles et l'innovation intellectuelle sont inutiles car le dogme est là qui fournit une interprétation définitive de la réalité. Toutes les réponses se trouvent dans la doctrine sociale de l'Église. L'individu n'a plus qu'à abdiquer et à mettre sa raison à la poubelle. Il ne réfléchit pas. Il doit suivre et appliquer mécaniquement l'enseignement des Pères de l'Église.¹⁵

Bien qu'excessive, cette assertion suppose donc, et de façon très nette, que l'éducation a servi d'organe de diffusion de l'idéologie ultramontaine voire d'une certaine vision du monde, providentialiste et messianique. Et cela a pour corollaire que les matières académiques qu'ont dispensées et que dispensent

¹⁴ Jacques Godbout, "Un "show" cochon" dans Liberté, vol V, no 2, mars-avril 1963, pp. 173-175. Godbout y note, entre autres, que les bibliothèques québécoises accusent un sérieux retard sur celles de l'Ontario.

¹⁵ Denis Monière, "Les fondements idéologiques de la production intellectuelle québécoise (1867-1945)" dans L'Essai et la prose d'idées au Québec, Montréal, Fides, 1985, p. 30.

toujours les séminaires et collèges classiques sont loin d'être pragmatiques: elles sont même déréalisantes, tant elle nient l'action sur le réel. Aussi Godbout est-il d'avis que l'aliénation

commence au niveau de l'enfance, lorsqu'on vous apprend une société, un état (sic), un comté, bref une société civile comme la ville de Montréal, et que l'on vous explique le fonctionnement, le maire, tout le système... alors vous avez plus de chances de découvrir cette ville-là. Ce que font les anglais à l'école. À nous on nous explique un système religieux, désincarné. La cité qu'on nous explique est la cité romaine. C'est bien normal qu'on mette ensuite dix ans à découvrir comment la nôtre fonctionne.

(XIX, 4-5, 1977, p. 369; V, 4, 1963, p. 295)

L'enseignement classique aura donc formé une élite non-politisée et inapte à remplir des fonctions administratives; une élite inapte à gérer ses infrastructures puisque, comme nous le rapporte Godbout, elle

ne connut (pendant des siècles) de l'Économie que la comptabilité des péchés et des indulgences.

(XIV, 3, 1972, p. 30)

Or par le fait même, ce système d'enseignement aura consacré l'image du colonisé, cet "être de carence [...] arriéré",¹⁶ "indigne d'assumer de hautes responsabilités, [...] ataviquement ignorant"¹⁷. Et il

¹⁶ Albert Memmi, op. cit., pp. 130 et 104.

¹⁷ André d'Allemagne, Le colonialisme au Québec, Montréal, R-B, 1961, p. 132.

aura justifié la domination statutaire du colonisateur, soit sa "mainmise économique"(XVI, 2, 1974, p. 9).

Comme cet enseignement n'est pas accordé aux réalités technologiques, il aura en outre justifié l'exploitation du colonisateur et la "soumission aux rois"(III, 1, 1961, p. 398). Car, comme l'expliquent Bilodeau et Léger,

à cause de leur manque d'instruction, [...] les travailleurs canadiens-français fourniront la main-d'oeuvre à bon marché, le cheap labour.¹⁸

Doublement exploité par la bourgeoisie anglo-saxonne et l'imperialisme américain, à la fois la "femme de chambre à Ottawa" (IV, 2, 1962, p. 125) en vertu de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique qui subordonne, dans un rapport colonial, le Provincial au Fédéral,¹⁹ de telle sorte que le Québec "ne vit qu'en suçant le revel économique du Canada anglais" (XIV, 3, 1972, p. 32), à la fois donc ce "second-hand citizen. À rabais"(IV, 2, 1962, p. 125) et ce "parasite [...]" qui cure les dents de l'hippopotame américain" (XIV, 3, 1972, p. 32), le

¹⁸ Rosario Bilodeau et Roger Léger, Classes sociales et pouvoir politique au Québec, Ottawa, Leméac Inc., 1974, p. 91.

¹⁹ À ce sujet, André d'Allemagne écrit que "La grande victoire du colonisateur fut certainement la Confédération. Elle remplaçait un rapport évident de dominateurs à dominés par un autre plus subtil de "supérieurs" à "inférieurs". (Op. cit., p. 128)

Québécois vit dans des conditions d'infériorité collective. Et par le biais de l'élite cléricale qui s'est engagée à reproduire l'image de la nation déchue suite à la Conquête, une image qui a engendré l'auto-dévaluation et qui a fait reposer sur lui un certain fatalisme, il intériorise le statut dégradant qu'on lui impose:

Nes pour un petit pain, dit brillamment Godbout, nous nous contenterons de l'hostie.

(XVI, 3, 1974, p. 20)

Ainsi se trouve confirmé le rôle de l'oppresseur.²⁰

En entretenant l'absence au monde comme il l'a fait par la voie de l'éducation, le clergé catholique canadien-français serait donc largement responsable du colonialisme culturel qui détermine la politique et l'économie au Québec; les conséquences de ce colonialisme - domination, abâtardissement et exploitation - s'observent d'ailleurs dans toutes les instances de la société, y compris la langue.

Aux yeux de Godbout, en effet, la réalité

²⁰ "Pour que le colonisateur soit complètement le maître, écrit Memmi, il ne suffit pas qu'il le soit objectivement, il faut encore qu'il croie à sa légitimité; et, pour que cette légitimité soit entière, il ne suffit pas que le colonisé soit objectivement esclave, il est nécessaire qu'il s'accepte tel. En somme le colonisateur doit être reconnu par le colonisé." (Op. cit., p. 109)

linguistique reflète la réalité socio-politique du fait que la contiguïté de deux langues, l'une majoritaire, l'autre officielle, sous-tend inévitablement un rapport de force; et à ce propos, un contemporain de Godbout, Jacques Brault, également collaborateur à Liberté, précise justement que

nous les francophones, nous jouissons à peu près de la liberté de parole, mais nullement de la liberté de langage.

Le langage, le code, le système régulateur, la référence politico-économique, appartient à la minorité anglophone et à elle seule.²¹

Car pour le Québécois, de dire Godbout, la langue anglaise, "imposée of course, par l'armée qui conquiert ses terres voilà 200 ans"(VI, 2, 1964, p. 140), est celle de la superstructure, celle du prestige social, "celle des riches et de ceux qui distribuent les emplois" (VII, 1, 1965, p. 74). Bref, elle est l'expression d'une domination économique et politique.

Par conséquent, la solution du bilinguisme que propose en 1965 la commission Dunton-Laurendeau (que Godbout surnomme "Durham-Laurendeau") n'est pour l'essayiste que la suite logique de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique, "certificat de baptême d'une fausse couche: la bikoulture, for everyone" (VI, 2, 1964, p. 143), dont l'objectif premier était nul autre que

²¹ Jacques Brault, "L'affaire des deux langues" dans Liberté, vol X, no 2, mars-avril 1968, p. 15.

l'assimilation des Canadiens français. Et André d'Allemagne, qui a bien étudié les enjeux idéologiques de la Confédération, partage la même opinion; il prétend que

Tout en remettant le pouvoir réel aux descendants des conquérants, elle créait le mythe d'un pays "canadien" où le prétexte d'éteindre les conflits entre les deux "races" servirait désormais à détruire l'identité du groupe le plus faible.²²

Or c'est exactement ce modèle d'agression que reproduit le bilinguisme: à cause du rapport de force susmentionnés, l'anglicisation ne cesse de progresser et donne même lieu à une forme de déterminisme, voire à une absence de pensée. Et pour Godbout cet état de fait est carrément inacceptable: le Québécois, constate-t-il, est littéralement habité par l'Autre, englué dans l'Autre, au point qu'il écrit en 1964:

De nous, ici, on dit: ils sont bilingues, mais ce que l'on veut dire, alors, c'est plutôt: ils sont subjugués jusque dans leur âme même. (L'âme, c'est la langue).

(VI, 2, 1964, p. 140)

Par "âme", entendons tout l'univers psychique et culturel que recèle une langue propre. Le bilinguisme est donc véritablement, pour Godbout, une forme d'appropriation du territoire mental:

²² André d'Allemagne, op. cit., pp. 128-129.

par la langue, ajoute-t-il, la syphilis monte au cerveau. Et nos mots français, ces mots dégradés, pourris par le bilinguisme, tuent depuis longtemps toute pensée originale en ce pays. [...] Nous sommes sûrs, disent les écrivains, qu'on ne peut penser que dans une langue à la fois. Et que le bilinguisme est une façon polie d'imposer une pensée étrangère par le viol des mots, et de la conscience.

(VI, 2, 1964, p. 141)

Cela se résume à dire que la détérioration du français au Québec est un fait de colonisation imputable au bilinguisme, lequel engendre une "langue au pluriel" (XVI, 3, 1974, p. 30) qui porte atteinte à l'intégrité d'une culture et d'un peuple. Et à moyen terme, la "biculturebilinguebinationale" (VI, 2, 1964, p. 140) donne naissance au joual, émanation de la bâtardise, de l'homme néantisé jusque dans le langage.

Or, il faut aussi savoir, rappelle Godbout, que l'incohérence et la pauvreté de la langue, chez le Canadien français (Montréalais en particulier) en font un être bègue, c'est-à-dire inarticulé, dépourvu devant les défis que lui lancent la technique et la morale de cette deuxième moitié du siècle.

(Ibid., p. 142)

Au même titre que le défaitisme, le joual est donc, pour le Canadien français, une attestation de sa propre déficience et de son infériorité atavique, c'est-à-dire une consécration du rapport de domination (et d'exploitation). Cette interférence des structures

économiques et linguistiques, Marcel Rioux l'a d'ailleurs bien mise en évidence en affirmant que

Le français, au Canada, a le même statut que ceux qui le parlent: un statut d'êtres pauvres, dominés et colonisés.²³

Somme toute, si le peuple québécois a été (et est toujours) victime d'exploitation de la part du colonisateur, comme en témoignent les structures linguistiques, il l'a été tout autant de la part du clergé qui, au nom de ses intérêts de classe et de connivence avec l'élite anglo-saxonne, l'a réifié en le maintenant dans l'ignorance et dans l'inconscience au profit de sa résignation.

L'IMPÉRIALISME AMÉRICAIN

À l'approche de 1980, le discours de Godbout, s'ajustant à la réalité socio-politique de l'heure, interroge davantage les enjeux de l'impérialisme américain. Néanmoins, il le fait avec les mêmes critères, en accordant toujours une importance prépondérante aux conditions de l'activité

²³ Marcel Rioux, La Question du Québec, Montréal, Parti pris, 1978, p. 120.

intellectuelle, et constate de nouveau l'existence d'un colonialisme culturel dissimulé sous le fatras d'une société de consommation. Aussi, ce n'est pas par hasard que les références au judéo-christianisme, au discours marchand et à l'électronique se court-circuitent dans les métaphores de Godbout: il s'agit là, pour lui, d'un même phénomène d'exploitation, mais à une autre échelle.²⁴ En voici d'ailleurs quelques exemples:

L'annonce est la joie de la société marchande. Un chapelet d'annonces, un rosaire d'annonces et peut-être sera-t-on exaucé?

(XX, 3, 1978, p. 30)

Dans la vallée électrique de Josaphat, tous les téléconsommateurs doivent être semblables et ressusciter chaque fois qu'un produit leur est présenté.

(Ibid., p. 45)

Qu'il (l'ordinateur) soit fait, en somme, à notre image et à notre ressemblance.

(XXII, 1, 1980, p. 114)

Bref, au même titre que le discours ecclésial, le murmure marchand et le monde de la technologie servent

²⁴ Godbout poussera même le parallèle à l'extrême en 1983 dans un texte qui s'intitule: "Pour une religion laïque". Nous nous limiterons à un extrait, mais c'est vraiment tout le texte qui mériterait d'être cité: "Aujourd'hui, dit-il, la religion s'est déplacée: c'est la télévision. [...] La foi était catholique romaine, elle est maintenant cathodique américaine." (Liberté, vol XXV, no 1, janvier-février 1983, p. 48)

tout autant le conquérant en cette fin de décennie. Si bien que l'industrie informatique et la cablo-distribution sont même perçues par Godbout comme les deux voies stratégiques de l'expansionnisme américain qui menace l'avenir de la nation québécoise.

1 L'industrie informatique

L'informatique, pour Godbout, sous-tend une forme de colonialisme: elle véhicule, à son dire, un rapport de domination et d'exploitation et provoque, par le fait même, une assimilation culturelle de même qu'une robotisation de l'être humain.

Les banques d'information étant américaines, Godbout croit effectivement que l'ordinateur risque de "coloniser [...] le futur" (XXII, 1, 1980, p. 109). Car si l'informatique est devenue un outil de recherche et d'avancement culturel, elle crée du coup une dépendance coloniale à l'égard des Américains; par conséquent, elle ne peut qu'entraîner, comme le phénomène du bilinguisme mais plus dangereusement encore, une invasion de l'imaginaire et de l'intellect, au sens littéral du terme. À telle enseigne que

la guerre de conquête des territoires a été remplacée par l'envahissement des cerveaux, nous dit Godbout. À la bombe atomique on a substitué la bombe informatique et le pouvoir peut continuer d'appartenir aux plus forts sans qu'ils aient besoin de tuer, de détruire, de déployer des troupes ou de gérer un pays conquis. Il suffit que l'ennemi devienne un client de la production mythique hollywoodien pour ses loisirs, et qu'il s'abreuve pour sa science aux banques et services américains d'information par ordinateur.

(Ibid., p. 108)

En situation de privilège donc, les États-Unis n'ont plus seulement à leur portée des instruments de domination, mais également d'exploitation puisqu'

On y stocke tout autant nos connaissances et nos découvertes. Les distributeurs de services peuvent profiter de ce que nous y mettons, et en produisant des analyses systématiques (2) nos questions tracer un profil de nos intérêts, de nos besoins, de nos faiblesses. Nous sommes alors prêts à être envahis.

(Ibid., p. 112)

Outre une assimilation massive, sur le plan des relations internes l'informatique tend aussi à "coloniser la vie domestique" (Ibid., p. 113). Les rapports sociaux, le mode d'interaction s'en voient radicalement transformés et l'on assiste, toujours selon Godbout, à l'instauration d'une forme de technocratie d'État, impersonnelle et chosifiante: à l'en croire,

De plus en plus l'ordinateur va médiatiser les communications entre individus. Les incursions qu'il permet sur le terrain de la pensée et des relations sociales laissent prévoir, puisque le

modèle est militaire, un système violent, centralisateur et répressif. [...] Le modèle militaire fera en sorte que les civils auront un numéro de matricule, ici celui de l'assurance sociale, pour contrôler les allées et venues des citoyens dont l'ordinateur pourra surveiller faits et gestes.

(Ibid., p. 113 et 114)

C'est dire que ce système de réseaux informatisés, caricaturés pour fins de démonstration, tend à monopoliser la gestion du quotidien au détriment de l'échange intersubjectif et de la conscience collective.

2 Le discours marchand

La deuxième forme d'oppression à l'approche de 1980, et sans doute la plus redoutable, passe par le réseau des communications: en nous imposant leur publicité et leurs émissions de télévision, les Américains entretiennent, en effet, avec le Québec (et le Canada tout entier) un rapport colonial. Mais à la domination vient s'ajouter cette fois l'asservissement auquel tend la société de consommation et nous en étudierons sa dynamique de même que sa portée: la robotisation. C'est d'ailleurs ce thème, déjà rencontré, qui est à l'origine de la dialectique du culturel et du commercial, soit de l'absence au monde

des Québécois et des techniques mises en oeuvre par les publicitaires pour alimenter cette absence.

Tout comme il l'a fait au sujet de l'informatique, Godbout soutient d'abord qu'

Il n'est plus aucun besoin de bombardiers et de chars d'assaut pour conquérir un pays. Il suffit que chaque foyer ennemi possède un téléviseur. En quinze ans, par exemple, les États-Unis ont pris possession du territoire mental des Canadiens anglais. Les sociétés américaines, par filiales interposées, ont peu à peu transformé ce territoire mental en champ de commerce profitable. La pensée symbolique américaine est pompée à travers la frontière par des câbles électroniques, et il n'est pas un seul enfant canadien de moins de vingt ans qui ne soit déjà assimilé à la pensée américaine.

(XX, 3, 1978, p. 13)

Et ce parce que les téléfeuilletons et messages publicitaires américains, qui occupent "près de 60% de la télédiffusion française" (Ibid., p.13), imposent un "modèle américain de comportement" (Ibid., p. 13). Comme l'a bien vu également André d'Allemagne, ce sont les valeurs de l'Autre et son modèle sociétal qui sont véhiculés

par ses produits, par sa publicité, qui reflètent les goûts, les barèmes et les complexes de la société dominante.²⁵

Nos réseaux de télévision, en instaurant une "société de consommation de la culture des autres"(IX, 2, 1967, p.

25 André d'Allemagne, op. cit., p. 86.

4), diffusent donc une propagande colonisatrice.

Nous revoilà dans le même univers thématique. Et en nous attardant aux rouages de cette société de consommation de même qu'à ses effets sur l'individu nous serons en mesure de saisir la cohérence de la pensée de Godbout.

La société marchande, par l'entremise du message publicitaire, nous dit l'essayiste, crée une situation d'éternelle dépendance à l'égard d'elle-même. Pour y arriver, elle conditionne le consommateur en établissant (et maintenant) un écart entre le commerce d'angoisse auquel se livrent les media d'information et l'univers fantaisiste du message publicitaire: par contraste,²⁶ elle crée alors l'illusion d'une "vie idyllique en Amérique devenue paradis (parodie) publicitaire" (Ibid., p. 45) et suscite continuellement, parce qu'éphémère, le "désir d'une nouveauté autrement inutile" (Ibid., p. 19). Ce mercantilisme est même soutenu par l'État qui voit à "régularise[r] le cours des échanges en produisant, par subventions, des consommateurs" (Ibid., p. 16), c'est-à-dire en mettant sur pied, notamment, un régime de prestations sociales complémentaire au revenu

²⁶ "Il faut des marchands d'angoisse si l'on veut que réussissent les marchands de bonheur, dit Godbout. Dans une boutique on exaspère, dans l'autre on console et rassure." (XX, 3, 1978, p. 20)

annuel (et moyennant un revenu annuel) de sorte que

Les sommes versées aux chômeurs leur permettent de ne pas se retirer du circuit de la consommation et ralentissent, en quelque sorte, la progression du chômage, de la demande. [...] Le politicien s'occupe du "bien-être" de la société, pour le mieux-être de la société marchande, c'est-à-dire qu'il verse le lubrifiant minimum pour que la machine à consommer ne s'enraye pas.

(Ibid., p. 15-16 et 24)

En garantissant ainsi le capital, la superstructure garantit le renouvellement du désir. Et le consommateur de se laisser captiver par l'enchantement du message publicitaire, si bien qu'

À peine acheté, le jouet de l'année est délaissé, mais petit consommateur deviendra grand. [...] L'enfant dépité retourne à sa télévision où d'autres mirages, et leur reflet mort-acheté, le font peu à peu pénétrer le cercle du télésclavage.

(Ibid., p. 36)

Un cercle qu'il est impossible de briser d'ailleurs.

Car

chaque fois que naît une contestation de l'ordre établi, chaque fois que la république des consommateurs est menacée de l'intérieur, et que les conjurés tentent d'échapper aux rites du consumérisme, les publicitaires, qui sont toujours les plus forts, utilisent les armes mêmes des révoltés pour augmenter, momentanément, le ronronnement de l'appareil à accroître les désirs.

(Ibid., p. 20)

Victimes de leurs propres revendications, ces dissidents se trouvent, en somme, récupérés par un système où "tout

commence et finit par le profit" (Ibid., p. 24).

Or cet asservissement à la publicité engendre, il va sans dire, une robotisation de l'être humain: le murmure marchand tend effectivement à "mouler la pensée libre"(XX, 3, 1978, p. 18) en nous dictant "nos mots, nos désirs"²⁷, de croire Godbout. Et Henri Lefebvre abonde dans le même sens:

Les formules publicitaires les plus subtiles aujourd'hui recèlent une conception du monde, dit-il. Si vous savez choisir, choisissez telle marque. [...] Vous êtes chez vous, à votre foyer, que peuple le petit écran, et l'on s'occupe de vous. On vous dit comment vivre toujours mieux: quoi manger et boire, de quoi vous vêtir et vous meubler, comment habiter. Vous voilà programmé.²⁸

Et il en est de même pour le conditionnement électronique auquel nous soumettent les téléastes:

Vous êtes programmé, de dire Godbout, des informations au bavardage léger au conte pour enfant au feuilleton néo-réaliste au feuilleton policier au magazine d'information scientifique aux informations au sport au téléfilm.

(XX, 3, 1978, p. 45)

En somme, non seulement la pensée marchande s'impose par l'intermédiaire du message publicitaire, mais la consommation d'émissions elle-même est régie par une norme externe qui exerce un contrôle sur les

²⁷ Alain Médam, op. cit., p. 80.

²⁸ Henri Lefebvre, La vie quotidienne dans le monde moderne, 1968.

téléspectateurs, devenus de véritables zombis.

Godbout nous le rend bien d'ailleurs, cet automatisme, sur le plan formel: dans le seul "Murmure marchand", il est possible de repérer un bon nombre de locutions et propositions adverbiales à caractère cyclique telles "Jour après jour" (p. 13), "de semaine en semaine" (p. 16), "reproduite systématiquement du lundi au dimanche, de l'aube à la nuit avancée" (p. 16), "distribuée à la chaîne" (p. 16), "Une année après l'autre" (p. 20), "pour faire tourner la roue" (p. 19). On a l'impression, pour citer Sartre, que c'est "la chose qui décide du rapport des hommes"²⁹ tant ce bavardage audio-visuel "empêche de réfléchir" (Ibid., p. 44). Et c'est cela qui effraie Godbout.

Car l'essayiste est bien conscient de la dialectique qui s'ensuit: une pareille déshumanisation ne peut qu'avoir de graves répercussions sur le culturel; et comme si cela ne suffisait pas, le culturel est même mis au service de la déshumanisation, dans la société marchande.

²⁹ Jean-Paul Sartre, Critique de la raison dialectique précédé de Questions de méthode, Paris, Gallimard, 1960, p. 351. Il s'agit d'une simple analogie puisqu'il n'y a pas de collectif dans la présente activité. Mais cette expression rend compte, tout de même, d'une forme de déterminisme qui paralyse l'échange intersubjectif.

En effet, Godbout croit que la vie culturelle au Québec à l'approche de 1980 subit l'ascendant de la pensée marchande: il note, en fait, que "plus aucun consommateur n'a le temps ou le goût de se vouloir différent des autres"(Ibid., p. 15) et que, par conséquent, la civilisation vit dans un anonymat collectif. C'est toujours, selon lui, à cause de ce murmure marchand dont la "fonction n'est pas de créer des différences, mais des uniformités"(Ibid., p. 45) que la nouvelle culture est identique dans toutes les cités modernes: elle a substitué aux idéaux humanistes, comme si le melting pot américain était en voie de réalisation, une pensée individualiste et matérialiste³⁰ au point que

Liberté, Égalité, Fraternité sont devenues: variété, publicité, satiété. [...] La société marchande de représentation est une société du désir. Ce n'est plus un désir de société.

(Ibid., p. 25 et 11)

La situation est telle qu'il n'y a même plus d'âme collective, il n'y a plus de volonté de nation dans cette société de consommation:

³⁰ Godbout écrit que "l'argent ne sert plus à agrandir, améliorer, enrichir ou constituer le patrimoine, mais à se procurer des biens manufacturés qui ne se transmettront pas par héritage." (XX, 3, 1978, p. 10)

Pourquoi défendre une langue, une culture, quand le langage qui s'annonce est celui de la publicité, des feuilleteurs nord-américains.³¹

Et l'être fait place à l'avoir, comme l'authenticité (ou la définition de soi) à la facticité (ou au déterminisme). Au total, l'idéologie marchande, "ce moulin à prière [...] qui débite ses tranches d'irréalité" (Ibid., p. 44), confine sans cesse les citoyens dans une "société abstraite" (Ibid., p. 41), bâtie sur un fond de mirages qui entretient leur aliénation, à savoir leur absence à l'histoire au sein du réseau culturel américain.

Et pour parvenir à leurs fins, les "banquiers, hommes d'affaires et businessmen" (Ibid., p. 24) à la tête de la société marchande vont jusqu'à mettre à leur disposition les ressources culturelles qui activeront leurs mécanismes d'exploitation et de domination: c'est littéralement (et non simplement au sens marxiste) l'exploitation de l'homme par l'homme. Et le pire, c'est que savants, techniciens, psychologues, sociologues, ... toute une "vaste conspiration" (Ibid., p. 20) y participe. Prenons un exemple de haute technologie, la télévision couleur:

Les images en noir et blanc agissaient peut-être déjà sur le cerveau des citoyens, écrit Godbout, mais la couleur permit le perfectionnement du

³¹ Alain Médam, op. cit., p. 80.

message publicitaire, de plus en plus en musique, de moins en moins parlé. En soixante secondes le récit publicitaire utilise les artifices nécessaires pour parvenir, étant donné l'état de nos connaissances en psychologie, à créer ce vide nécessaire que nous irons combler tout à l'heure chez le marchand.

(Ibid., p. 26)

Ces artifices, ce sont souvent des stimuli positifs dont le coefficient de suggestivité est fort élevé; l'on a affaire alors à

une manipulation de symboles [...] À l'écran le chat dit la souplesse, la femme la convoitise, le détergent qui gicle la copulation, l'alcool la sociabilité, et la ritournelle la chansonnette des industriels.

(Ibid., p. 35)

Toujours dans le but de susciter l'intérêt et d'éveiller le désir, les publicitaires se servent même, dans certains cas, d'un langage sous-codé ou de techniques subliminales qui violent la pensée et avilissent l'être humain. Rendons plutôt la parole à Godbout:

le consommateur à deux pattes va-t-il renier le consommateur à quatre pattes? L'univers religieux a fait place à celui du chien. Mais les expériences de Pavlov servent à conditionner maintenant le consommateur. Publicité plus ou moins subliminale, c'est-à-dire plus ou moins explicite, chaque commercial fait sonner une cloche, dont celle de la tendresse, pour que le propriétaire du chien salive. C'est la démocratie des signes.

(Ibid., p. 26-27)

Autant dire l'envers de la démocratie puisque, fruit de

nombreuses recherches, l'aura publicitaire que dégagent les objets commerciaux, "qui ne s'achètent plus pour ce qu'ils sont, mais pour ce qu'ils représentent" (Ibid., p. 33), assujettit l'homme aux réseaux marchands. Ces derniers abusent non seulement de sa conscience, mais également de sa faculté imageante: la publicité envahit effectivement l'imaginaire au point que la "chaleur ne renvoie plus au sein maternel, mais à Esso Imperial" (Ibid., p.43). Obsédant et violent par sa récurrence, le discours commercial récupère ainsi les mythes universels pour les investir dans l'objet publicisé de sorte que l'homme devient marchandise.

Mais il y a plus encore. Ce discours manipule également le champ artistique. Et pour l'homme de culture qu'est Godbout, cette perversion est catastrophique:

Ce qui est en cause, dit-il, c'est un détournement de l'art, et non seulement son asservissement: la société marchande détient l'art en otage et fait chanter les artistes, les roule et les utilise dans un simulacre qui se nomme: "le commercial", "le spot", "la publicité de marque", mini-théâtre de vingt, trente ou soixante secondes, récit parodique qui a toutes les apparences de l'art, mais qui ne donne de sens qu'à la consommation.

(Ibid., p. 34)

Et cette dégénération du rituel ("dialogue entre la vie et la mort" Ibid., p. 33) en rite ("dialogue avec

l'argent" Ibid., p. 34) équivaut à la distance qui sépare l'essence de l'existence ou la liberté du déterminisme. Bref, dans une société marchande, la pensée de l'homme et son produit, le culturel, sont retournés contre lui pour devenir source d'aliénation.

Ici l'art sert d'appau, dit encore Godbout. Le commerçant vous siffle. Là le style sert d'appât: la société marchande, pour vendre des soutiens-gorge, doit vendre du style.

(Ibid., p. 28)

Et le style, c'est l'homme, disait-il plus tôt en se référant à Sartre.³² Fallacieuse et sournoise, la publicité n'est, pour Godbout, rien de plus qu'une vile entreprise de séduction qui est contraire à toute démarche ontologique.

Les consommateurs, ajoute-t-il, deviennent des sangsues d'apparence vaguement humaines, affalés devant l'écran, buvant la culture invertie de "l'art commercial".

(Ibid., p. 39)

Toute sa critique de la société marchande vise finalement à dénoncer les mécanismes qui déposèdent ainsi l'être humain de son jugement critique.

Au terme de cette analyse, on peut dire que le contexte énonciatif affleure nettement dans les essais

³² Jacques Godbout, "L'entêté de la famille" dans Liberté, vol 19, no 3, mai-juin 1977, p. 62.

de Godbout: car c'est bien à travers le prisme de la réification que sont perçus à la fois le clérico-nationalisme, l'industrie informatique et le mercantilisme. Ce qui inquiète Godbout, à vrai dire, c'est toujours ce rapport de domination exercé au détriment de la pensée: la publicité comme l'informatique et plus tôt le conservatisme religieux tendent tous, selon lui, à l'aliénation culturelle. Dans le cas de l'idéologie marchande, toutefois, les forces déshumanisantes sont telles qu'elles paraissent insaisissables: elles s'infiltrant partout, même dans les sports commerciaux³³ (qu'elles commanditent, bien sûr), pour codifier les rapports sociaux et s'assurer l'intégration des individus dans un système qui les renie en tant qu'êtres pensants.³⁴ Comment s'articule

33 Le sport commercial, au dire de Godbout, est "celui qui fait vivre et vit en retour de la réclame commerciale" ("Le Murmure marchand", op. cit., p. 37).

34 Au dire de Godbout, le monde des sports, où tout est calculé (y compris le décor scénique) en fonction de l'illusion à produire et de la rentabilité, nous est présenté comme un microcosme idéaltypique à l'intérieur duquel les joueurs, "interchangeables" (XX, 3, 1978, p. 37), sont les pantins de l'idéologie marchande. En fait, ces joueurs ne sont ni plus ni moins que des élites symboliques qui représentent et véhiculent les valeurs de la société de consommation. Quant aux plus doués, ils deviennent rapidement des "objet(s) de convoitise" (Ibid., p. 37) et sont rémunérés en conséquence: ils jouissent alors d'une reconnaissance sociale et, par le fait même, reconnaissent l'organisation marchande, celle-là même qui chosifie les acteurs sociaux.

la pensée de Godbout à l'intérieur de ces grandes convergences? Voilà ce qu'il nous reste maintenant à préciser.

LA DYNAMIQUE TEXTUELLE

La composition des essais de Godbout est régie par un magnétisme qui est à l'origine de la dyade Pays réel/Pays rêvé.

En effet, l'ensemble des textes de Godbout révèle une complaisance dans l'adversité. Complaisance que nous nommons magnétisme et sur laquelle est fondée l'axe discursif. Car plutôt que de percevoir la réalité sous l'angle d'un manichéisme banal, Godbout éprouve du plaisir à évoquer avec obsession, par une multiplicité de formules et de symboles toujours renouvelés sous l'effet de la fascination, les moindres replis des pensées cléricale et marchande. Peu importe le sujet traité, son argumentation retombe surtout inmanquablement dans une imagerie judéo-chrétienne des plus minutieuses. Godbout joue ainsi avec la figure de l'altérité, il mélange les langages et crée des

disjonctions dites "érotiques",³⁵ le texte participant à la fois d'une écriture culturelle et d'une écriture subversive. Tel qu'en font preuve ces quelques extraits, l'essayiste savoure les mots et leur entrée en résonance:

Les années cinquante avaient été celles des confessionnaux et des sermons, les années soixante seraient celles du parloir et des discussions, jusqu'à ce que le pape sonne la cloche de la fin de la récréation.

(XVII, 4, 1975, p. 6)

La nation remplaça l'église, l'indépendance la paroisse, et la nationalisation de l'électricité, la communion des saints.

(Ibid., p. 7)

Les romans de ces années-là furent [...] soumis au seul grand roman des années soixante, intitulé la Révolution tranquille, et publié aux Éditions des désirs pieux.

(Ibid., p. 10)

Cette nation ne connut (pendant des siècles) de l'Économie que la comptabilité des péchés et des indulgences.

(XIV, 3, 1972, p. 30)

Au total, c'est ce constant aller-retour, ce jeu d'attraction et de répulsion, qui donne naissance à ce que l'on pourrait appeler, conformément à l'antinomie

³⁵ Roland Barthes, Le Plaisir du texte, Paris, Seuil, 1973, pp. 22-26.

réification/humanisation, la dyade Pays réel/Pays rêvé.³⁶ Cette dyade se manifeste à travers une série de couples opposant "Rome" à la "nation"³⁷, le "droit canon" au "Code civil"³⁸, la "littérature cléricale" à la "littérature laïque"³⁹, les "structures ecclésiales" aux "structures de la langue"⁴⁰, les "marguilliers" aux "citoyens"⁴¹, les "consommateurs" aux "citoyens"⁴², les "Canadiens français" ou "Canayens" aux "Québécois"⁴³, le "créole" au "français"⁴⁴, le "silence" à la "parole"⁴⁵,

36 Consulter le chapitre qui porte sur les "Couplages notionnels" dans Marc Angenot, La Parole pamphlétaire, Paris, Payot, 1982, pp. 111-125.

37 "Joyeux anniversaire", vol III, no 1, janvier-février 1961, p. 592.

38 Ibid., p. 592.

39 "Les mots tuent", vol VI, no 2, mars-avril 1964, p. 143.

40 "Or, le cycle du sirop d'érable dure donc", vol XVII, no 4, juillet-août, 1975, p. 7.

41 "Joyeux anniversaire", vol III, no 1, janvier-février 1961, p. 594.

42 "Le Murmure marchand", vol XX, no 3, mai-juin 1978, p. 24.

43 "Entre l'Académie et l'Ecurie", vol 16, no 3, mai-juin 1974, pp. 18-26.

44 "Les mots tuent", vol VI, no 3, mars-avril 1964, p. 141.

45 "Or, le cycle du sirop d'érable dure donc", vol XVII, no 4, août 1975, pp. 6-8.

l'"âge de la première consommation" à "l'âge de raison"⁴⁶, la "publicité" à l'"art"⁴⁷, le "rite" (manipulation de symboles) au "rituel" (communication avec l'Au-delà)⁴⁸, ou encore l'"espace provincial" à l'"espace mythique"⁴⁹. C'est dire que cette dyade engendre entre 1960 et 1980 une série de couples qui concrétisent et irradiant les concepts de réification et d'humanisation.

Il s'agit bien de couples, car les projections et les rappels, chez Godbout, ont partie liée. À vrai dire, il est même surprenant de constater à quel point le sujet énonciateur tend constamment à insérer le présent historique dans les projections utopiques. En parlant du rôle de l'écrivain, par exemple, il commence par écrire qu'

Aujourd'hui le service littéraire est obligatoire.
De même le port du costume national, du chant

45 "Or, le cycle du sirop d'érable dure donc", vol XVII, no 4, août 1975, pp. 6-8.

46 "Le murmure marchand", vol XX, no 3, mai-juin 1978, p. 36.

47 Ibid., pp. 27-36.

48 Ibid., pp. 33-35.

49 "Entre l'Académie et l'Ecurie", vol XVI, no 3, mai-juin 1974, p. 22.

national, (vive le Québec libre) du TEXTE national.
Etc.

Puis il ajoute, comme pour compléter le tout,

Notre vie est une longue St-Jean Baptiste.

(XIII, 6, 1971, p. 147)

Le même phénomène se produit dans sa relation du mouvement littéraire des années 1960, alors qu'il écrit que

tous les écrivains (sauf Jacques Ferron peut-être!) étaient des étrangers qui posaient à la société bourgeoise du Canada français le pourquoi de sa légitimité. Ils voulaient ouvrir au monde les fenêtres de la Province de Québec, aérer le pays où dormaient des odeurs d'encens, ouvrir les parloirs et dominer les chuchotements des confessionnaires.

(XVII, 4, 1975, p. 10)

Il semble donc que l'énonciation du Pays rêvé ne soit pleine et percutante que par référence à l'autre élément de la dyade. Et cela est constant. Que l'on songe seulement aux synthèses historiques ou aux mises en situation qui accompagnent presque toujours l'essentiel de son propos.

En résumé disons que la critique sociale de Godbout, tant interne qu'externe, dénonce les appareils institutionnels et les normes qui déterminent la pensée dans les intérêts de la classe dominante. Mais alors qu'en 1960, l'ennemi était local (il s'agissait du clergé catholique canadien-français), à l'approche de 1980 nous avons affaire à un véritable complot universel mené contre la liberté humaine: dans les deux cas toutefois, peu importe le définisseur idéologique, chacun tend à la déshumanisation par le biais de projections déréalisantes qui s'avèrent tantôt messianiques, tantôt mirifiques, et qui concourent à l'aliénation du peuple québécois. C'est ce maintien dans l'inconscience, par la voie de l'ignorance ou de la robotisation, qui non seulement assimile le Québécois, mais le réifie également. En s'insurgeant donc toujours contre les mécanismes qui annihilent l'activité intellectuelle, Godbout n'en est pas moins pour autant magnétisé par ces mêmes mécanismes. En effet, c'est de cette attirance dans la répulsion que naît la dyade Pays réel/Pays rêvé, laquelle génère l'ensemble des essais de Godbout. Et puisqu'une insistance sur ce réel nous a révélé les conditions d'énonciation du mythe, il nous sera désormais possible de nous consacrer au Pays rêvé.

CHAPITRE DEUXIÈME

DE LA DÉNOTATION À LA CONNOTATION

Le discours de Godbout épouse fondamentalement la même intentionnalité que la revue Liberté (de laquelle il est issu): la composition d'ensemble repose en effet sur le concept moteur de liberté et c'est ce concept qui rend compte des niveaux du texte: niveau de l'individuel, ceux du socio-culturel, de l'économique et du politique. Or dans leur convergence respective, chacune de ces sphères d'activité, pourtant bien ancrée dans le donné historique, laisse entrevoir le discours mythique de Godbout qu'une étude du passage de la dénotation à la connotation nous révélera dans ses fondements. Elle nous permettra également de mettre en relief ce que Durand appelle les schèmes dialectique et ascensionnel de son imaginaire: c'est la logique du texte qui s'en trouve foncièrement empreinte puisque les essais de Godbout renferment un mimétisme de l'antagonisme, lequel mimétisme est indispensable à la projection de la pensée mythique. Avant d'en aborder l'étude, il nous paraît toutefois essentiel de la replacer dans son cadre d'énonciation.

LA REVUE LIBERTÉ

L'étude de la revue, de ses positions, de sa dynamique et de l'utopie qu'elle sous-tend nous permettra de mettre à jour sa contradiction idéologique et elle nous fournira un aperçu des valeurs et principes normatifs auxquels Godbout adhère.

Dès la présentation de son premier numéro, Liberté se définit comme

un centre de discussion des problèmes culturels qui compte accueillir toutes les pensées valables et favoriser le dialogue. Elle n'est pas l'organe d'un groupe fermé mais, au contraire, se veut ouverte à tous ceux qui ont quelque chose à dire.

(I, 1, 1959, p. 1)

Liberté est donc un lieu de réflexion sur la culture et non une praxis littéraire. À l'opposé d'une revue politique, elle admet la diversité d'opinions et d'adhésions et refuse d'imposer à la pensée un vecteur idéologique. Son rôle, tel que le constate Jean-Louis Major, est plutôt de "permettre à chacun une libre recherche et un libre exercice de soi dans l'écriture".¹

À cette ouverture d'esprit vient s'ajouter une volonté d'élargir les cadres culturels et de stimuler la

¹ Jean-Louis Major, "Liberté, l'écriture et le pays" dans Le jeu en étoile, études et essais, Ottawa, PUO, 1978, p. 158.

curiosité intellectuelle. C'est ainsi que Liberté publie régulièrement au cours des ans des critiques d'oeuvres littéraires de tous les genres (essai, autobiographie, roman, nouvelle, poésie) et de tous les milieux. Des numéros entiers même portent sur des auteurs étrangers (Varèse, Camus, Jouve, Char) et des études de civilisations étrangères sont menées, telles celles de Micheline Legendre ("L'éducation en Chine", II, 6, 1960), de Jacques Dofny ("Nationalisme et classes sociales en Belgique", IV, 6, 1962) ou de Pierre Villon ("Le coup d'État bolchevique de 1917", IX, 5, 1967), sans compter le numéro 4 de 1967 consacré à la poésie internationale. De plus, la revue est ouverte aux divers modes d'expression artistique, soit à la musique, à la chanson (le numéro 4 de 1966 y est dévolu), au cinéma (mises à part les critiques, retenons le numéro "Cinéma si" de 1966), à la peinture (on fait notamment la promotion de la revue Art et style), à la céramique et à l'architecture qu'elle considère comme l'organe de la réconciliation des arts majeurs. Et d'ailleurs en musique, pour ne mentionner que cette discipline, Liberté soumet à ses lecteurs tout un éventail de compositeurs et de compositrices aux styles particuliers: Bach, Brahms, Hindemith (allemands),

Mozart (autrichien), Bartok (hongrois), Landowska (polonaise), Stravinsky (russe), Pergolese (italien), ... François Morel va même jusqu'à présenter un disque de folklore japonais (I, 3, 1959, p. 210). On recherche toute forme de manifestation humaine, la culture étant perçue en termes d'intersubjectivité.

La revue, en somme, renferme une double dynamique: d'une part, elle tend au particulier en encourageant la démarche réflexive, à savoir la définition de soi et de son rapport au monde; et d'autre part, elle manifeste une propension à l'universel en créant les conditions nécessaires à l'insertion de la subjectivité dans le courant de l'art et de la pensée. C'est dire qu'intimité et cosmicité se trouvent imbriquées à Liberté, la dialectique se résorbant dans un mouvement de projection à partir d'une saisie de soi dans la liberté.

Aussi cet espace d'écriture s'avère-t-il qualitativement supérieur à tout autre. Du moins, il se pose comme tel:

les fondateurs de Liberté et ceux qui se sont joints à eux par la suite, écrit André Belleau, avaient et ont toujours un goût passionné pour l'OUVERT. [...] Ce dont il s'agit ici, ce n'est pas d'un commode eclectisme, c'est l'ouverture pour elle-même, un certain espace jugé plus capital que

ce sur quoi il ouvre.²

En fait, parce qu'il favorise ainsi la réflexion et le questionnement existentiel, cet espace semble relever de l'utopie que l'Académie définit comme "un plan de gouvernement imaginaire où tout est réglé pour le bonheur commun"³: soit une entité structurée en fonction de l'épanouissement des individus, mais une entité qui demeure dans le registre de la fiction, voire du mythe. Et Raymond Trousson, qui a élaboré une grille analytique de la pensée utopique, lui attribue, entre autres, les caractéristiques suivantes: l'utopie se reconnaîtrait à son insularisme (elle fait figure de "cosmos miniaturisé"⁴) et à son uniformité, étant donné l'absence de hiérarchie et de conflits au sein de l'organisation.

Or, si l'on s'en remet au texte magistral d'André Belleau, "Liberté: la porte est ouverte", on voit que la revue répond à ces deux critères de base. Le titre même

2 André Belleau, "Liberté: la porte est ouverte" dans Le Devoir, 5 novembre 1983. Paru également dans Surprendre les voix, Montréal, Boréal Express, 1986, pp. 21-25.

3 Dictionnaire de l'Académie française, Paris, Auguste Desrez, 1838, pp. 661-662.

4 Raymond Trousson, Voyages aux pays de nulle part, histoire littéraire de la pensée utopique, Bruxelles, Université de Bruxelles, 1975, p. 20.

de l'essai évoque déjà une démarcation quasi-physique entre le lieu de la totalité humaine et celui du quotidien. Quant au climat d'harmonie et d'égalité qui règne à Liberté en raison de son pluralisme, il est contenu dans le qualificatif "les gars"⁵ et dans l'analogie qu'établit Belleau entre Liberté et la taverne, analogie qu'avait précédemment établie Jacques Godbout par référence au "Club britannique" (XVI, 5-6, 1974, p. 28). Lieu de "l'emmerdement minimum [...], où rien de définitif n'arrive vraiment" (André Belleau, XVI, 5-6, 1974, pp. 35 et 40), la revue est véritablement pour Belleau, cet espace de liberté à l'image du pays d'Utopie de Rabelais: il avoue d'ailleurs que "l'utopie non formulée dans l'entreprise de Liberté n'est pas sans ressemblance avec [...] celle de la pantagruéline navigation". Plus encore, par le biais du raisonnement enthymématique, l'essayiste établit une correspondance entre Liberté et l'abbaye de Thélème: l'absence de dogmatisme à Liberté assurerait en effet, l'épanouissement de la vie intellectuelle, l'absence de quelque norme de conduite, l'épanouissement moral (on se sent "allégé", "déserré", dit-il) et enfin, le côté "festif des réunions de Liberté

⁵ André Belleau, op. cit., pp. 23-24.

coïncide tout à fait avec le bonheur des mots dans l'écriture" 6, en procurant au groupe la motivation essentielle à la recherche et à la création. Aire d'émancipation, mais aussi lieu de retraite, Liberté se présente donc comme l'espace d'écriture idéal, laissant libre cours à la pensée et à la fantaisie.

Fernand Quellette parlera plutôt d'errance, mais louangera avec la même ferveur la position de la revue. Pour lui comme pour Belleau, la tolérance de Liberté est fondamentale, car elle met à la disposition de tout individu un cadre d'expression indispensable à son cheminement intérieur. Pour ce, Quellette considère Liberté comme le refuge idéal au cœur d'une société minée par les courants idéologiques qui annihilent l'activité empirique et portent atteinte à la liberté humaine.⁷ C'est d'ailleurs en raison de cet humanisme ou de cette absence d'idéologie à Liberté, devenue espace privilégié, voire même insulaire, que Quellette déclarera:

nous ne sommes pas vraiment des hommes d'action.
[..] Nous demeurons des médiateurs de l'Utopie...

(XVI, 5-6, 1974, p. 43)

6 André Belleau, op. cit., p. 23.

7 Fernand Quellette, "Situation de Liberté", vol 16, no 5-6, 1974, p. 44-53.

Or, même s'il est contraire à la logique de la revue de prétendre à quelque parti pris que ce soit, on ne peut pas dire pour autant que Liberté n'est pas idéologique: elle l'est. Non pas au plan de l'énoncé (puisqu'elle se donne pour mandat l'ouverture et le pluralisme), mais au plan de la représentation. Et c'est là son paradoxe. Car, quoi qu'en dise Fernand Ouellette, de par son humanisme justement, Liberté projette le mythe du lieu (et à la limite du pays) où l'homme s'invente, où la culture devient. Et son impact idéologique est d'autant plus fort que le destinataire est hétérogène; en effet, à l'opposé d'une revue politique, Liberté est totalisante: elle subsume, en principe, tous les artistes, écrivains et intellectuels montréalais (et québécois, par extension). C'est dire que l'utopie pénètre l'imaginaire social et que l'idée de pays est toujours latente à Liberté. C'est dire également que la revue actualise le mythe que les écrivains disent chacun de leur côté, malgré cette apparence d'éclectisme.

Parce que, il faut bien le dire, il y a tout de même une dominante à Liberté: force nous est de reconnaître que malgré tout, de par son individualisme et son universalité, la revue proclame une éthique qui

est inspirée de l'existentialisme humaniste et qui consiste dans l'ouverture à soi et aux autres par opposition à l'opacité de l'en-soi. Il n'est d'ailleurs pas gratuit qu'à maintes reprises au cours des ans elle rende hommage à des écrivains internationaux qui ont en commun un esprit prométhéen et un idéal de liberté, tels Blaise Cendrars (I, 2, 1959), Edgard Varèse (I, 5, 1959), Albert Camus (II, 1, 1960), Henry Miller (II, 2, 1960), T.S. Eliot (II, 2, 1960), Alain Grandbois (II, 3-4, 1960), Tagore (III, 1, 1961), Paul-Émile Borduas (IV, 1, 1962), Pierre Jean Jouve (IX, 1, 1967) ou René Char (X, 4, 1968). Ce sont tous des modèles de transcendance vers l'essence dont le projet d'être allie respectivement intériorité et planétarisme. Et si Liberté a choisi de les citer en exemple, c'est qu'ils véhiculent les critères de la libération auxquels tous adhèrent: conscience, inquiétude, responsabilité.⁸ Des critères indispensables à la création du Pays et sur lesquels on fonde l'inventaire des tares de la société québécoise qui, à l'opposé de Liberté, compromet l'épanouissement du Je.

Voilà toute la portée du cadre d'énonciation: ce

⁸ Pour une étude plus approfondie, lire notre article intitulé "Liberté: un espace d'écriture ou l'écriture d'un espace?" dans Culture du Canada français, no 6, automne 1989.

mythe qu'actualise Liberté, c'est celui que développera particulièrement Jacques Godbout dans ses plaidoyers en faveur de l'indépendance nationale. Un mythe qui sera donc inspiré du milieu de référence qu'est Liberté.

HARMONISATION INTERNE

La structuration des essais de Godbout repose entièrement sur la notion de liberté. Son pouvoir d'évocation est tel qu'il rappelle l'analyse que fit Jacques Soustelle du langage nahuatl: l'anthropologue considèrerait ce langage comme un "instrument de transmission [...] d'essais d'images, chargés d'une signification affective beaucoup plus qu'intellectuelle".⁹ Le terme de "représentations collectives" serait sans doute plus juste que celui d'"images" dans le contexte, mais il n'en demeure pas moins que le mot "liberté" constitue en quelque sorte chez Godbout, le lieu du pluriel du texte: c'est-à-dire qu'à partir du mot organisationnel qu'est "liberté", il

⁹ Jacques Soustelle, "La pensée cosmologique des anciens mexicains" dans L'Univers des Aztèques, Bruxelles, Hermann, 1979, p. 89.

s'effectue un étoilement du texte¹⁰ en diverses sphères - individuelle, socio-culturelle, économique et politique - toutes chargées de représentations collectives qui se mirent dans une ultime convergence vers la Liberté. Aussi un rapprochement serait possible entre l'univers discursif de Godbout et la pensée cosmologique mexicaine pour qui

Le monde est un système de symboles qui se reflètent les uns les autres: couleurs, temps, espaces orientés, astres, dieux, phénomènes historiques se correspondent. Nous ne sommes pas en présence de "longues chaînes de raison", mais d'une imbrication réciproque de tout dans tout à chaque instant. [...] on croit entrer dans un palais dont les murs seraient faits de miroirs ou, mieux, dans une forêt aux innombrables échos "où les parfums, les couleurs et les sons se répondent".¹¹

De même chez Godbout, le mot "liberté" tisse entre tous les niveaux du texte - qu'il s'agisse du champ individuel, socio-culturel, économique ou politique - un complexe de relations spéculaires qui se trouvent subsumées par le concept totalisant de Liberté.

¹⁰ Évidemment, nous portons un jugement d'ensemble sur la pensée de Godbout qui ne contredit nullement l'évolution en spirale d'un texte particulier.

¹¹ Jacques Soustelle, op. cit., pp. 89-90.

Niveaux du texte

Le mot "liberte" sous-tend une dialectique fondamentale de négation et d'affirmation et ce, à tous les niveaux du texte.

1 L'individuel

Pour bien comprendre la portée du mot liberté chez Godbout, il importe de rappeler brièvement les fondements de l'humanisme existentiel et de voir dans quelle mesure l'essayiste récupère ces principes de négation et d'affirmation.

La pensée de Godbout est littéralement imbuée d'existentialisme. Or chez Sartre, la liberté consiste dans la négation de l'être en soi, la conscience réflexive étant libre du fait qu'elle fonde son propre néant dans la négation. Plus spécifiquement, le néant

est ce trou d'être, cette chute de l'en-soi vers le soi par quoi se constitue le pour-soi. [...] Le néant est la mise en question de l'être par l'être, c'est-à-dire justement la conscience ou pour-soi.¹²

¹² Jean-Paul Sartre, L'Être et le Néant, essai d'ontologie phénoménologique, Paris, Gallimard, 1943, p. 117.

Puisqu'elle se saisit "sans intermédiaire"¹³, la conscience est donc translucide, par définition. Bref, chez Sartre et plus encore chez Heidegger, c'est la pensée qui constitue le siège de la liberté: c'est elle qui "accomplit la relation de l'Etre à l'essence de l'homme".¹⁴

Or cette négation de l'être massif qui "se laisse porter par les idées reçues"(XVII, 4, 1975), on la retrouve chez Godbout:

L'écrivain est l'anti-prêtre, dit-il. Celui par qui le désespoir arrive. L'homme de parole et non l'homme de sermon. Celui qui a troqué le mensonge pour la lucidité.

(XIX, 4-5, 1977, p. 370)

Contrairement aux ecclésiastiques, Godbout accorde en fait une importance primordiale à l'expérience du doute: aussi est-ce à maintes reprises, qu'il invite l'écrivain (ou le lecteur) à redéfinir constamment son rapport au monde:

un peuple que ses artistes, écrivains, et intellectuels se font un devoir d'inquiéter, dit-il, est un peuple privilégié. Repenser les structures, les formes, les styles, les morales, déplaire malgré soi.

(III, 1, 1961, p. 400)

¹³ Jean-Paul Sartre, L'Existentialisme est un humanisme, Paris, Nagel, 1970, p. 65.

¹⁴ Martin Heidegger, "Lettre sur l'humanisme" dans Questions III, Paris, Gallimard, 1946, p. 73.

Et cette présence à soi se redouble d'une présence aux autres du fait que l'écrivain se doit d'être en situation,¹⁵ c'est-à-dire, pour citer Godbout, qu'il doit "se situer vis-à-vis de l'homme d'ici" (V, 3, 1963, p. 235).

Or en assumant sa condition dans le dépassement négateur de ses contradictions, l'écrivain pose des choix et crée sa réalité humaine.¹⁶ Intervient alors le second mouvement de la dialectique, l'affirmation, ou préférentiellement la projection de soi dans la mise en acte de sa liberté. Car, dira Godbout,

le créateur, ces années-ci, n'a qu'un choix: être engagé ou être barouetté,

(V, 3, 1963, p. 237)

barbarisme péjoratif référant à l'être en-soi à la remorque des événements. C'est véritablement dans l'engagement que l'écrivain, responsable du sens de sa situation, projette ses valeurs et réalise un type d'humanité. En étant ainsi tourné vers l'avenir et en posant une manière d'être absolue, il s'affirme dès

¹⁵ Jean-Paul Sartre, L'Être et le Néant, essai d'ontologie phénoménologique, Paris, Gallimard, 1943, p. 129.

¹⁶ Jean-Paul Sartre, L'Existentialisme est un humanisme, Paris, Nagel, 1970, pp. 23-25.

lors comme sujet. Et cette objectivation de soi engendre une modification historique dans la mesure où les contre-finalités de sa praxis instaurent un rapport d'intériorité entre les hommes.¹⁷ Le pour-soi participe donc au devenir universel.

2 Le socio-culturel

Une dialectique similaire et complémentaire se manifeste dans le domaine socio-culturel. En fait, il s'agit d'une transposition des principes de l'existentialisme dans l'ordre collectif. Cette fois, l'être massif s'incarne dans le colonialisme (culturel et linguistique) qu'il faut à tout prix rejeter. Et l'affirmation devient celle du sujet collectif, du peuple québécois. Elle a d'ailleurs la particularité de se produire en deux temps: une première étape, celle du nationalisme ou du consensus, servira à définir l'autochtonie québécoise; aussi s'accompagne-t-elle d'une démocratisation de la littérature, d'une

¹⁷ Jean-Paul Sartre, Critique de la raison dialectique précédé de Questions de méthode, Paris, Gallimard, 1960, pp. 165-199.

libération du langage et d'une ouverture au monde. Quant à la seconde étape, celle de l'indépendance, elle libérera l'écrivain. Reconstituons maintenant la dialectique.

Le mot "liberté" chez Godbout suppose d'une part la négation de la conscience constituante qu'Alain Touraine définit comme "un garant méta-social de l'ordre social"¹⁸ soit, en l'occurrence, le clérico-nationalisme et le mercantilisme qui entretiennent l'absence au monde des Québécois. S'ensuit alors une néantisation du colonialisme culturel, de cette "civilisation d'emprunt" (XIX, 4, 1977, p. 80) régie tantôt par un académisme astreignant,¹⁹ tantôt par des schèmes mythiques hollywoodiens; de même, une néantisation du colonialisme linguistique que sous-tendent le bilinguisme et le joual (ce dialecte stérile

¹⁸ Alain Touraine, Sociologie de l'action, Paris, Seuil, 1965, p. 298.

¹⁹ Godbout perçoit l'Académie comme une institution monarchique fermée au même titre que l'Eglise: "le modèle de la hiérarchie sociale littéraire, encouragé par l'establishment, écrit-il, est un décalque des structures ecclésiastiques. On entre en poésie, on entre en littérature, comme on entre au couvent: la parole est sacrée, et les monastères clos, le peuple peut assister aux vêpres, mais les évêques publient leur mandement et tous doivent baisser la tête." (XIV, 3, 1972, p. 35)

des "ramollis du cerveau" XVI, 3, 1974, p. 30).

Mais cela n'exclut pas pour autant, comme seraient forcés de le croire les tenants de l'idéologie jouale, qu'il ne faille s'assumer. Au contraire, pour Godbout,

Être Canadien français c'est, d'une certaine façon, accepter l'aliénation mentale comme état de fait.

(XVI, 3, 1974, p. 32)

Toutefois, la prise de conscience s'effectue, chez lui, dans un français correct et, par conséquent, dans la perspective du dépassement de ce rapport d'extériorité.²⁰ C'est ainsi qu'en empruntant la célèbre phrase du Général de Gaulle il pourra écrire:

"VIVE LE QUEBEC LIBRE!" Une phrase sans sujet. C'est normal, puisque nous n'existons pas.

(XIII, 4-5, 1971, p. 138)

²⁰ Contrairement à ce qu'avance Jocelyne Lee au sujet du roman D'amour P.Q. et de l'oeuvre complète de Jacques Godbout (jusqu'en 1976): "Son oeuvre, écrite-elle, participe à ce texte national qui a un sujet unique, celui d'une nouvelle trinité VIE QUEBEC LIBERTE; un vrai langage particulier, le "joual", et un écrivain distinct, la collectivité". (Jacques Godbout et le texte national, Alberta, Université d'Alberta, M.A., 1974)

Cette affirmation va à l'encontre de la pensée de Godbout qui se refuse d'écrire dans un langage dégradant et déréalisant. Si l'héroïne de D'amour P.Q. parle le joual, c'est que Godbout passe d'un extrême à l'autre: en ayant pour objet de dénoncer le colonialisme culturel et plus particulièrement l'institution littéraire qui impose à l'écrivain des modèles étrangers, son roman est à l'enseigne de la nationalisation de la littérature (et de sa démocratisation). Et le joual sert tout simplement son propos discursif.

Or, l'affirmation du sujet collectif, au dire de Godbout, requiert une action concertée: on ne dévoilera une essence québécoise, selon lui, qu'au moyen d'une "praxis organisée"²¹ dans le sens du projet d'appropriation du pays, c'est-à-dire d'une littérature nationale ou patriotique. Car, à son dire, le développement d'une conscience ethnique ne peut se faire que par l'entremise d'un consensus ou mieux d'un "collectif d'écriture"²² qui tendra à "nommer et constituer une nation"(XXII, 2, 1980, p. 108) afin de donner un "visage à l[a] patrie" (VI, 2, 1964, p. 143). Et sur ce point, l'essayiste est on ne peut plus explicite:

Le TEXTE NATIONAL exige des sujets, des lieux, des paysages, des ancêtres, des intentions, des champs, des fleurs, des oiseaux, des thèmes, des naissances, des amours, des alcools, des voyages, des rêves MADE IN QUEBEC.

(XIII, 4, 1971, p. 146)

Godbout prêche d'ailleurs par l'exemple: il pratique lui-même une écriture qui compose avec le culturel au point que son langage devient littéralement

²¹ Jean-Paul Sartre, Critique de la raison dialectique précédé de Questions de méthode, Paris, Gallimard, 1960, p. 462.

²² Gilles Marcotte, Le roman à l'imparfait, Montréal, La Presse Ltée, 1976, p. 169.

performatif.²³ Il y a effectivement coïncidence dans ses essais entre énoncé et énonciation du fait que son didactisme est pétri d'allusions à l'univers judéo-chrétien et à la pensée marchande. Et ces allusions, parfois fort subtiles, imposent la référenciation: elles renvoient constamment à un code social qui est familier aux destinataires et dont les représentations sont ancrées dans l'imaginaire collectif. Voilà la contribution d'une mémoire personnelle, celle de Jacques Godbout, au texte national.

Et dans l'intérêt de la nation comme dans son propre intérêt, l'écrivain québécois au sens large devrait en faire autant. Car Godbout soutient que l'étape du nationalisme ou mieux, l'étape du "Service littéraire" (XIII, 4, 1971, p. 141) est une condition de l'écriture au Québec. En effet, et il insiste éminemment sur cette réalité, pour l'instant

Un écrivain québécois ne peut chercher à exister en dehors du texte québécois, il lui faut participer à l'entreprise collective, autrement c'est le néant.

(XIII, 4, 1971, p. 139)

La logique derrière cela? Eh bien, comme la littérature "est une preuve de l'existence de l'homme, des hommes, des communautés" (XIX, 3, 1977, p. 64) et qu'elle

²³ Robert Vigneault, "L'essai québécois: préalables théoriques" dans Voix et Images, vol VIII, no 2, 1982, pp. 316-318.

s'interprète "dans la grille du discours politique structurel" (XIX, 3, 1977, p. 62), pour toucher sa liberté, l'écrivain, "à l'écoute de son peuple et de son langage" (XIV, 3, 1972, p. 38), doit libérer son objet d'écriture: il doit s'engager dans le "PROJET NATIONAL (QUEBEC LIBRE)" (XIII, 4-5, 1971, p. 145) pour "rendre au peuple [...] une société libre" (XIV, 3, 1972, p. 38). Ainsi, sa liberté devient tributaire de la liberté collective ou du sujet historique, pour reprendre la formule de Touraine, c'est-à-dire

du rapport de la société, travailleur collectif, à elle-même, rapport défini par la capacité de cette société de saisir son environnement comme son produit, comme son oeuvre.²⁴

D'où l'importance du texte national, de cette prise de parole collective. Comme le disait d'ailleurs si bien Fernand Dumont: "la parole demeure le lieu de l'articulation, de la maîtrise de l'histoire".²⁵

Il importerait toutefois de souligner, pour fins d'analyse, que cette prise de parole collective, à la grande déception de Godbout, tendra à perdre de son intensité au cours des ans. Avec un peu de recul, l'essayiste reconnaîtra effectivement que cet esprit

²⁴ Alain Touraine, op. cit., pp. 38-39.

²⁵ Fernand Dumont, La vigile du Québec, octobre 1970: l'impasse?, Montréal, HMH, 1971, p. 182.

communautaire est plus prononcé dans les années 1960 alors que l'on constate un "éclatement des styles à propos du même fond"(XIX, 3, 1977, p. 63). Tous, écrivains, artistes et intellectuels, partagent alors une même "vocation"²⁶, un même projet collectif: tous ont "à coeur le bien de la nation et la lucidité de définir ce bien-être"(IV, 2, 1962, p. 124). Dans la décennie 1970, cependant, Godbout note avec nostalgie qu'il s'est opéré un fractionnement de l'élite suite à la crise d'octobre et il insiste d'emblée sur l'importance de collaborer aux valeurs collectives pour construire une culture globale, c'est-à-dire

un système total de valeurs, d'idées, de symboles qui influent sur le comportement d'une société humaine et ses oeuvres de civilisation.²⁷

Il insiste toujours, au fil des ans, sur l'importance de se définir au moyen d'une littérature nationale.

Et, cela va de pair, pour qu'un tel projet d'écriture soit pensable, Godbout prétend qu'il serait en outre logique et nécessaire de démocratiser la littérature. De la libérer de "l'Église littéraire de France"(XIV, 3, 1972, p. 35) et des intermédiaires qui

²⁶ Alain Touraine, op. cit., pp. 231-232.

²⁷ Jacques Dofny et Marcel Rioux, "Les classes sociales au Canada français" dans La Société canadienne-française, Montréal, HMH, 1971, p. 316.

"transforment son travail en capital privé" (Ibid., p. 36) 28. Godbout propose alors de former des comités d'écrivains (il est d'ailleurs le président fondateur de l'Union des écrivains québécois) dont l'objectif serait d'abolir le "Star System" (Ibid., p. 36) et de tendre éventuellement à une cogestion de la littérature, réforme qui libérera la créativité du joug de "l'establishment" (Ibid., p. 37): il voudrait

Revenir, en somme, à l'humilité première de celui qui sait qu'il a tout à apprendre. [...] retourner aux sources.

(Ibid., p. 36)

La projection de cette littérature nationale nécessite, par conséquent, un "langage libéré" (Ibid., p. 38), originel et porteur de la réalité collective. Il revient donc aux écrivains "d'accoucher d'un langage québécois" (XVI, 3, 1974, p. 24), à savoir d'un langage "authentique, qui ait notre accent" (Ibid., pp. 25-26).

28 En 1981, Godbout écrira dans le même ordre d'idées: "Si la bourse est la somme d'argent la plus importante, avec le prix littéraire, que peut recevoir un écrivain québécois, somme de beaucoup supérieure à ses droits d'auteur (15%) l'écrivain peu à peu écrira pour obtenir une bourse, c'est-à-dire produira des romans, par exemple, en vue de les faire sanctionner par l'Institution littéraire, c'est-à-dire l'Université, la Critique, les jurys du Conseil des Arts et le reste. La valeur d'un écrivain lui vaudra des valeurs. La cote d'un écrivain, dans la hiérarchie de l'Institution, déterminera son salaire." (XXIII, 2, 1981, p. 59)

C'est là un impératif puisque la langue

est la base même des structures psychiques et peut-être des institutions. Les archétypes culturels que nous nous transmettons, précise Godbout, sont véhiculés principalement par le signe abstrait, ou le son, qui forme le mot: toute notre identité dépend, à compter du jour où nous utilisons les mêmes techniques et consommons les mêmes biens, du fait que nous parlons français.

(IX, 2, 1967, p. 20)

La langue est effectivement le support de la mémoire collective: elle est marquée du "complexe des Plaines d'Abraham" (XXII, 2, 1980, p. 109) au niveau de son lexique, de ses images, de ses mythes. Et si elle est à ce point garante de la "personnalité nationale" (VI, 2, 1964, p. 140), c'est qu'elle réfère à un mode de pensée, à une vision du monde particulière; comme nous le rappelle Roland Barthes:

apprendre une langue, c'est apprendre comment l'on pense dans cette langue.²⁹

Il est donc indispensable de s'approprier le langage afin de favoriser la "fertilisation intellectuelle" (XX, 3, 1978, p. 106). En effet, ce n'est que dans une langue digne - de forme québécoise, certes, mais de

²⁹ Roland Barthes, Critique et vérité, Paris, Seuil, 1966, p. 33.

structure française³⁰ - et totalisante, synthétisant la dichotomie du Canadien français, qu'il sera possible d'inventer la réalité humaine. Une langue à la fois spécifique et universellement décodable.

Car le nationalisme de Godbout, contrairement au chauvinisme de Duplessis, est ouvert à la pensée universelle. Conformément à la dynamique de Liberté, Godbout manifeste effectivement le désir de saisir le mouvement de l'art et de la pensée et de renouveler les schèmes de réflexion:

il importe, écrit-il, que le peintre voyage à la vitesse de l'intelligence, pendant que les idées font le tour du monde à la vitesse des ondes.

(I, 5, 1959, p. 333)

Son planétarisme correspond, en réalité, au besoin de se mettre au diapason des civilisations occidentale et orientale et de prendre part, d'une voix distincte, au discours universel. Soit de "s'inscrire dans l'Histoire" (XIV, 3, 1972, p. 32) en tant que culture

³⁰ Contrairement à ce que laisse entendre Yvon Bellemare dans son article "Le Réformiste, recueil d'essais de Jacques Godbout": il dit de l'auteur qu'"Il s'interroge sur le roman et il se demande si ce dernier doit adopter une structure française ou une forme québécoise". (DOLQ, Montréal, Fides, t.V, 1987, p. 764)

Or il n'y a pas d'hésitation de la sorte chez Godbout, mais une conjugaison des deux éléments en vue de la création d'une identité en perpétuelle redéfinition. Et une telle assertion altère radicalement la vision du monde de Jacques Godbout.

originale et d'affirmer sa présence au monde. Pour ce, Godbout proclame, entre autres, l'institutionnalisation des échanges franco-qubécois puisque ce sont ces échanges qui nous tiennent à la fine pointe du progrès et qui nous permettent de demeurer dans le circuit des idées; en effet,

ce ne sera qu'à civilisation égale que nous pourrons nous comprendre, dit-il [...]. Dans le monde de la langue française, la France seule peut développer en français des techniques de civilisation d'aujourd'hui: nous en avons profité à la Manicouagan et dans le métro de Montréal; nous avons adopté, à l'intérieur du système linguistique français, des techniques modernes en Amérique.

(XIX, 2, 1967, p. 22)

En somme, ce que vise le projet national de Godbout, par son entreprise de revalorisation collective et son ouverture au monde, c'est la création d'un espace social accordé à la projection de soi. C'est la création d'un milieu de référence à la fois particulier et pénétré de la pensée universelle. Voilà la raison pour laquelle, rappelons-le, la phase nationaliste chez lui, bien que prioritaire, n'est que provisoire: elle prélude ostensiblement à l'indépendance culturelle. Pour éviter l'équivoque, Godbout a d'ailleurs recours à un néologisme, le "nationalysme", qu'il définit comme

une revendication du droit de pouvoir un jour rejeter le nationalisme!

(IV, 21, 1962, p. 123)

Seule l'indépendance ouvrira la voie à l'expression de soi: une fois acquise, de dire Godbout, "les écrivains pourront [...] commencer à écrire comme des écrivains. Ils pourront être!" (XIII, 4, 1971, p. 143). Éminemment propice à l'activité intellectuelle, la cité future qu'imagine Godbout favorisera alors l'éclosion de la subjectivité et la libération de l'imaginaire. Aussi, un tel contexte social donnera-t-il naissance à une culture pluraliste, dynamique et riche de possibilités; en ce moment de grâce, en effet,

le TEXTE QUEBÉCOIS, LA CATALOGNE NATIONALE, LA CHANSON À RÉPONDRE céderont la place à des textes littéraires normaux, c'est-à-dire écrits par des individus pour des individus. Et nous aurons une littérature diversifiée. [...]

Le lendemain de l'Indépendance nous enterrerons le Texte québécois.

Et l'écriture sera libre, ou ne sera pas.

(XIII, 4, 1971, p. 147)

Conçu selon un modèle rationalisateur,³¹ le Pays rêvé sera donc destiné à stimuler au maximum le développement du potentiel humain: car, de préciser Godbout,

Il faut en somme un lieu où les libertés civiles pourront non seulement s'exercer, mais devenir créatrices.

(XXI, 3, 1979, p. 7)

Est-il besoin d'ajouter que, par ce rejet de toute entrave à la liberté humaine, les projections de Godbout

³¹ Alain Touraine, op. cit., pp. 181-186.

sont en décalage avec le réel? Ce pays idéal, à la mesure du libre épanouissement intellectuel, est-il besoin de dire qu'il relève de l'utopie? Anthropocentrique, il offrira à l'homme un environnement culturel à l'image de Liberté et au sein duquel l'humanité progressera dans une maîtrise absolue de sa destinée. Toute la pensée de Godbout est d'ailleurs centrée sur cette utopie intellectuelle si bien que les deux autres niveaux du texte, l'économique et le politique, dans leur dialectique respective, sont orientés vers cet ultime idéal.

3. L'économique

Le colonialisme que l'on retrouve au plan économique est dépassé, cette fois, par l'affirmation d'une conscience autogestionnaire et populaire. Godbout aspire même à créer un marché national dont la condition première serait la fondation d'un Ministère de la culture, avec tous les avantages que cela comporte pour l'artiste. C'est donc toujours en fonction de l'utopie qu'est pensée la dialectique.

Le mot "liberté" suppose, en fait, la négation du

colonialisme économique, soit la négation de l'exploitation des ressources naturelles du Québec par les capitaux étrangers (comme ce fut abondamment le cas sous Duplessis), et l'émergence d'une "conscience nouvelle [...] à l'heure de la Manicouagan" (VI, 5, 1964, p. 360). D'une conscience autogestionnaire.

Comme la dynamique sociale repose sur l'infrastructure économique, Godbout est persuadé en effet que

La capacité (et le devoir) de gérer nos propres activités dans notre province est la seule en cause.

(XXI, 3, 1979, p. 6)

Le barrage de la Manicouagan, réalisé par "l'équipe du tonnerre" de Jean Lesage, qui en 1962 avait lancé le slogan "Maître chez nous", constitue une première démarche en ce sens. Aussi Godbout n'hésite-t-il pas à former un mot-valise fort pertinent par adjonction des substantifs "Manicouagan" et "argent":

Manicargent, c'est la société québécoise devenue adulte: de la nationalisation de la Montreal Light Heat and Power sous Adélard Godbout, à celle des autres compagnies sous René Lévesque, l'Hydro-Québec a représenté la plus grande réussite d'un capitalisme d'État qui était aussi national.

(VIII, 2-6, 1966, p. 359)

Or cette volonté de nationaliser l'économie s'accompagne, chez Godbout, d'une prédisposition au socialisme. Désireux d'"éliminer les privilèges de la

classe possédante" (XIV, 3, 1972, p. 38), et principalement ceux de la bourgeoisie cléricale, il exige, entre autres,

1. Que le gouvernement perçoive des taxes foncières sur les immeubles des communautés religieuses dont une partie sert à des fins commerciales.
2. Que l'État cesse toute subvention directe à la construction privée d'écoles, d'hôpitaux, de collèges, etc. ou qu'il devienne proportionnellement copropriétaire.
3. Que l'on taxe la plus-value des terrains.
4. Que l'impôt sur le revenu des particuliers soit obligatoire pour tous, y compris les membres du clergé.
5. Que l'impôt sur le revenu des compagnies s'applique aux transactions des communautés religieuses.
6. Que les communautés religieuses ouvrent leurs livres au fisc, et tiennent comptabilité légale.
7. Que l'on supprime le privilège accordé par l'article 2009 du Code civil (l'Église, créancier privilégié) et la fiscalité ecclésiastique en général.³²

Dans le but toujours de décentraliser l'administration du pays, Godbout insiste également sur l'importance de "traiter de l'économie [...] vulgairement" (VIII, 5-6, 1966, p. 156), comme l'ont fait entre autres Henri Guillemin et René Lévesque, afin que le citoyen moyen puisse aussi planifier l'orientation de l'économie nationale. Imprégné de l'idéologie de "participation,

³² Ibid., pp. 98-99.

développement et dépassement"³³, son principe de démocratisation devrait donc engendrer une collaboration à la gestion du progrès social. Et en se donnant ainsi des moyens de production, la nation affirmera "un style québécois de production des biens de consommation" (XVI, 2, 1974, p. 12). Bref, en démocratisant l'économie, on engagera le processus de développement d'un marché interne, processus qui est fondamental dans la reconquête de la nation: il faut, dit Godbout,

créer d'autres compagnies d'État. Les mener à bien. Nationaliser les brasseries, les compagnies d'assurances, investir ces profits sur place.

(Ibid., p. 360).

Des propos qui sont ceux de toute une génération, en fait. Mais ce qui constitue l'originalité du discours de Godbout, au-delà de ses tendances socialistes, c'est cette conviction que la création d'un Ministère de la culture est la condition première d'une infrastructure nationale. Car dans l'esprit de Godbout - et c'est ce qui est intéressant - "le véritable ministère du commerce, au sens le plus précis du terme, ce pourrait être le Ministère des Affaires culturelles" (Ibid., p. 13). Cette priorité, explique-t-il, vient du

³³ Marcel Rioux, La question du Québec, Montréal, Parti pris, 1978, p. 174. Cette idéologie a été diffusée, il faut dire, par la Revue socialiste de Raoul Roy au début des années 1960.

fait que dans une civilisation post-industrielle, le niveau de vie est tel que la production ne répond plus à des besoins, mais à des désirs constamment stimulés par le réseau commercial qui se nourrit, comme nous l'avons vu, du culturel. A telle enseigne que "l'économie [...] se voit soumise à la culture" (XVI, 2, 1974, p. 12). Et pour la nationaliser, il nous faut d'abord acquérir un a priori indispensable dont seule la culture est garante: la fierté d'appartenance. Voilà ce que nous dit Godbout:

La culture, c'est l'âme d'un peuple et cette âme il en a besoin pour faire les révolutions dont rêvent les technocrates. Sans âme le Québécois reste assis derrière sa table à la taverne. Soyez fiers, dit-on aux Québécois. Fiers de quoi? [...] De notre culture? Regardez le budget du Ministère.

(IX, 2, 1967, p. 4)

C'est pourquoi il serait capital pour l'économie québécoise même d'investir à fond dans le champ culturel et de garantir les "moyens matériels qui en peuvent assurer l'épanouissement" (XII, 3, 1970, p. 8). Godbout est même d'avis que

La survie du Québec ne se peut concevoir que dans une saine économie de la culture qui implique un souci constant des trois participants: le créateur (dramaturge, poète, cinéaste, romancier, compositeur, peintre sculpteur, etc.), le disséminateur (éditeur, musée, producteur, comédien, et tous ceux qui pratiquent les performing arts en

général), et enfin le consommateur.

(Ibid., p. 25)

Aussi prône-t-il l'amélioration des échanges entre la culture de masse "qui aura toujours un allié dans le capital"(Ibid., p. 17) et la culture au second degré

dont l'enjeu en quantité de consommateurs est beaucoup moindre et donc, dont la rentabilité est souvent précaire.

(Ibid., p. 15)

Le développement d'une économie nationale est à ce prix.

En somme, ce qui revêt les apparences d'un projet socialiste visant, en principe, à l'égalisation des richesses (sur l'ensemble du territoire social) n'est, en réalité, qu'une projection d'indices de valeurs appropriés à la fraction intellectuelle de la petite bourgeoisie. D'ailleurs ce projet correspond bien à ce que Bakhtine appelle un univers "monoaccentuel"³⁴ c'est-à-dire, dans le cas présent, un univers pensé uniquement en fonction des intellectuels, de leurs nécessités de production, de croissance spirituelle au sens laïque du terme. Tout l'appareil économique, du fait de cette présumée dépendance vis-à-vis du culturel, une dépendance à laquelle Godbout croit fermement, est

³⁴ Mikhaïl Bakhtine, Le Marxisme et la philosophie du langage, Paris, Minuit, 1977, p. 44.

axé sur les conditions de la liberté: il favorisera la prolifération de créateurs et, inversement, le développement d'une réceptivité esthétique essentielle à l'activité artistique. Ainsi subordonné à l'utopie, le renouveau économique fera donc progresser l'humanité jusqu'à son plein épanouissement.

4 Le politique

La dialectique que renferme le mot "liberté" en matière politique sert tout autant l'utopie: elle est centrée, en effet, sur le développement de l'esprit et l'amélioration des conditions de l'activité intellectuelle. Car Godbout est d'avis que seul l'accès à la conscience par la voie d'un enseignement national, laïque et démocratique qui tendra à politiser la population amorcera la libération du Québec. Mais tout comme dans le champ socio-culturel, l'affirmation nationale, chez lui, s'effectue en deux mouvements et appelle nécessairement la séparation du Québec, à savoir l'autodétermination absolue. Aussi, comme on pourra le constater, la dialectique est de nouveau pénétrée des catégories de l'existentialisme humaniste.

La liberté, chez Godbout, consiste effectivement dans la négation du colonialisme politique soutenu par les "cons-fédérés" (VI, 2, 1964, p. 141), ces "pontifes" du livre beige (XXII, 2, 1980, p. 111), "pensés par d'autres" (XXII, 1, 1980, p. 107). À l'opposé, les "consciences civiques" du livre blanc (XIII, 4, 1971, p. 126) incarnent le comportement type du pour-soi. Godbout remarque, en fait que

Plus l'on est jeune et plus on est instruit, plus on favorise la souveraineté du pays [...] parce que plus on est instruit de l'histoire du Québec et des histoires québécoises plus on se sent prêt à assumer son récit [...] Plus on est imprégné d'idées, et non d'intérêts.

(XXII, 2, 1980, p. 108)

Le gouvernement de la nation ou mieux, la maîtrise du destin collectif, s'avère donc intimement lié au développement de l'esprit, chez Godbout. L'essayiste prétend même que c'est par le biais de la connaissance que naîtra un État sociétal québécois puisque la probabilité d'une implication dans la vie politique est directement proportionnelle à notre intelligence du réel. Pour ce, il insiste sur l'importance de laïciser les institutions afin de contrer l'ignorance et par voie de conséquence, l'absence au monde des Québécois; car, de dire Godbout,

si l'école, pendant longtemps, a été le lieu

privilegié de l'enseignement du catéchisme et le chemin vers le ciel, elle est devenue aujourd'hui le chemin vers la vie et l'unique préparation aux métiers qu'impose la révolution technologique.³⁵

Il suggère alors de remplacer les cadres qui amoindrissent l'être humain par des structures adaptées au modèle rationalisateur, entendons par un enseignement national qui tendra à politiser la population pour qu'elle puisse redéfinir le rôle de ses institutions. Dès 1960 d'ailleurs, Godbout réclame, au nom d'un humanisme libéral, la fondation d'un Ministère de l'Instruction publique

qui - tout en définissant les standards académiques - créerait des écoles laïques non-confessionnelles, respecterait les écoles protestantes et catholiques qui existent déjà, verrait à ce que tout progresse de juste façon.

(II, 6, 1960, p. 360)

Par la suite, membre du Mouvement laïque de langue française en Amérique du Nord,³⁶ Godbout élabore en collaboration un projet considérable de réformes visant à augmenter le développement du potentiel et à garantir

³⁵ Jacques Godbout, "Le Mouvement du 8 avril" dans Le Réformiste, textes tranquilles, Montréal, Quinze, 1975, p. 92.

³⁶ Si le combat de la laïcité, chez Godbout, se mène essentiellement hors de la revue, c'est qu'il possède déjà sa propre tribune. Néanmoins, il est toujours latent dans les textes que Godbout publie à Liberté.

la liberté de pensée et d'action dans les domaines scolaire et juridico-politique; il réclame, entre autres,

1. un ministère de l'éducation;
 2. un secteur scolaire laïque et public;
 3. des taxes scolaires équitables par rapport au revenu et non-confessionnelles;
 4. la nationalisation des collèges classiques;
 5. des universités d'État ou la nationalisation des universités privées.
- ...
1. la séparation de fait de l'Église et de l'État;³⁷

Ce bouleversement des rapports de force devrait, selon Godbout, donner aux Québécois les instruments du pouvoir. Il note déjà d'ailleurs, à l'effet de la déconfessionnalisation de l'enseignement "une évolution quotidienne de l'homme vers une plus grande rationalisation et possession des choses".³⁸ C'est toute l'organisation sociale qui en dépend.

Aussi Godbout milite-t-il en faveur de la démocratisation de l'enseignement, mesure qui occasionnera le développement général de la pensée

³⁷ Jacques Godbout, "Bilan d'un combat" dans Le Réformiste, textes tranquilles, Montréal, Quinze, 1975, p. 98.

³⁸ Jacques Godbout, "Pour un Québec lucide" dans Le Réformiste, textes tranquilles, Montréal, Quinze, 1975, p. 93.

québécoise. Car seule l'instruction "gratuite [...] et obligatoire" (IX, 1, 1967, p. 72) haussera le niveau intellectuel de la masse et rendra à chacun son jugement critique. De lui-même, cet affranchissement intellectuel transformera "une théocratie en une démocratie"³⁹ et provoquera la formation d'un État interventionniste: d'un État au sein duquel les citoyens collaboreront aux décisions, se fixeront des buts conformes au projet collectif et envisageront les moyens de les atteindre. Leur rapport au monde, leur manière d'être en société, en sera pour le moins modifiée puisque la repossession de la nation ne s'effectue que par l'intermédiaire de cet accès à la conscience:

Nous sommes pour un Québec laïque, soutient Godbout, car c'est le premier pas vers un Québec libre.⁴⁰

Bien entendu, compte tenu du contexte historico-social et des contradictions idéologiques sous-jacentes, le développement de l'esprit ne constitue qu'un a priori dans l'entreprise de libération nationale: il est évident que les rapports de domination se maintiendront

³⁹ Jacques Godbout, "Pour un Québec laïque" dans Le Réformiste, textes tranquilles, Montréal, Quinze, 1975, p. 100.

⁴⁰ Jacques Godbout, "Le Mouvement du 8 avril" dans Le Réformiste, textes tranquilles, Montréal, Quinze, 1975, p. 92.

et se reproduiront tant que le Québec sera inséré dans les structures politiques fédérales. Car quand bien même il se percevrait comme une société globale, le Québec demeurera toujours une minorité ethnique et à la limite une classe sociale au sein de la société globale qu'est le Canada.⁴¹ Et c'est ce rapport colonial qu'évoque Godbout quand il dit que

Honteux ou crâneurs, nous n'avons pas encore de Province, nous habitons une partie du Canada. Il faut habiter un tout.

(XXI, 3, 1979, p. 7)

Une réelle prise en charge de la vie collective s'accompagne effectivement de la revendication légitime du droit d'un peuple à l'autodétermination, c'est-à-dire à l'affirmation nationale:

écrire nos histoires, ajoute-t-il, ou les laisser rédiger par d'autres? Poser la question (référendaire) c'est y répondre.

(Ibid., p. 9)

En se séparant, le Québec se posera, en somme, comme la patrie d'une spécificité culturelle qui s'appartient:

⁴¹ Et l'Accord de Lac Meech, que l'on nous permette cette parenthèse, donnera raison à Godbout. Quand on dit que la simple reconnaissance du Québec comme société distincte au sein du Dominion est contestée et que des Premiers Ministres provinciaux se font élire avec la promesse de rejeter cet Accord, c'est que l'idée de société globale au sein du Canada est une contradiction dans les termes.

Nous avons le choix, dit encore Godbout, entre vivre avec style, répondre oui, se donner une signature originale, ou se fondre dans le beige, dans la grisaille des autres provinces.

(XXII, 2, 1980, p. 111)

Le "beige" renvoyant évidemment à l'option fédéraliste.

Précisons qu'à l'approche de 1980, la souveraineté, pour Godbout, tend à se situer face à l'impérialisme américain: elle consisterait alors dans le contrôle, au moyen de l'informatique, du développement national présentement assujetti au modèle américain de société.

Mais si Godbout se montre en faveur de l'indépendance, quelle qu'elle soit, son adhésion au Parti québécois n'est toutefois pas inconditionnelle: en effet, vers la fin des années 1970, il qualifie les péquistes de "curés défroqués" (XIX, 2, 1977, p. 82) ou, si l'on veut, de socialistes embourgeoisés. Ce qu'il reproche notamment au Parti, c'est de situer l'enjeu de la question référendaire exclusivement sur le plan économique. Sa critique coïncide d'ailleurs avec l'analyse d'Anne Legaré et de Gilles Bourque qui considèrent la question de la souveraineté telle que posée par le Parti québécois comme une aspiration à l'hégémonie de la part de la bourgeoisie québécoise, hégémonie qui s'obtiendrait par la concentration des capitaux et l'élimination de la participation étrangère

dans les secteurs industriels, publics et culturels:

C'est dans le processus de réorganisation du rapport entre le capital monopoliste et le capital non-monopoliste, c'est-à-dire entre les fractions monopolistes canadienne et impérialiste (surtout américaine) et la fraction non-monopoliste québécoise, que sont apparues deux problématiques de développement s'appuyant sur des conditions politiques favorables (les particularités de la formation sociale nationale canadienne) à une lutte ouverte entre les bourgeoisies canadienne et québécoise.⁴²

Or, c'est à une révolution culturelle qu'aspire Godbout. Et le Parti québécois lui semble manquer de cette vocation essentielle à la mise en plan de l'avenir social:

le consensus des années soixante-dix, où les plus brillants se retrouvaient au P.Q., est terminé, constate-t-il. Les intérêts des membres de la famille se sont diversifiés.

(XXII, 5, 1980, p. 9)

Bref, à son regret, le Parti n'oeuvre pas dans le sens de la pensée, il ne propose aucun avancement. Et cette absence de toute idéation, Godbout la déplore, en fait, dans les deux camps politiques. À ses yeux, Péquistes comme Libéraux

regardent l'avenir dans le rétroviseur. [...] Ce qui m'a sidéré, dans l'aventure référendaire, dirait-il, c'était d'avoir à choisir entre deux options conservatrices. Voter oui pour que nous protégions ce qui reste de la famille ou voter non pour que la

⁴² Gilles Bourque et Anne Legaré, Le Québec et la question nationale, Paris, Maspero, 1979, p. 203.

famille reste ce qu'elle est.

(Ibid., p. 7 et 8)

Tout au contraire, le pays qu'imagine Godbout est mis au service d'une rationalité prospective, d'une pensée libre et authentique: "il ne faut choisir le Québec, répétera-t-il, que s'il nous offre plus de libertés" (XXI, 3, 1979, p. 8). Toutes ses énergies convergent vers la création d'un État prométhéen qui donnera "à une culture des leviers politiques et économiques" (XXII, 2, 1980, p. 109). Ainsi, quelle que soit la sphère d'activité, - individuelle, socio-culturelle, économique ou politique - Godbout plie le réel à son idéal de liberté; il l'ajuste à cet absolu et projette, au-delà de l'indépendance nationale, un univers purement mythique:

La vraie province s'assume, dit-il, c'est le lieu de naissance de l'humanité.

(XXI, 3, 1979, p. 7)

PROCESSUS DE LA CONNOTATION

L'analyse des niveaux du texte dans leur complémentarité nous aura donc révélé des tangentes et des récurrences qui témoignent de la vision du monde de

Jacques Godbout. Seule la mise à jour du mythe et de son mécanisme interne nous permettra maintenant d'en faire la synthèse. Mais auparavant, un bref rappel théorique s'impose.

"Le mythe, précise Roland Barthes, est une parole dépolitisée":⁴³ il tend à évacuer la réalité historique en lui substituant une représentation statique des rapports sociaux; ainsi,

Le monde entre dans le langage comme un rapport dialectique d'activités, d'actes humains: il sort du mythe comme un tableau harmonieux d'essences.⁴⁴

Dans le processus de la connotation, ajoute Barthes, le sens devient image: c'est-à-dire que le second système sémiologique qu'est le mythe se surajoute au premier de manière à transformer les faits en valeurs.

Or, si on se réfère à son schéma,⁴⁵ tant sur les

⁴³ Roland Barthes, Mythologies, Paris, Seuil, 1957, p. 230.

⁴⁴ Ibid., p. 230.

⁴⁵

1 signifiant	2 signifié	
langage- objet	3 signe I signifiant (ou FORME)	II signifié (ou CONCEPT)
méta- langage		III signe (ou SIGNIFICATION)

plans individuel, socio-culturel, économique que politique, le langage-objet subit une déformation chez Godbout: la forme du mythe récupère l'homme au sens sartrien, au sens de la projection du pour-soi. De même, elle récupère le sens du pays concret, de l'Etat québécois, et connote la création d'un Homme nouveau, universel, dans un Pays nouveau et utopique. La forme du mythe se trouve dès lors associée au concept flou d'une renaissance, d'une ère nouvelle, sacrée. Godbout imagine, en fait, un nouvel âge, post-chrétien, libéré de tout obstacle à l'épanouissement intellectuel et entièrement dévolu à la création de la réalité humaine. Un âge où on vivra en

état d'innocence seconde, celle que l'on conquiert grâce à la connaissance (alors que la première innocence était due à l'ignorance).⁴⁶

Aussi l'Homme nouveau est-il entier, c'est l'homme d'avant la chute.

Adapté à la sensibilité québécoise, ce mythe du Troisième Âge nous semble inspiré, en réalité, de "la grande loi sur l'entière évolution intellectuelle de

⁴⁶ André Reszler, Mythes politiques modernes, Paris, PUF, 1981, p. 29.

l'Humanité"⁴⁷ d'Auguste Comte. Une loi qui s'énonce comme suit: en succédant à l'état métaphysique, qui marque en soi une progression par rapport à l'état théologique de l'intelligence, le positivisme relativiste amorcera le stade définitif de la raison humaine. Le mythe évoque donc un Âge d'Or, de maturité intellectuelle, propice à la maîtrise de soi et de l'univers. Et c'est précisément de ce type de société dont rêve Godbout: d'une société évoluant au rythme du progrès des connaissances et en parfaite concordance avec l'élite de l'Humanité. En ce sens, le Pays inaugurera le règne du Troisième Âge, soit le règne de la Liberté absolue - liberté de pensée, de conscience, d'expression, d'action - dans le respect de tout être humain et selon une continuité sociale, c'est-à-dire selon un idéal progressiste fondé sur une foi dans le perfectionnement continu de l'intelligence conceptuelle et de l'intelligence créatrice. Car il faut bien reconnaître que Godbout a une vision darwiniste du réel:

Quand une civilisation est assez avancée, dit-il, quand la transformation de la nature laisse des loisirs, la culture devient aussi ce que l'on

⁴⁷ Auguste Comte, "Discours préliminaire sur l'esprit positif" dans Oeuvres choisies d'Auguste Comte, Paris, Montaigne, 1952, p. 175.

écrit, ce que l'on joue, ce que l'on chante, ce que l'on danse. Il y a alors une culture primaire, partagée par tous, et une culture secondaire, dont le nombre d'adeptes dépend des progrès non pas de la culture, mais de la civilisation.

(IX, 2, 1967, p.3)

Aussi, dans la pensée de Godbout, ce milieu culturel, pluraliste et pluridisciplinaire, éminemment favorable au jaillissement du pour-soi, se régénérera. Il évoluera à perpétuité:

Dans quelques années, écrit Godbout, il suffira de quelques pétitions, rapports, mémoires, etc., pour réinventer le cinéma québécois. Et une fois de plus repartir à zéro.

(XVIII, 2, 1976, p. 90)

L'indépendance du Québec connote donc chez Godbout, la création d'un Pays originel qui engagera l'Humanité sur les voies du devenir.

Bref, à tous les paliers, - individuel, socio-culturel, économique et politique - le mot "liberté" entretient l'amphibologie. Car en raison de la contiguïté des deux systèmes sémiologiques, celui du pays concret et celui du pays mythique, le texte oscille continuellement entre les niveaux de la dénotation et de la connotation sur l'axe de la liberté; comme l'explique Roland Barthes,

la signification du mythe est constituée par une sorte de tourniquet incessant qui alterne le sens du signifiant et sa forme, un langage-objet et un

méta-langage, une conscience purement signifiante et une conscience purement imageante: cette alternance est en quelque sorte ramassée par le concept qui s'en sert comme d'un signifiant ambigu, à la fois intellectif et imaginaire, arbitraire et naturel.⁴⁸

Tout à fait accordée à l'essai, cette tension entre les pôles du rationnel et de l'imaginaire est abondamment exploitée dans les textes de Godbout. Par une habile distorsion sémantique, il convertit souvent les faits de culture en faits de nature: le pays rêvé reçoit alors le caractère d'évidence du "pays normal" (XIII, 4, 1971, p. 136) et il est justifié par les principes rationnels de l'existentialisme humaniste. D'où l'impression que le modèle logique véhiculé dans quelle que soit la sphère d'activité - individuelle, socio-culturelle, économique ou politique - tende à se métamorphoser en une image du réel, purement subjective. Et que les divers paliers, de par leur dialectique respective, concourent à la projection d'une vague cosmogonie centrée sur la Liberté.

Or cette dialectique de négation et d'affirmation, composant synchroniquement une harmonie, est révélatrice de la pensée imageante de Jacques Godbout, c'est-à-dire des deux schèmes inducteurs qui motivent son imaginaire

⁴⁸ Roland Barthes, Mythologies, Paris, Seuil, 1957, p. 208.

et qui nous donnent accès à la logique du texte: soit, pour reprendre les catégories de Gilbert Durand, un schème dialéctique et un schème ascensionnel.⁴⁹

LOGIQUE DU TEXTE

Dans les textes de Godbout, ces deux schèmes sont à l'origine d'un mimétisme de l'antagonisme⁵⁰: et ce mimétisme éclaire à la fois le rôle de l'adversaire dans la création du mythe de même que le phénomène du magnétisme qui est central chez lui.

1 Mimétisme de l'antagonisme

Nous assistons donc, dans les essais de Godbout, à la mise en oeuvre d'un mimétisme de l'antagonisme ou, en termes simples, à un ralliement des énergies par et dans la condamnation d'un adversaire. Et pour inciter à l'opposition, une opposition monolithique il faut dire,

⁴⁹ Gilbert Durand, Les Structures anthropologiques de l'imaginaire, Paris, Bordas, 1969, pp. 135-215.

⁵⁰ René Girard, Des choses cachées depuis la fondation du monde, Paris, Grasset, 1978, pp. 32-39.

Godbout procède à une actualisation du combat en ridiculisant constamment le parti adverse et il met au point une rhétorique de l'argumentation axée sur la persuasion.

En se complaisant dans un régime dualiste, Godbout tend effectivement à imputer à un adversaire l'entière responsabilité des maux de la société, à savoir l'entière responsabilité de l'aliénation culturelle, économique et politique du peuple québécois. Cette focalisation sur un bouc émissaire est typique de l'imagination diafrétique qui s'exprime par la voie du schématisme: elle est excessive et n'admet aucun relativisme. Aussi, Godbout a-t-il recours à l'amalgame et à la règle de l'"Ennemi Unique",⁵¹ telle qu'énoncée par Angenot, pour faire converger sur cet antagoniste les forces de l'immobilisme, du duplessisme, du clérico-nationalisme au sens le plus large du terme: en fait, qu'il s'agisse des catholiques de gauche ou de la droite laïque,⁵² tous pèchent au même degré contre l'esprit et le progrès. Ces ennemis, ce sont globalement et indistinctement les partisans du

51 Marc Angenot, op. cit., p. 127.

52 Jacques Godbout, "Les enfants de Jean Drapeau" dans Liberté, vol 21, no 6, novembre-décembre 1979, p. 115.

"statuquofédérastique" (VI, 2, 1964, p. 142), les citélibristes notamment, ceux qui prônent, dans une optique colonialiste, l'intégration lucide à la Confédération (Maurice Lamontagne en a été le premier) et le fonctionnalisme.⁵³ Plus tard, ce sera le réseau complet des banquiers et hommes d'affaires qui entretiennent tout autant le colonialisme. Tous sont dès lors saisis hors des rapports sociaux qui les déterminent et insérés dans une représentation unidimensionnelle du réel, voire dans un réseau de valeurs humanistes qui les renie. Godbout projette alors sur eux "l'indicible et l'insoluble de ces tensions"⁵⁴ de sorte qu'il leur devient "impossible de

⁵³ Marcel Rioux dit justement de Trudeau qu'"Optant (sic) pour le système qui incarne la théorie des contrepoids et de l'équilibre, il n'a que faire des réalités sociales et humaines. Il donne à ses propos un tel degré de dépouillement et d'abstraction que son système est bien adapté à une nation inexistante. [...] Comme l'universalisme abstrait de l'argent, celui de l'Etat cache le droit à la domination et à la répression des classes sociales et des nations défavorisés par les classes et les ethnies dominantes." (La Question du Québec, Montréal, Parti pris 1978, pp. 137 et 138) À preuve, constatera Godbout, la rédaction du livre beige n'est pas "celle du livre blanc, dont le texte alerte, condensé, clair et séduisant fut un succès de librairie; celle du non, qui puise dans un corpus juridique, technique, lourd [...] n'a su rejoindre que de rares lecteurs. D'un côté les communicateurs, de l'autre les pontifes." (XXII, 2, mars-avril 1980, p. 111)

⁵⁴ René Girard, op. cit., p. 127.

se disculper".⁵⁵ Cette caste incarne véritablement l'entropie négative, le principe même de l'impiété.

Or, pour qu'il y ait mimétisme de l'antagonisme, Godbout met en scène cette discordance sur le mode antithétique de manière à entraîner le rejet de l'Autre. L'essayiste s'y prend, en fait, de deux façons: généralement, il opte pour la caricature en renvoyant dos à dos les faits historiques ou les pouvoirs politiques pour ensuite nier cette situation globalement. Il en est ainsi, par exemple, dans son "Allocution lors de la remise du prix Duvernay" où on lit que

deux magasins, l'Angleterre et la France, ont fait faillite; bien sûr la France a réouvert une petite boutique de vêtements, nous lui achetons du style, mais pour l'hiver nous allons encore chez le fourreur d'Ottawa;

(XVI, 2, 1974, p. 10)

Parfois même, il a recours à la prosopopée pour animer et ridiculiser surtout l'opposition entre deux partis adverses qu'il renvoie toujours dos à dos; dans le même essai, on retrouve d'ailleurs la scène suivante:

"A coûte combien ton indépendance?" a demandé le marchand libéral au représentant de commerce du P.Q. qui portait un habit carreauté.

(Ibid., p. 9)

⁵⁵ Ibid., p. 126.

Évidemment, l'intonation, orientée à la fois vers le destinataire et vers l'objet d'écriture qu'elle rabaisse impitoyablement, laisse présager la ligne de démarcation entre ce "climat primaire" (*Ibid.*, p. 9) centré sur l'avoir, et les projections idéologiques de Godbout. Plus spécifiquement, ce milieu (et ses incompatibilités) est inséré à son tour dans une relation antithétique qui, au nom du lieu des contraires, appelle la négation de la bêtise:

on a jamais entendu parler d'une nation qui se demandait si ça reviendrait plus cher ou moins cher, d'administrer un pays de six millions d'habitants, par rapport à celui dont on détient un passeport pour l'instant, ajoute-t-il.

(*Ibid.*, p. 10)

Il semble même que le sort du peuple québécois, que le destin collectif, dépende justement de l'affrontement continu de ces deux modes de pensée (de celui de Godbout et de celui de l'adversaire au sens large): aussi avons-nous véritablement le sentiment d'être en présence d'une "fiction idéale"⁵⁶ tant les idées interagissent entre elles.

Cela vaut également pour la seconde forme de mise à

⁵⁶ André Belleau, "Approches et situation de l'essai québécois" dans Voix et Images, vol 5, no 3, printemps 1980, p. 540.

procès de l'Autre, plus subtile celle-là, qui ne tient plus de la caricature, mais de la confusion des accents: à maintes reprises, en effet, Godbout crée une situation antithétique par hybridation⁵⁷ du propos discursif. Il récupère alors l'énoncé de l'Autre sur un ton qui inspire le mépris et sous-tend une toute autre perspective sociologique. Que l'on songe à "Joyeux anniversaire" où cette tactique est particulièrement orientée vers le rejet d'une pensée repliée:

En somme, écrit Godbout, l'Église de France a trompé Jeanne d'Arc, l'Église du Canada lui sera fidèle. L'École de France a trahi l'Inquisition, l'École canadienne-française sauvera l'Opus Dei. Nous sommes des Français améliorés! Nous n'avons pas de putains en carte, et si nous en avons, elles vont à la messe. Nous sommes des Français améliorés: nous n'avons jamais cédé à la tentation de réfléchir et d'imaginer.

(III, 3-4, 1961, pp. 593-594)

Une telle tendance au discours dyphonique ravive continuellement le combat tout en diffusant, par le biais de l'antiphrase, les composantes du discours mythique. Lisons encore:

Nous sommes acheteurs. Nous sommes même, disent les statistiques, les plus gros acheteurs de gros chars en Amérique.

⁵⁷ Mikhaïl Bakhtine, "Le plurilinguisme dans le roman" dans Esthétique et théorie du roman, Paris, Gallimard, 1978. Voir également Tzvetan Todorov, Mikhaïl Bakhtine: le principe dialogique, Paris, Seuil, 1981, pp. 67-115.

Donc, si on veut me vendre l'indépendance du Québec, aussi bien lui mettre un gros moteur.

(XVI, 2, 1974, p. 10)

Voilà de nouveau cette actualisation du combat et cette ironie, soutenue (et légitimée) par une argumentation à caractère métonymique, qui ne peut que déclencher un mimétisme de l'antagonisme.

Et pour s'assurer l'adhésion de ses lecteurs, Godbout utilise tous les moyens de persuasion à sa portée. D'où la littérarité de l'essai: ses jeux de mots ("les soldats du Christ. Cela fait des crisse de soldats" XVI, 3, 1974, p. 19), ses amorces par diaphore⁵⁸ ("le verbe s'est fait cher" XX, 3, 1978, pp. 26 et 29) ou encore ses néologismes par contraction ("télesclaves", "télépublicité", "camp de télé-concentration" Ibid., pp. 26 et 29)⁵⁹ ne visent qu'à gagner les lecteurs à sa cause. Quant à ses allusions au judéo-christianisme de même qu'à la pensée marchande, des allusions qui imposent la référenciation,

⁵⁸ Dupriez définit l'amorce par diaphore comme "un développement de l'énoncé qui part d'un second sens possible pour un terme utilisé" (Gradus, les procédés littéraires, Paris, Union Générale d'Éditions, 1980, p. 269)

⁵⁹ On croirait même qu'il en abuse dans le Murmure marchand, mais cela fait partie de la mise à procès du publicitaire (le recours au néologisme par contraction étant typique du message commercial).

disions-nous, elles servent tout autant le propos discursif puisque les jugements de valeur, affirmations gratuites et preuves extrinsèques qui en découlent acquièrent la force de l'évidence. Qu'il nous suffise de rappeler le passage suivant:

L'empreinte qui marqua la vie du jeune consommateur, oie cendrée du marchandisage, sera indélébile comme le baptême.

(XX, 3, 1978, p. 36)

Une pareille utilisation du dogme fournit au lecteur, il va sans dire, une logique qui lui est familière et à laquelle il adhère sans peine. De fait, à la façon des publicitaires, Godbout joue continuellement sur les maximes; elles ont vraisemblablement, tel qu'en témoignent ces quelques extraits, le poids d'un argument d'autorité:

Tout ce qui brille est or et provoque le désir irascible du brochet des villes.

(Ibid., p. 39)

Les hordes romaines [...] s'assuraient qu'une route pavée conduisit à Rome, où menaient tous les chemins.

(Ibid., p. 37)

Et quand ce ne sont pas des proverbes, ce sont des comparaisons formées à partir de préjugés doxologiques ou de stéréotypes du genre: "malheureux comme un Juif qui a perdu la foi"(XX, 3, 1978, p. 15) De telles

vérités générales ne peuvent qu'entraîner l'assentiment du lecteur. Il en va de même pour les parallélismes de construction qui impressionnent par leur jeu d'opposition (paronymique dans certains cas). Citons-en quelques exemples:

Ici l'art sert d'appau. [...] Là le style sert d'appât.

(Ibid., p. 28)

Trop loin pour ceux-ci, trop près pour ceux-là.
Cible d'un côté, drapeau de l'autre.

(I, 3, 1961, p. 592)

Parfois même, la symétrie va jusqu'à l'enthymème en s'incarnant dans une équation algébrique de type

La publicité est à l'art ce que la technologie est à la science.

(XX, 3, 1978, p. 27)

C'est l'énonciation ici qui a valeur de raisonnement: elle produit, par son lyrisme, un "effet de sens"⁶⁰ qui provoque l'adhésion du lecteur. De même, les rythmes binaires et ternaires soutenus tout au long de l'essai créent une cadence qui semble doter les mots d'une certaine logique. Ainsi en est-il dans la phrase suivante, par exemple:

⁶⁰ Georges Vignoux, "L'argumentation pamphlétaire: effets de sens, effets de pouvoir" dans Études littéraires, vol XI, no 2, août 1978, p. 296.

Nous sommes passés d'un univers des besoins comblés à un univers des désirs provoqués.

(Ibid., p. 19)

L'impact persuasif d'un tel procédé est considérable, sans compter qu'en plus d'être équilibrée, la phrase de Godbout est assonancée. Elle séduit, tout comme ses brillants paradoxes, "nous avons besoin d'un français sauvage [...] pour nous civiliser"(XVI, 3, 1974, p. 33), qui ne manquent pas d'épater les destinataires ou du moins de capter leur attention. Et de les convaincre. Car ce que recherche le polémiste, rappelons-le, c'est une opposition massive aux forces ennemies.

3 Rôle de l'adversaire

Si l'adversaire est au premier plan dans les essais de Godbout, c'est qu'il joue un rôle essentiel dans la création du mythe. En fait, sans bouc émissaire il n'y a pas de mythe: il est le mobile du combat et qui plus est, l'anti-modèle par rapport auquel le groupe se définit.

En effet, comme le note Touraine,

l'action de tout groupe d'intérêts repose sur un principe d'identité, un principe d'opposition et un principe de totalité. 61

61 Alain Touraine, op. cit., p. 161.

Pareil raisonnement laisse sous-entendre que c'est vraisemblablement la praxis adverse qui provoque la naissance d'un sens collectif inhérent à la pensée mythique. Et cela, André Belleau l'avait bien vu quand il affirmait dans son essai *Avant le référendum de 1980: l'esthétique du "OUI"* que

Les grands possédants, les grands intérêts, les hommes de pouvoir, les multinationales sont CONTRE. Esthétiquement, on ne peut être que CONTRE ce CONTRE. Il s'agit d'une espèce de plausibilité structurale du mythe. 62

Voilà qui éclaire les agirs de Godbout et de toute la gauche intellectuelle québécoise: en réaction aux forces opprimantes et suivant une logique ascensionnelle, elle s'est élaboré un idéal collectif qui repose sur des valeurs utopiques; mieux, un idéal collectif qui s'incarne dans un code de référence mythique créé par et dans le langage

dont la fraîcheur, par une sorte d'anticipation idéale, figure [...] la perfection d'un nouveau monde adamique. 63

Ces écrivains ont même l'impression que "nommer, c'est [...] faire exister [...] ce qui nous entoure" (XIII, 4,

62 André Belleau, Surprendre les voix, Montréal, Boreál Express, 1986, p. 99.

63 Roland Barthes, Le Degré zéro de l'écriture suivi de Nouveaux essais critiques, Paris, Seuil, 1953, pp. 64-65.

1971, p. 145) tant la force du consensus est grande (du fait de cet antagonisme) et la définition de soi, totale.⁶⁴ C'est dire que cette foi en un collectif utopique que tout un chacun projette et dynamise est déterminée, au total, par l'antagonisme même.⁶⁵ Et Godbout est conscient de ce phénomène: il avoue lui-même que

c'est le Maître anglo-saxon qui dicte notre conduite puisqu'il nous détermine par sa seule présence. (Comme le cléricalisme avait fait de nous des anticléricaux.)

(XIII, 4-5, 1971, p. 144)

Cela dit, une remarque s'impose: l'antagonisme, chez Godbout, est déterminé à son tour par une certaine image que l'on entretient de l'antagoniste et non par un rapport réel. Il ne l'est pas forcément, du moins.

En somme, c'est le rôle de l'Autre dans

⁶⁴ Émile Durkheim écrit justement au sujet du consensus que la société n'existe que par et dans les consciences. Et que "l'efficacité morale du rite [...] fait croire à son efficacité physique qui elle est imaginaire". Voir Les Formes élémentaires de la vie religieuse, Paris, PUF, 1960, p. 319.

⁶⁵ Si l'écriture du "Murmure marchand" est pessimiste, c'est que la pensée individualiste et matérialiste qu'elle dénonce met en péril l'idéal collectif dont il est question ici. Néanmoins, toute la négativité que renferme cet essai devient fonctionnelle: car en mettant l'accent sur l'Autre, sur la distance qui sépare de l'Autre, elle est inversement proportionnelle à l'effet de coalition recherché; et c'est bien dans cet essai que le culturel est élevé au rang du sacré.

l'élaboration du mythe qui explique la présence de ce magnétisme dans les textes de Godbout. Car s'il existe une certaine complémentarité entre les contraires, entendons si l'agression est constamment remémorée, voire même recherchée dans les essais de Godbout, c'est que le mythe naît dans l'opposition. C'est elle en effet qui procure au groupe une identité spirituelle fondée sur une vision du monde utopique et qui en assure la solidarité. Pour cette raison, il semble même que la valeur du Pays tende fréquemment à se déplacer et à se cristalliser sur l'obstacle⁶⁶: ce fait est notoire dans l'essai "Et si Trudeau avait raison?"⁶⁷ où Godbout ne se concentre que sur le jugement de l'adversaire, sur sa récupération et son renversement.⁶⁸ S'il se complaît à ce point dans l'adversité, c'est que l'agression redéfinit le groupe, ravive la foi et, par suite, crée le Pays.

⁶⁶ René Girard, op. cit., p. 328.

⁶⁷ Liberté, vol XXI, no 3, mai-juin 1979, pp. 5-9.

⁶⁸ Le renversement s'effectue, ici, par l'argument de l'absurde.

Disons en conclusion que le mythe dans les essais de Godbout est surdéterminé par un rapport d'oppression qui est l'expression d'une contradiction dialectique entre la bourgeoisie fonctionnaire et la fraction intellectuelle de la petite bourgeoisie. Cette lutte se manifeste chez Godbout par un mouvement dialrétique et ascensionnel, c'est-à-dire par un effort de distinction et de coalition au moyen d'un mimétisme de l'antagonisme. Dans l'opposition, il se crée alors une solidarité fondée sur un idéal collectif pour le moins utopique. Si bien que le rapport d'oppression constitue véritablement la condition d'existence du mythe, ce qui a pour effet d'engendrer un magnétisme entre Godbout et l'antagoniste. Inspiré du mythe du Troisième Âge qu'actualise la revue Liberté et que véhiculent les représentations collectives sur plusieurs plans - l'individuel, le socio-culturel, l'économique et le politique - , le mythe de la cité idéale visant à instaurer une ère de Liberté absolue, de créativité et d'épanouissement intellectuel, naît donc de façon marquée, chez Godbout, de cette attirance dans la répulsion.

Or paradoxalement, en dépit de toute cette mise en texte, Godbout insère le mythe dans l'écriture du doute

et nie par le fait même la pensée mythique en ses
fondements... Ou la nie-t-elle vraiment?

CONCLUSION

L'écriture du mythe, chez Godbout, atteint un tel degré de lucidité qu'elle se contredit: en effet, toujours motivée par un schème dialectique, la pensée de Godbout tend à nier le mythe en le dévoilant. Elle procède même à une critique de l'écriture mythique et lui attribue un caractère fonctionnel. Or ce faisant, Godbout investit l'intellectuel d'un pouvoir spirituel qui a préséance sur le temporel et il va jusqu'à la justification totale en sacralisant l'écriture. Sa lutte anticléricale s'avère donc menée par intérêt pour ce pouvoir spirituel si bien que le projet de réformes de Godbout, alliant le maintien de l'ordre à la soif du progrès, vise à fonder une société savante mise au service de la Liberté. Bref, il s'agira en conclusion de récupérer les concepts des chapitres précédents et de voir dans quelle mesure le mythe est coextensif au texte malgré les structures réflexives dans lesquelles il est inséré.

NÉGATION DU MYTHE

Par souci dialectique, Godbout dénonce le mythe à même son projet d'écriture, en évalue la portée et va même jusqu'à lui conférer une qualité qui détermine le rôle de l'écrivain.

Plus précisément, Godbout nie le mythe en le posant comme objet culturel, par opposition à la naturalisation du concept, chez Barthes, par opposition donc à cette normalisation à laquelle nous faisons allusion plus haut.¹ En effet, à plusieurs reprises il nous révèle le fond mythique de l'entreprise d'appropriation du pays:

Le Québec, écrit-il, espace provincial que l'intellectuel veut transformer en espace mythique, en patrie, en lieu habité, en pays, le Québec, province vivant hors du temps et que l'intellectuel veut insérer dans le texte historique, le Québec est donc en 1959-1960, l'expression mythique (la promesse) d'une Amérique canadienne-française et non plus française.

(XVI, 3, 1974, p. 23)

Et quelques lignes plus loin, il interprète l'ensemble du mouvement littéraire des années 1960 comme un "processus de description du mythe" (Ibid., p. 24).

¹ Voir chapitre deuxième, section "Processus de la connotation", p. 99.

Dénoncé de la sorte, le mythe, qui est connotatif par définition, se trouve néantisé.

Une pareille objectivation de l'écriture s'insère évidemment dans la logique de l'existentialisme humaniste: elle est le fait d'une conscience réflexive, d'un être pour-soi se livrant à l'exercice du doute. Aussi, tout en pratiquant une écriture mythique, Godbout s'interroge-t-il sur la portée de cette même écriture: il craint surtout que la fièvre nationaliste ne dégénère, aux lendemains de l'indépendance nationale, en un climat de stagnation. Et c'est avec fermeté qu'il met l'écrivain en garde contre ce paradoxe de l'écriture:

Ce que tout jeune écrivain québécois devrait savoir, affirme-t-il, c'est que le seul danger qui le menace, est de tant valoriser le Mur des Lamentations que le jour où il faudra laisser derrière soi le TEXTE NATIONAL, il ne puisse le faire, par nostalgie.

(XIII, 4, 1971, p. 147)

Autre conséquence, et non moindre, de cette écriture mythique: les "abus auxquels peut facilement mener une exaspération nationaliste (fascisme, racisme, autodestruction, etc. ... " (VI, 2, 1964, p. 139). Comme il redoute autant la violence que le repli ou l'abnégation, Godbout fait donc preuve de méfiance à l'égard de tout discours patriotique.

Mais en dépit des risques qu'elle présente, l'écriture mythique lui paraît tout de même essentielle et ce, pour des raisons socio-culturelles. Aux yeux de Godbout en effet, le mythe est fonctionnel parce qu'il sert à révolutionner l'imaginaire collectif et contribue par le fait même au développement d'un humanisme social. Plus spécifiquement, produit d'une conjoncture idéologique opprimante, le mythe se présente, chez lui, comme un agent de transformation sociale qui agit directement sur ces mêmes forces institutionnelles et joue un rôle actif au sein de la dynamique sociale; sa conception du mythe rejoint d'ailleurs les propos de Karl Mannheim qui précise, dans son livre Ideology and utopia, que

the relationship between utopia and the existing order turns out to be a "dialectical" one. By this is meant that every age allows to arise (in differently located social groups) those ideas and values in which are contained in condensed form the unrealized and unfulfilled tendencies which represent the needs of each age. These intellectual elements then become the explosive material for bursting the limits of the existing order. The existing order gives then birth to utopias which in turn break the bonds of the existing order, leaving it free to develop in the direction of the next order of existence.²

² Karl Mannheim, Ideology and utopia. An introduction to sociology of knowledge, translated by Louis Wirth and Edward Shils, New-York, Brace and World Inc., 1966, p. 199.

Objet d'une telle dialectique, le mythe devient à la fois un instrument de rupture (c'est-à-dire de progrès) et de transmission de nouvelles valeurs sociales (entendons les valeurs d'un définisseur idéologique particulier). Et c'est bien là ce qui différencie les écrivains de Liberté des partipristes, par exemple: alors que ces derniers oeuvrent exclusivement au niveau de l'intellect en ayant recours à des procédés de distanciation brechtiens et que l'activité créatrice elle-même devient une "praxis littéraire"³ insérée dans un projet révolutionnaire à coloration marxiste, les écrivains de Liberté aspirent à la libération de l'homme par une autre voie stratégique, celle du mythe. Car, comme le dit si bien Godbout,

le pays, quand il n'est pas créé par les armes, est toujours le produit d'un imaginaire.

(XXII, 2, 1980, p. 111)

Étant donné ce potentiel de l'écriture, Godbout confie alors aux écrivains la responsabilité de "fabrique[r] [...] des mythes" (XIII, 4, 1971) qui amélioreront, à moyen terme, les conditions d'existence des Québécois. Ces écrivains ont donc un rôle social à remplir par le biais de projections mythiques qui

³ Robert Major, Parti pris: idéologies et littérature, Montréal, HMH, 1979, pp. 69-104.

comportent, comme nous l'avons vu, de sérieux inconvénients. D'où leur impasse: ils sont certes

Assez intelligents et lucides pour voir les risques de l'entreprise, mais incapables de ne pas l'entreprendre.

(VI, 2, 1964, p. 139)

Et ce, parce que le mythe, pour parodier Lamartine, est porteur de "vérités prématurées"⁴ dont les écrivains ont la révélation et dont ils se font les révélateurs.

L'ÉCRIVAIN ET LA CITÉ

Pour saisir à fond le rôle de l'écrivain, chez Godbout, il importe de souligner d'ores et déjà que la pensée de l'essayiste, comme celle de toute la gauche intellectuelle et utopiste, est imprégnée d'idéalisme (pour ne pas dire de platonisme). Or dans cet ordre de raisonnement, l'écrivain, qui s'élève aux Idées du monde intelligible et les projette dans le mythe, tend à occuper une place prépondérante dans la cité. Et cette reconnaissance que revendique Godbout donne lieu, comme nous le verrons, à une contradiction des plus savoureuses.

⁴ Alphonse De Lamartine, Recueils et dernières poésies, Paris, Larousse, 1935, pp. 34-40.

Le rôle de l'écrivain tel que le perçoit Godbout est marqué, en effet, de la scission des mondes matériel et spirituel, à savoir de la nécessité et de la liberté. Et ce conflit (majeur, il faut dire) est réfléchi sous divers rapports dont le plus fréquent est celui de l'en-soi et du pour-soi, ou encore de l'être qui agit par intérêt (le politicien)⁵ et de celui qui produit des idées (l'intellectuel et plus largement l'artiste). Un peu à la façon du jeune Lukács d'ailleurs,⁶ Godbout distingue la réalité de l'art, qui est questionnement existentiel, de la réalité quotidienne, celle-là lui apparaissant comme

une production de sens, la réalité - ce que nous nommons la réalité - n'en ayant par elle-même aucun. L'art, comme la religion, l'un pour les non-croyants, l'autre pour les fidèles, donne du sens à ce qui n'en a pas. "Notre père qui êtes aux cieux, donnez-nous aujourd'hui notre sens quotidien ..." ainsi soit-il, et non pas autrement.

(XX, 3, 1978, p. 33)

⁵ Exception faite de René Lévesque. Voir "Les bons Sauvages" dans Liberté, vol XXII, no 5, septembre-octobre 1980, pp. 7-11.

⁶ À la différence que chez Lukács, l'écriture n'est qu'un palliatif: elle n'est qu'un refuge contre la vie empirique et atteste d'une certaine impuissance, voire d'un certain désespoir à l'égard de l'époque contemporaine. Chez Godbout, au contraire, l'optimisme est tel qu'il y a même foi en la transcendance de l'écriture, cette dernière étant perçue comme élément de solution au problème social.

À vrai dire, il semble bien que l'artiste chez Godbout comme chez Saint-Simon soit ce visionnaire qui, au moyen de "la représentation, spectacle ou texte, peinture ou musique" (XX, 3, 1978, p. 33), éclaire le sens des événements et guide la nation à travers les méandres de la vie matérielle, c'est-à-dire de la structure de la société, de ses institutions et de ses liens traditionnels qu'il critique amèrement. Car l'écrivain, de dire Godbout, est celui qui "se donne pour mission d'approfondir l'être, donc d'enrichir de significations l'aventure humaine"(XIII, 4, 1971, p. 136). Celui qui, en somme, a pour mission de spiritualiser la nation⁷ par l'intermédiaire du mythe.

C'est ainsi que l'écriture, chez Godbout, s'auto-investit. L'essayiste traduit même le rôle essentiel de l'écrivain par le néologisme "vécrire" qui signifie: "vivre et dominer la vie"⁸ tout à la fois. Il s'agit

7 Cette perception de l'écriture coïncide, de fait, avec le Plaidoyer pour les intellectuels de Jean-Paul Sartre: "Le propos essentiel de l'écrivain moderne, dit-il, qui est de travailler l'élément non-signifiant du langage commun pour faire découvrir au lecteur l'être-dans-le-monde d'un universel singulier, je propose de l'appeler: recherche du sens." (Paris, Gallimard, 1972, p. 110).

8 Jean-Louis Major, "Vécrire": une problématique de l'écrivainⁿ dans Le jeu en étoile, études et essais, Ottawa, PUO, 1978, p. 78.

là pour lui d'une exigence de for intérieur qui est motivée par le sentiment exaltant du spirituel, de la plénitude de l'esprit, et qui va jusqu'à atteindre, suivant une logique ascensionnelle, les dimensions du sacré. En effet, Godbout croit à un point tel au pouvoir de l'intellectuel qu'il situe l'art dans le domaine du rituel, lequel

a pour fonction de faire communiquer avec un au-delà, divin ou mythique. Le rituel permet et encourage la présence de l'imaginaire, c'est-à-dire du sacré. Puis dans une vie quotidienne faite de labeur et de travail, l'homme demande au rituel de donner un sens à ses souffrances et à sa vie.

(XX, 3, 1978, p. 34)

Cette justification de l'écriture va très loin. Godbout en vient même à dire que c'est la vie culturelle qui prescrit les changements politiques du fait qu'en reflétant les superstructures,⁹ l'écriture les transforme par la même occasion: on sent bien, sous-jacent à ces propos, le principe de "l'action par dévoilement"¹⁰ de Jean-Paul Sartre. Par conséquent, l'écrivain, à ses yeux, s'avère être celui qui pense la société alors que le politicien est celui qui l'agit: il

⁹ Voir chapitre deuxième, section "Niveaux du texte", pp. 74-75.

¹⁰ Jean-Paul Sartre, Qu'est-ce que la littérature?, Paris, Gallimard, 1948, p. 30.

est persuadé que

Les hommes politiques, Jean Lesage, René Lévesque, Daniel Johnson ou Robert Bourassa, ne firent pas autre chose que de traduire en lois et en structures de la fonction publique des textes littéraires.

(XVI, 3, 1974, p. 24)

Et à l'approche du référendum, Godbout ajoute même que

Produits du pays, et de façon dialectique produisant le pays, les créateurs, les artistes québécois ont amené un gouvernement à formuler une question.

Cette question, c'est le timide reflet de celle que les artistes du Québec posent à la population depuis très longtemps.

(XXII, 2, 1980, p. 111)

C'est donc dire que, chez Godbout, le littéraire (ou l'éthique) a prédominance sur le politique. Ou encore, que le pouvoir repose sur le savoir.

Or, si l'on va au bout de cette pensée, la direction de la cité revient aux écrivains et ce, même si Godbout déclare, au nom de l'équipe de Liberté: "la Patrie nous intéresse; le Pouvoir ne nous intéresse pas" (XVI, 2, 1974, p. 15). Car c'est bien de la Patrie (ou de la civilisation) dont il est question ici, mais entendons la civilisation en tant que développement d'une communauté d'idées et de sentiments¹¹ fondée, en l'occurrence, sur la liberté, l'ouverture et le progrès.

¹¹ Jean Lacroix, La Sociologie d'Auguste Comte, Paris, PUF, 1967, pp. 13-26.

Une communauté, en somme, qui doit être régie par un pouvoir spirituel, lequel pouvoir détermine l'ensemble du discours social et organise le temporel en fonction de la liberté des individus. Et c'est précisément la classe d'intellectuels qui est désignée par Godbout comme socialement compétente, l'intellectuel (ou l'écrivain, il ne fait pas tellement la différence) étant pénétré d'un savoir privilégié. Aussi, les projections de Godbout - monoaccentuelles, rappelons-le, et intégratrices - sous-tendent-elles, un peu comme celles d'Étienne Parent qui prônait "le gouvernement du monde par l'intelligence du genre humain"¹², une croyance sociale en l'intellectualité qui seule légitime à gouverner. En ce sens, ses projections répondent même à une forme de néo-agnosticisme, soit, comme l'explique Thomas Molnar, à un mode de gestion centré sur un savoir, non plus d'ordre religieux comme l'était le gnosticisme, mais séculier ou intellectuel.¹³

Transposée dans le cadre québécois, la pensée néo-agnostique de la gauche française éclaire même les

¹² Étienne Parent, "Discours sur l'intelligence" dans Discours, Québec, Léger et Brousseau, 1878, p. 62.

¹³ Thomas Molnar, La Gauche vue d'en face, Paris, Seuil, 1970, pp. 25-72.

fondements du combat de la laïcité que mène Godbout: en effet, Molnar précise que si le Néo-gnostique

est capable de se situer ainsi par rapport au passé (histoire) et à l'avenir (utopie), c'est qu'il croit avoir retrouvé la science (gnose) lui révélant le mécanisme de la nécessité (matérialité) qui deviendra liberté (spiritualité). Ce mécanisme n'est, au fond, que la Providence sécularisée, une sorte d'évolution majestueuse de l'Esprit. [...] l'intelligentsia est la classe sacerdotale de la nouvelle révélation qui supprime la validité de la première et est ainsi porteuse du véritable salut.¹⁴

Et il en est ainsi au Québec d'une certaine gauche intellectuelle anticléricale qui croit détenir la vérité: elle se croit apte, par don-quichottisme, à résoudre les maux de l'homme et de la société, tenue longtemps dans l'erreur par le clergé catholique, au point de proclamer la "santé par l'art" (XVI, 3, 1974, p. 32). À la limite, on pourrait presque parler de "racisme de l'intelligence"¹⁵ tant cette élite intellectuelle croit à sa compétence et justifie ainsi sa domination, ou du moins le pouvoir revendiqué: car, après tout, elle

fabrique tout de même des mythes riches qui l'emportent en profondeur, qui resserrent comme l'eau de la montagne...

(XIII, 4, 1974, p. 146)

¹⁴ Ibid., pp. 46 et 54-55.

¹⁵ Pierre Bourdieu, Questions de sociologie, Paris, Minuit, 1980, pp. 264-268. Nous n'entendons pas l'expression dans un sens péjoratif.

Cette classe se constitue donc en un lieu d'autorité qui tend à établir, par le mythe, une communauté d'esprit basée sur des valeurs humanistes de manière à remplacer la doctrine judéo-chrétienne par le culte de l'Humanité,¹⁶ c'est-à-dire, comme nous l'avons vu, par le développement de l'intelligence conceptuelle et de l'intelligence créatrice. Elle tend, en somme, à cléricaiser la pensée tout en s'opposant au cléricanisme.

S'ensuit une contradiction fondamentale: car consciemment ou non chez Godbout, le clergé catholique canadien-français se présente comme un double négatif: il est à la fois anti-modèle et modèle du fait qu'il est responsable de la division des pouvoirs temporels et spirituels que récupère Godbout de même que du sentiment collectif qui est à la base de sa doctrine.¹⁷ Autrement dit, si le clergé est la cause du malaise d'être collectif, il est aussi l'inspiration de sa solution:

¹⁶ Thomas Molnar, op. cit., pp. 41-45.

¹⁷ Au sujet de ce sentiment national, Godbout écrit: "il s'agit d'une idée reçue. D'une idée ecclésiale: le groupe, la famille, la protection du plus faible, l'intégrité à protéger, la réussite de l'individu qui retombe sur le groupe, c'est ce que l'Eglise nommait le corps mystique."(XXII, 2, 1980, p. 110)

la spiritualisation. Si tant est qu'il devient même à la fois modèle et rival, d'où ce magnétisme qui est au coeur de l'écriture de Godbout. Par conséquent, le projet de société qu'il nous propose n'est en fait qu'une "praxis répétitive"¹⁸, la lutte anticléricale n'étant, chez lui, rien de plus qu'une lutte pour le pouvoir, non pas matériel puisqu'il est hors du champ des possibles (que peut-on en effet contre les capitaux anglo-saxons et les multinationales américaines?) mais bien pour le pouvoir spirituel que détenait le clergé. C'est une lutte qui d'ailleurs est menée ouvertement si bien que le clergé et le publicitaire, eux aussi producteurs de mythes (et de spirituel) tout autant que l'écrivain, sont perçus comme de véritables "concurrents" (XIII, 4, 1971, p. 145).

Et au fond, l'échec référendaire ne sera guère plus que l'échec de ce pouvoir spirituel que revendiquaient les intellectuels et le constat d'un écart toujours plus prononcé entre l'essentiel et le matériel.

¹⁸ Marcel Rioux, Essai de sociologie critique, Montréal, HMH, 1978, p. 39.

SYNTHÈSE

Tout bien considéré, l'ordre hiérarchique dans la société de Godbout demeure inchangé: les réformes proposées ne visent pas l'abolition des classes, mais le simple roulement des acteurs sociaux. Des ecclésiastiques, la gestion du social passe maintenant aux mains des intellectuels.

Or, si Godbout opte ainsi pour le maintien de l'organisation sociale, il semble que ce soit pour une raison bien précise, une raison qui d'ailleurs s'inscrit dans la logique de sa pensée: c'est que, dans une perspective évolutionniste, ordre et progrès sont des réalités complémentaires, l'ordre devant créer les conditions sociales nécessaires au progrès de l'individu et le progrès devant provoquer le développement de l'ordre.¹⁹

C'est ce parfait équilibre entre ordre social et progrès individuel que paraît rechercher Godbout en projetant une communauté fondée sur la connaissance et régie par les intellectuels, mais une communauté où

¹⁹ Auguste Comte, "Discours sur l'ensemble du positivisme" dans La science sociale, Paris, Gallimard, 1972, pp. 243-248.

s'épanouirait l'individualisme (garant de la liberté).²⁰ Sa société savante résoudra alors la crise actuelle appelée Révolution tranquille et qualifiée tantôt d'"intellectuelle" (III, 3-4, 1961), tantôt de "métaphysique" (XVII, 4, 1975) ou de "nationale" (VI, 2, 1964), et elle tendra vers une forme d'humanisme. La synthèse qu'il propose, en fait, s'apparente vaguement à l'idéal hégélien de la polis, de la Raison dans l'histoire: on est même porté à croire que ce sera l'époque de l'être-chez-soi²¹ ou de l'être avec "patrie"²². Car en spiritualisant le social par l'entremise du mythe, c'est une compatibilité idéologique entre l'ordre éthique (universel) et la liberté (individuelle) qu'établiront les écrivains. Et ils créeront, par le fait même, un espace de projection adapté aux exigences de l'âme et réalisant la coïncidence du sujet et de l'objet, de la liberté et de la nécessité (ou du politique). Bref, ils instaureront le règne de la Liberté absolue dans le progrès de

²⁰ Voir dans le même ordre d'idées Thomas Molnar, op. cit., pp. 94-97.

²¹ G.W.F. Hegel, La Raison dans l'Histoire. Introduction à la Philosophie de l'Histoire, Montrouge, Brodard et Taupin, 1965, pp. 85-95.

²² Martin Heidegger, "Lettre sur l'humanisme" dans Questions III, Paris, Gallimard, 1946, pp. 113-116.

l'Humanité. C'est ainsi qu'au total, la négation du mythe n'en est que son prolongement.

Somme toute, c'est la vision du monde de Godbout qui ordonne le texte en un tout cohérent.²³ Car, quand bien même il y aurait négation du mythe, il reste que le rapport au réel, chez Godbout, est investi d'un rapport imaginaire qui fait croire à la liberté universelle et au progrès de l'Humanité. Et ce rapport constitue, en quelque sorte, "l'intuition centrale"²⁴ de l'essai: il régit l'ensemble de ses raisonnements au point que la domination de ceux qui ont le savoir nous est présentée comme liberté.²⁵ Tout compte fait, il s'effectue dans ses essais une transformation du réel dans le sens du "thème idéal"²⁶, à savoir de cette foi dans la liberté et dans le pouvoir de l'intelligence. Aussi, étant

23 Voir Georges Lukács, "A propos de l'essence et de la forme de l'essai: une lettre à Léo Popper" dans L'Ame et les Formes, Paris, Gallimard, 1974, pp. 7-33.

24 Robert Vigneault, "L'essai québécois: préalables théoriques" dans Voix et Images, vol VIII, no 2, 1982, p. 316.

25 Consulter dans le même ordre d'idées: Louis Althusser, Pour Marx, Paris, La Découverte, 1986, pp. 238-243.

26 Robert Vigneault, "L'essai québécois: préalables théoriques" dans Voix et Images, vol VIII, no 2, 1982, p. 324.

donné cette appropriation, assiste-t-on à l'élaboration d'un espace littéraire, et d'un espace littéraire fort complexe: en effet, à la lecture des essais de Godbout on se rend compte qu'autant l'antagoniste est indispensable à la création du mythe, autant la négation du mythe (qui réactualise le magnétisme) fonde la légitimité d'une écriture qui se veut, en dernière analyse, mythique. Et c'est justement la complexité de l'interaction des forces contradictoires au sein de cet espace imaginaire qui fait de l'essai de Jacques Godbout une oeuvre d'art.

Ce que nous aura révélé cette étude, au fond, c'est la pensée de la gauche intellectuelle anticléricale du Québec des années 1960 à 1980 dont Godbout est le représentant: elle nous aura révélé cette tendance à mythifier en démythifiant qui caractérise toute l'équipe de Liberté. Une tendance qui, de fait, est si accentuée que, paradoxalement, elle sous-tend presque, oserait-on croire, une mystique de l'Intelligence. À ceux qui dégradent l'être humain, on oppose alors avec ferveur, sous le couvert du socialisme, un positivisme idéaliste, soit une conception idéale du monde incarnée dans un humanisme laïque qui devient véritablement religion. Avec un sentiment du devoir et une foi en la Raison humaine.

BIBLIOGRAPHIE

I OEUVRE DE JACQUES GODBOUT

A) Essais et articles divers:

Parus dans Liberté:

vol I, no 1, janvier-février 1959, 49-52 et 64; vol I, no 2, mars-avril 1959, 120-122 et 203-205; vol I, no 4, juillet-août 1959, 249-255 et 259; vol I, no 5, septembre-octobre 1959, 331-334; vol I, no 6, novembre-décembre 1959, 427-429; vol II, no 1, janvier-février 1960, 63-65; vol II, no 2, mars-avril 1960, 129-132 et 133; vol II, no 3-4, mars-juin 1960, 187-188 et 216-218 et 224; vol II, no 6, novembre-décembre 1960, 359-361 et 386-387; vol III, no 1, janvier-février 1961, 397-400 et 465-466; vol III, no 3-4, mai-août 1961, 592-594; vol III, no 6, novembre-décembre 1961, 779-781; vol IV, no 2, mars-avril 1962, 122-126; vol V, no 2, mars-avril 1963, 173-175; vol V, no 3, mai-juin 1963, 235-238; vol V, no 4, juin-juillet 1963, 275-296 (collectif); vol V, no 3, juin-juillet 1963, 300-303; vol VI, no 2, mars-avril 1964, 139-143; vol VI, no 5, septembre-octobre 1964, 357-360; vol VII, no 1-2, janvier-avril 1965, 64-75; vol VII, no 3, mai-juin 1965, 203-206 et 292-294; vol VII, no 6, novembre-décembre 1965, 522-525; vol VIII, no 1, janvier-février 1966, 64-65; vol VIII, no 2-3, mars-juin 1966, 160-168 et 182-183; vol VIII, no 4, juillet-août 1966, 77; vol VIII, no 5-6, septembre-décembre 1966, 152-156; vol IX, no 1, janvier-février 1967, 71-75; vol IX, no 2, mars-avril 1967, 3-24; vol X, no 2, mars-avril 1968, 11-15; vol X, no 2, mars-avril 1968, 49; vol X, no 5-6, septembre-décembre 1968, 49-55; vol XI, no 3-4, mai-juin 1969, 44-45; vol XII, no 3, mai-juin 1970, 5-20; vol XII, no 5-6, septembre-décembre 1970, 8-9; vol XIII, no 1, janvier-février 1971, 15-18; vol XIII, no 4-5, juillet-octobre 1971, 135-147; vol XIV, no 3, mai-juin 1972, 30-39; vol XVI, no 2, vol XVI, no 2, mars-avril 1974, 8-15 et 77-79; vol XVI, no 3, mai-juin 1974, 17-33; vol XVI, no 5, septembre-décembre 1974, 5-43 (collectif); vol XVII, no 1-2, janvier-avril 1975, 90-95; vol XVII, no 4, juillet-août 1975, 5-12 et 91-95; vol XVIII, no 2, mars-avril 1976, 83-85 et 87-90; vol XVIII, no 3, mai-juin 1976, 100-105; vol XVIII, no 4-5, juillet-octobre 1976, 382-383 et 384-385 et 388-389 et 391-393; vol IX, no 2, mars-avril 1977, 78 et 81-85; vol XIX, no 3, mai-juin 1977, 61-66; vol XIX, no 4-5,

juillet-octobre 1977, 77-82 et 94-109 et 368-370; vol XX, no 1, janvier-février 1978, 106-113; vol XX, no 2, mars-avril 1978, 105-106; vol XX, no 3, mai-juin 1978, 9-45 et 106-107; vol XX, no 6, novembre-décembre 1978, 66; vol XXI, janvier-février 1979, 138 et 140-143; vol XXI, no 3, mai-juin 1979, 5-9; vol XXI, no 6, novembre-décembre 1979, 111-115 et 139; vol XXII, no 1, janvier-février 1980, 107-114 et 126; vol XXII, no 2, mars-avril 1980, 106-111; vol XXII, no 3, mai-juin 1980, 117-121; vol XXII, no 5, septembre-octobre 1980, 7-11 et 107-109; vol XXIII, no 2, mars-avril 1981, 38-42 et 57-61; vol XXIII, no 6, novembre-décembre 1981, 35-40; vol XXIV, no 1, janvier-février 1982, 99-102 et 115-117; vol XXIV, no 3, mai-juin 1982, 14-20 et 134-136; vol XXV, no 1, janvier-février 1983, 48-49; vol XXV, no 2, mars-avril 1983, 20-25; vol XXV, no 3, mai-juin 1983, 86-96; vol XXV, no 6, novembre-décembre 1983, 27-32; vol XXVI, no 2, mars-avril 1984, 70-74; vol XXVI, no 3, mai-juin 1984, 34-39; vol XXIX, no 1, janvier-février 1987, 70-74.

Parus dans Cité libre:

vol XII, no 41, novembre 1961, 22-23; vol XII, no 42, décembre 1961, 27-28; vol XIV, no 55, mars 1963, 24-25;

Parus dans Parti pris:

vol I, no 2, novembre 1963, 58-59; vol II, no 3, novembre 1964, 16-22; Vol II, no 6, février 1965, 59-60; vol II, no 10-11, juin-juillet 1965, 107-110.

Parus dans Vie des Arts:

vol VIII, no 32, automne 1963, 81; vol VIII, no 33, hiver 1963-1964, 72; vol VIII, no 34, printemps 1964, 55; vol IX, no 35, été 1964, 54; vol IX, no 36, automne 1964, 45; vol IX, no 37, hiver 1964-1965, 57; vol X, no 39, été 1965, 56.

Parus dans Le Maclean:*

vol IV, no 11, novembre 1964, 36 et 46; vol XIII, no 3, mars 1973, 62; vol XIII, no 4, avril 1973, 66; vol

XIII, no 5, mai 1973, 14; vol XIII, no 6, juin 1973, 62; vol XIII, no 7, juillet 1973, 46; vol XIII, no 8, août 1973, 11; vol XIII, no 9, septembre 1973, 12; vol XIII, no 11, novembre 1973, 11-12; vol XIII, no 12, décembre 1973, 4 et 6; vol XIV, no 1, janvier 1974, 12; vol XIV, no 4, avril 1974, 4; vol XIV, no 5, mai 1974, 11-12; vol XIV, no 1, janvier 1974, 12; vol XIV, no 2, février 1974, 12; vol XIV, no 3, mars 1974, 8-9 et 11; vol XIV, no 4, avril 1974, 4; vol XIV, no 5, mai 1974, 11-12; vol XIV no 6, juin 1974, 18; vol XIV, no 7, juillet 1974, 11; vol XIV, no 8, août 1974, 7-8; vol XIV, no 9, septembre 1974, 10 et 12; vol XIV, no 10, octobre 1974, 16; vol XIV, no 11, novembre 1974, 16; vol XIV, no 12, décembre 1974, 16; vol XV, no 1, janvier 1975, 6; vol XV, no 2, février 1975, 2 et 4; vol XV, no 3, mars 1975, 54; vol XV, no 4, avril 1975, 56 et 58; vol XV, no 5, mai 1975, 8 et 10; vol XV, no 6, juin 1975, 10; vol XV, no 7, juillet 1975, 6; vol XV, no 8, août 1975, 8; vol XV, no 9, septembre 1975, 47; vol XV, no 10, octobre 1975, 7; vol XV, no 11, novembre 1975, 70; vol XV, no 12, décembre 1975, 46; vol XVI, no 1, janvier 1976, 41; vol XVI, no 2, février 1976, 41; vol XVI, no 3, mars 1976, 50; vol XVI, no 4, avril 1976, 12; vol XVI, no 5, mai 1976, 58; vol XVI, no 6, juin 1976, 10 et 14; vol XVI, no 7, juillet 1976, 48; vol XVI, no 8, août 1976, 46-47.

* À noter que de 1964 à 1986, Godbout ne publie que des critiques littéraires ou des comptes rendus de lecture dans Le Maclean (puis dans L'Actualité).

Parus dans L'Actualité:

vol I, no 1, septembre 1976, 60; vol II, no 2, octobre 1976, 74; vol I, no 3, novembre 1976, 82; vol I, no 4, décembre 1976, 98; vol II, no 1, janvier 1977, 52; vol II, no 2, février 1977, 56; vol II, no 3, mars 1977, 64; vol II, no 4, avril 1977, 70; vol II, no 5, mai 1977, 72; vol II, no 6, juin 1977, 64; vol II, no 7, juillet 1977, 50; vol II, no 8, août 1977, 58; vol II, no 9, septembre 1977, 66; vol II, no 10, octobre 1977, 84; vol II, no 11, novembre 1977, 118; vol II, no 12, décembre 1977, 88; vol III, no 1, janvier 1978, 58; vol III, no 2, février 1978, 66; vol III, no 3, mars 1978, 78; vol III, no 4, avril 1978, 78; vol III, no 5, mai 1978, 84; vol III, no 6, juin 1978, 74; vol III, no 7, juillet 1978, 52; vol III, no 8, août 1978,

55; vol III, no 9, septembre 1978, 70; vol III, no 10, octobre 1978, 94; vol III, no 11, novembre 1978, 102; vol III, no 12, décembre 1978, 94; vol IV, no 1, janvier 1979, 30-34 et 50; vol IV, no 2, février 1979, 59; vol IV, no 3, mars 1979, 66; vol IV, no 4, avril 1979, 98; vol IV, no 5, mai 1979, 94; vol IV, no 6, juin 1979, 94; vol IV, no 7, juillet 1979, 66; vol IV, no 8, août 1979, 58; vol IV, no 9, septembre 1979, 81; vol IV, no 10, octobre 1979, 99; vol IV, no 11, novembre 1979, 102; vol IV, no 12, décembre 1979, 94; vol V, no 9, septembre 1980, 80; vol V, no 10, octobre 1980, 109; vol V, no 11, novembre 1980, 131; vol VI, no 2, février 1981, 72-74; vol VI, no 4, avril 1981, 115-116; vol VI, no 5, mai 1981, 110 et 114; vol VI, no 6, juin 1981, 122; vol VI, no 7, juillet 1981, 67; vol VI, no 8, août 1981, 59; vol VI, no 10, octobre 1981, 126 et 129; vol VI, no 11, novembre 1981, 181; vol VI, no 12, décembre 1981, 142; vol VII, no 2, février 1982, 87; vol VII, no 3, mars 1982, 97; vol VII, no 4, avril 1982, 118-119; vol VII, no 5, mai 1982, 129; vol VII, no 6, juin 1982, 105; vol VII, no 7, juillet 1982, 69; vol VII, no 8, août 1982, 67-68; vol VII, no 9, septembre 1982, 100; vol VII, no 10, octobre 1982, 130; vol VII, no 11, novembre 1982, 130; vol VII, no 12, décembre 1982, 113; vol VIII, no 1, janvier 1983, 59; vol VIII, no 2, février 1983, 73; vol VIII, no 4, avril 1983, 117; vol VIII, no 5, mai 1983, 131-132 et 134; vol VIII, no 6, juin 1983, 103; vol VIII, no 7, juillet 1983, 82; vol VIII, no 8, août 1983, 76; vol VIII, no 9, septembre 1983, 109-110; vol VIII, no 11, novembre 1983, 174 et 176; vol VIII, no 12, décembre 1983, 136; vol IX, no 1, janvier 1984, 62-68; vol IX, no 2, février 1984, 84; vol IX, no 3, mars 1984, 102; vol IX, no 4, avril 1984, 134; vol IX, no 5, mai 1984, 136-138; vol IX, no 7, juillet 1984, 75-76; vol IX, no 8, août 1984, 36-44 et 80; vol IX, no 9, septembre 1984, 128-132; vol IX, no 10, octobre 1984, 164-165; vol IX, no 11, novembre 1984, 176; vol IX, no 12, 159-160; vol X, no 2, février 1985, 78; vol X, no 3, mars 1985, 112-114; vol X, no 11, novembre 1985, 227-229; vol XI, no 4, avril 1986, 154; vol XI, no 5, mai 1986, 178 et 182; vol XI, no 6, juin 1986, 88; vol XI, no 7, juillet 1986, 102; vol XI, no 8, août 1986, 86; vol XI, no 10, octobre 1986, 170; vol XI, no 11, novembre 1986, 243; vol XI, no 12, décembre 1986, 170; vol XII, no 1, janvier 1987, 83; vol XII, no 2, février 1987, 127; vol XII, no 3, mars 1987, 151; vol XII, no 4, avril 1987, 187; vol XII, no 7, juillet

1987, 103; vol XII, no 8, août 1987, 73; vol XII, no 11, novembre 1987, 205; vol XII, no 12, décembre 1987, 32; vol XIII, no 1, janvier 1988, 95; vol XIII, no 2, février 1988, 129; vol XIII, no 4, avril 1988, 184; vol XIII, no 5, mai 1988, 160; vol XIII, no 7, juillet 1988, 102; vol XIII, no 10, octobre 1988, 228; vol XIII, no 11, novembre 1988, 236; vol XIII, no 12, décembre 1988, 180.

Pour un choix de conférences et de textes publiés dans les revues Liberté, Cité libre, Parti pris, Lettres françaises, Maclean, Canadian Literature et dans Le Devoir, on pourra se référer aux deux recueils suivants:

Le Réformiste: textes tranquilles, Montréal, Quinze, 1975, 199p.

Le Murmure marchand, Montréal, Boréal Express, 1984, 153p.

B) Poésie:

Carton-pâte, Paris, Seghers, 1956, 38p.

Les Pavés secs, Montréal, Beauchemin, 1958, 90p.

C'est la chaude loi des hommes, Montréal, Hexagone, 1960, 67p.

Poésie/Poetry 64, Montréal, Jour, 1963, 157p.

La Grande Muraille de Chine, Montréal, Jour, 1969, 115p.

Souvenirs Shop, Montréal, Hexagone, 1985, 199p.

C) Romans:

L'Aquarium, Paris, Seuil, 1962, 156p.

Le Couteau sur la table, Paris, Seuil 1965, 157p.

Salut Galarneau, Paris, Seuil, 1967 et collection "Points Roman" 1980, 158p.

D'Amour, P.Q., Paris-Montréal, Seuil-HMH, 1972, 156p.

L'Isle au dragon, Paris, Seuil, 1976, 157p.

Les Têtes à Papineau, Paris, Seuil, 1981, 155p.

Une histoire américaine, Paris, Seuil, 1986 et collection "Points Roman" 1988, 182p.

D) Journal:

"Journal d'hiver (décembre 1981 - avril 1982)" dans Liberté, vol XXV, no 4, juillet-août 1983, pp. 11-63.

E) Théâtre radiophonique:

L'Interview, Montréal, Leméac, 1974, 59p.

F) Biographie critique:

Plamondon: Un coeur de Rockeur, Montréal, L'Homme, 1988, 460p.

G) Films:

1 Documentaires:

Les Dieux, 1961; Pour quelques arpents de neiges, (en collaboration), 1962; A Saint-Henri le 5 septembre, (en collaboration), 1962; Rose et Landry, (en collaboration), 1963; Paul-Emile Borduas, 1963; Le monde va nous prendre pour des sauvages, 1964; Huit témoins, 1965; Les vrais cousins, 1970; Aimez-vous les chiens?, 1975; Arsenal, 1976; Derrière l'image, 1978; L'invasion, 1978; Deux épisodes de la vie de Hubert Aquin, 1979; Distorsions, 1981; Un monologue Nord Sud, 1982; Comme en Californie, 1983; Québec soft, 1985; En dernier recours, 1987; Alias Will James, 1988.

2 Fictions:

Fabienne sans son Jules, (en collaboration), 1964; Yul 871, 1966; Kid Sentiment, 1968; Ixe-13, 1972; La Gammick, 1974; Les troubles de Johnny, 1974.

II CRITIQUE DE JACQUES GODBOUT

A) Thèses:

BAXTER-WALKER, Alison, Étude sémiologique du personnage dans l'oeuvre romanesque de Jacques Godbout, Québec, Université Laval, M.A., 1977, 292f.

BÉLISLE, Jacques, Discours social et intertextualité dans L'Isle au dragon de Jacques Godbout, Sainte-Foy, Université du Québec, M.A., 1984.

BELLEMARE, Yvon, La technique romanesque de Jacques Godbout, Québec, Université Laval, PH.D., 1981.

FLEURY-BARRAUD, Marie-José, L'évolution du personnage-narrateur dans les romans de Jacques Godbout, Montréal, Université de Montréal, M.A., 1977, 117f.

GLOBENSKY, Robert, Rhétorique romanesque chez Jacques Godbout, Montréal, Université McGill, M.A., 1974, 260f.

L'ARCHEVÊQUE, Jean-Marc, Psycho-critique des romans de Jacques Godbout, Montréal, UQAM, M.A., 1974, 111f.

LEE, Jocelyne, Jacques Godbout et le texte national, Alberta, Université d'Alberta, M.A., 1976, 88f.

SMART, Patricia, L'ironie et ses techniques dans les romans de Jacques Godbout, Hubert Aquin et Réjean Ducharme, Kingston, Université Queen, PH.D., 1976, 352f.

WAGNER, Serge, Le monde actuel dans l'oeuvre de Jacques Godbout jusqu'en 1968, Montréal, Université McGill, M.A., 1968.

B) Articles sur Jacques Godbout essayiste (ou études thématiques de son oeuvre):

ALLARD, Jacques, "La problématique nationaliste dans l'oeuvre romanesque de Jacques Godbout" dans Le social et le littéraire, Montréal, UQAM, 1984, pp. 331-367.

Anonyme, "Entretien avec Jacques Godbout" dans Incidences, no 12, printemps 1967, pp. 25-35.

Anonyme, "Is 'the Question' a literary question?" dans The Gazette, 23 février 1980, p. 96.

Anonyme, "Le Réformiste: Textes tranquilles" dans Le livre canadien, vol VI, no 382, décembre 1975, p. 382.

BEAUDOIN, Réjean, "Chronique littérature du Québec: Revoir les mythes et les revues" dans Liberté, vol XVII, no 6, novembre-décembre 1975, pp. 78-83.

BEAULIEU, Victor-Lévy, "Littérature: Le Réformiste inattaquable" dans Le Devoir, 18 octobre 1975, pp. 13-14.

BEAUSOLEIL, Claude, "Lire aujourd'hui. Trois essais: trois rapaillages différents" dans Hobo/Québec, no 29-30, mai-août 1976, p. 5.

BELLEAU, André, "Jacques Godbout ou le libre exercice" dans Liberté, vol 4, no 24, juin-juillet 1962, pp. 474-475.

BELLEMARE, Yvon, "Le Réformiste, recueil d'essais de Jacques Godbout" dans Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, Montréal, Fides, t. V, 1987, pp. 763-764.

BLAIN, Maurice, "Conscience de l'étrangeté" dans Cité libre, vol XV, no 76, avril 1965, pp. 29-32.

BONNEVILLE, Léo, "Entretien avec Jacques Godbout" dans Séquences, no 78, octobre 1974, pp. 4-12.

- BOUCHER, Jean-Pierre, "Jacques Godbout: tranquille, mon oeil!" dans Le Devoir, 18 octobre 1975, p. 14.
- BOUFFARD, Odoric, "Le Canadien français entre deux mondes" dans Culture, vol 28, no 4, décembre 1967, pp. 347-356.
- CONSTANTINEAU, Gilles, "Jacques Godbout et la télévision - Le Murmure marchand: un pamphlet romantique" dans Le Devoir, 26 août 1978, p. 16.
- DOSTIE, Gaëtan, "Jacques Godbout aux prises avec le poison nationaliste" dans Le Jour, 31 octobre 1975, p. 16.
- FRANCOEUR, Pierre, "Jacques Godbout ou Comment devenir 'réformiste'" dans La Tribune, 1er novembre 1975, p. 9.
- GARNEAU, René, "Révolte plutôt que révolution" dans Présence de la critique, Montréal, HMH, 1966, pp. 23-26.
- GAUVIN, Lise, "Godbout romancier: une relecture" dans Quebec Studies, 1986, pp. 135-158.
- JASMIN, Claude, "Le Réformiste" dans L'Actualité, vol XV, no 11, décembre 1975, p. 9.
- L'ACTUALITÉ, "Le prix David 85 prend 'la mesure du Québec'" dans L'Actualité, vol X, no 11, novembre 1985, pp. 227-229.
- LAZARIDÈS, Alexandre, "Du roman au mythe: essai sur l'imaginaire dans Salut Galarneau!" dans Voix et Images du pays VI, Montréal, PUQ, 1973, pp. 65-87.
- LAZURE, Jacques, "À propos du Réformiste de Godbout" dans Lettres québécoises, vol I, no 1, mars 1976, pp. 28-29.
- LEMAIRE, Paul-M., "Lire Jacques Godbout" dans Le Devoir, 9 septembre 1978, p. 21.
- MAJOR, André, "Éloge de Jacques Godbout" dans Liberté, vol XVI, no 2, mars-avril 1974, pp. 5-7.

"Notre originalité continentale fait notre originalité culturelle" dans Le Devoir, 31 octobre 1967, p. 8.

MAJOR, Jean-Louis, "Vécrire": une problématique de l'écrivain" dans Le jeu en étoile, études et essais, Ottawa, PUO, 1978, pp. 49-82.

MARCOTTE, Gilles, "La faute de François-Thomas Godbout" dans Le Roman à l'imparfait, Montréal, La Presse Ltée, 1976, pp. 139-169.

MARTEL, Réginald, "Visite guidée dans un Québec (encore) biaisé" dans La Presse, 25 octobre 1975, p. D-3.

MÉDAM, Alain, "Le Murmure marchand: est-ce que le monde est vraiment devenu un immense "commercial" sans commencement ni fin?" dans L'Actualité, vol X, no 2, février 1985, p. 78.

PIAZZA, François, "Bazar lectures: Le Réformiste" dans Montréal-Martin, 19 octobre 1975, p. 10.

POISSON, Roch, "Le Réformiste" dans Nous, vol III, no 7, décembre 1975, p. 14.

ROY, Fernand, "Jacques Godbout: de l'anticléricalisme au texte national" dans L'essai et la prose d'idées au Québec, édité par François Gallays, Sylvain Simard et Paul Wyczynski, Montréal, Fides, 1985, pp. 663-668. Collection "Archives des lettres canadiennes-françaises", tome VI.

ROYER, Jean, "Godbout, l'écrivain à la lucidité joyeuse" dans Le Soleil, 25 octobre 1975, p. D-2.

SUTHERLAND, Ronald, "The Fourth Separatism" dans Canadian Literature, no 45, été 1970, pp. 7-23.

TÉTU, Michel, "Jacques Godbout ou l'expression québécoise de l'américanité" dans Livres et auteurs québécois, Montréal, Jumonville, 1970, pp. 270-279.

THÉRIAULT, Jacques, "Le Réformiste de Godbout... ouvre la marche de la coopérative Quinze" dans Le Devoir, 10 octobre 1975, p. 15.

"Rencontre: Godbout/Lib" dans Le Devoir, 11 octobre 1975, p. 11.

VACHON, Georges-André, "L'espace politique et social dans le roman québécois" dans Recherches sociographiques, vol 7, no 3, septembre-décembre 1966, pp. 259-279.

VIGNEAULT, Robert, "Jacques Godbout, Le Réformiste: Textes tranquilles" dans Livres et auteurs québécois, Montréal, Jumonville, 1975, pp. 173-174.

"Une lucidité aux lueurs aveuglantes: Le Murmure marchand de Jacques Godbout" dans Lettres québécoises, vol 10, no 37, printemps 1985, pp. 66-68.

WARWICK, Jack, "Vécrire" dans Canadian Literature, no 49, été 1971, pp. 87-88.

III INSTRUMENTS CONCEPTUELS

A) L'Essai:

ANDRÈS, Bernard, "Essai de typologie du discours pamphlétaire québécois" dans Voix et Images, vol 1, no 3, avril 1976, pp. 417-430.

"Pour une grammaire de l'énonciation" dans Études littéraires, vol XI, no 2, août 1978, pp. 351-373.

ANGENOT, Marc, "La Parole pamphlétaire, esquisse d'un cadre typologique" dans Études littéraires, vol XI, no 2, août 1978, pp. 255-264.

La Parole pamphlétaire, Paris, Payot, 1982, 425p.

AVRIL, Yves, "Le Pamphlet: essai de définition et analyse de quelques-uns de ses procédés" dans Études littéraires, vol XI, no 2, août 1978, pp. 265-281.

BARBEY D'AUREVILLY, Jules, Journalistes et polémistes, chroniqueurs et pamphlétaires, Paris, 1895, 336p.

BELLEAU, André, "Un génocide en douce de Pierre Vadeboncoeur: un discours crépusculaire" dans Voix et Images, vol III, septembre 1977, pp. 154-156

"Approche et situation de l'essai québécois" dans Voix et Images, vol V, no 3, printemps 1980, pp. 537-543.

"Relire le jeune Lukács" dans Problèmes de poétique, 1981, pp. 112-118.

"Petite essayistique" dans Liberté, vol XXV, no 6, décembre 1983, pp. 7-10.

BELLE-ISLE LETOURNEAU, Françoise, "L'essai littéraire: un inconnu à plusieurs visages" dans Études littéraires, vol V, no 1, avril 1972, pp. 47-57.

BENDA, Julien, Du style d'idées, réflexion sur la pensée, Paris, 1948, 301p.

BILLY, André, Les Écrivains du combat, Paris, 1931, 273p.

BLANCHE, Robert, Raison et discours: défense de la logique réflexive, Paris, Vrin, 1967, 271p.

BONENFANT, Joseph, "L'essai - Entre Montaigne et l'événement" dans Études françaises, vol VIII, no 1, février 1972, pp. 101-108.

"La pensée inachevée de l'essai" dans Études littéraires, vol V, no 1, avril 1972, pp. 15-21.

"La force illocutionnaire dans la situation de discours pamphlétaire" dans Études littéraires, vol XI, no 2, août 1978, pp. 299-312.

BROUILLETTE, Claude, "L'essai: une frivolité littéraire?" dans Études littéraires, vol V, no 1, avril 1972, pp. 37-46.

CHAMPIGNY, Robert, Pour une esthétique de l'essai, Paris, Lettres Modernes, 1967, 112p.

DAUDET, Léon, Flammes: polémique et polémistes, Paris, Grasset 1930, 241p.

FIEDLER, Leslie, The Art of the Essay, New-York, Crowell, 1969, 593p.

FISSETTE, Jean, "Le statut de l'énonciateur dans le discours pamphlétaire: le cas Gauvreau" dans Études littéraires, vol XI, no 2, août 1978, pp. 373-390.

GUESTIN, L., "Problématique des travaux sur le discours politique" dans Langages, vol XXIII, 1971, pp. 3-24.

LIDDLE, Michel, "Les Essais: l'obstacle du sens" dans Bulletin de la Société des Amis de Montaigne, VIe série, no 9-10, janvier-juin 1982, pp. 81-84.

"Montaigne et le pragmatisme" dans Bulletin de la Société des Amis de Montaigne, VIe série, no 13-14, janvier-juin 1983. pp. 29-40.

LUKÁCS, Georges, L'Âme et les Formes, traduction de Guy HAARSCHER, Paris, Gallimard, 1974, 353p.

"Nature et forme de l'essai", traduction du premier chapitre de Die Seele und die Formen par Danielle BOHLER et Frédéric HARTWEG dans Études littéraires, vol V, no 1, avril 1972, pp. 91-114.

Soul and Form, traduction de Anna BOSTOCK, London, Merlin Press, 1974, 176p.

PAQUETTE, Jean-Marcel, "Forme et colère", préface du Journal d'un inquisiteur de Gilles Leclerc, Montréal, Jour, 1974, pp. 19-28.

"Forme et fonction de l'essai dans la littérature espagnole" dans Études littéraires, vol V, no 1, avril 1972, pp. 75-88.

QUELLETTE, Fernand, "Divagations sur l'essai" dans Études littéraires, vol V, no 1, avril 1972, pp. 9-13.

PERELMAN, C. et al., Traité de l'argumentation, Bruxelles, Institut de Sociologie de Bruxelles, 1970, 734p.

- REVEL, J.-F., "Qu'est-ce que la polémique?" dans Contrecensures, Paris, 1966, pp. 192-138.
- ROY, Fernand, "Un tombeau littéraire pour l'essai?" dans Études littéraires, vol V, no 1, avril 1972, pp. 23-36.
- SCHLANGER, Judith, "Langage intellectuel, langage métaphorique" dans Littérature, no XXIX, février 1978, pp. 21-37.
- SCHOLES, R. et al., Elements of the Essay, New-York, H, Wendell Smith, 1983, 524p.
- TERRASSE, Jean, Rhétorique de l'essai littéraire, Montréal, PUQ, 1977, 156p.
- VIGNEAULT, Robert, "L'essai québécois: la naissance d'une pensée" dans Études littéraires, vol V, no 1, avril 1972, pp. 59-73.
- "L'essai québécois: préalables théoriques" dans Voix et Images, vol 8, no 2, hiver 1983, pp. 311-329.
- "Une étude magistrale sur l'essayistique: La Parole pamphléttaire de Marc Angenot" dans Lettres québécoises, no XXX, été 1983, pp. 66-68.
- VIGNOUX, Georges, "Le discours argumenté écrit" dans Communications, vol 20, 1973, pp. 101-159.
- L'argumentation: essai d'une logique discursive, Genève, Droz, 1976, 338p.
- "L'argumentation pamphléttaire: effets de sens, effets de pouvoir" dans Études littéraires, vol XI, no 2, août 1978, pp. 283-297.

B) Critique littéraire:

* Les analyses des auteurs étudiés seront précédées d'un astérisque et classées par ordre thématique.

ANGENOT, Marc, Glossaire de la critique littéraire contemporaine, Montréal, HMH, 1972, 118p.

BAKHTINE, Mikhaïl, Le Marxisme et la philosophie du langage, essai d'application de la méthode sociologique en linguistique, Paris, Minuit, 1977, 233p.

BARTHES, Roland, Le Degré zéro de l'écriture suivi de Nouveaux essais critiques, Paris, Seuil, 1953, 187p.

Critique et vérité, Paris, Seuil, 1966, 79p.

S/Z, Paris, Seuil, 1970, 269p.

Le Plaisir du texte, Paris, Seuil, 1973, 105p.

Roland Barthes, Paris, Seuil, 1975, 191p.

*CALVET, Louis-Jean, Roland Barthes, un regard politique sur le signe, Paris, Payot, 1973, 184p.

*FAGES, Jean-Baptiste, Comprendre Roland Barthes, Toulouse, Edouard Privat, 1979, 230p.

BARTHES, Roland et Maurice NADEAU, Sur la littérature, Grenoble, PUG, 1980, 51p.

BELLEAU, André, "Conditions d'une sociocritique" dans Liberté, vol XIX, no 3, mai-juin 1977, pp. 111-117.

Le romancier fictif, Montréal, PUG, 1980, 160p.

"La démarche sociocritique au Québec" dans Voix et Images, vol VIII, no 2, hiver 1983, pp. 299-310.

BOUAZIS, Charles, "La théorie des structures d'œuvres: problèmes de l'analyse du système et de la causalité sociologique" dans Le littéraire et le social, éléments pour une sociologie de la littérature, Paris, Flammarion, 1970, pp. 77-117.

DUBOIS, Jacques, "L'inscription idéologique" dans L'Assommoir de Zola, société, discours, idéologie, Paris, Larousse, 1973, 223p.

"Pour une critique littéraire sociologique" dans Le littéraire et le social, éléments pour une sociologie de la littérature, Paris, Flammarion, 1970, pp. 55-75.

L'Institution de la littérature: introduction à une sociologie, Paris, Nathan, 1978, 188p.

DUCHET, Claude, "Positions et perspectives" dans Sociocritique, Paris, Fernand Nathan, 1979, pp. 3-8.

"Pour une socio-critique ou variations sur un incipit" dans Littérature, no 1, février 1971, pp. 5-14.

DUMONT, Fernand, "La sociologie comme critique de la littérature" dans Littérature et société canadiennes-françaises, Québec, PUL, 1964, pp. 225-240.

GAILLARD, Françoise, "Au nom de la loi - Lacan, Althusser et l'idéologie" dans Sociocritique, Paris, Nathan, 1979, pp. 11-24.

EISENZWEIG, Uri, "L'espace imaginaire du texte et l'idéologie - Propositions théoriques" dans Sociocritique, Paris, Nathan, 1979, pp. 183-187.

ESCARPIT, Robert, "Le littéraire et le social" dans Le littéraire et le social, éléments pour une sociologie de la littérature, Paris, Flammarion, 1970, pp. 9-41.

FAYOLLE, Roger, La critique littéraire, Paris, A. Colin, 1964, 430p.

"Quelle sociocritique pour quelle littérature?" dans Sociocritique, Paris, Nathan, 1979, pp. 215-217.

GOLDMANN, Lucien, Le Dieu caché, Paris, Gallimard, 1955, 454p.

Pour une sociologie du roman, Paris, Gallimard, 1964, 229p.

KRYSINSKI, Wladimir, "Bakhtine et la question de l'idéologie" dans Études françaises, vol XX, no 1, printemps 1984, pp. 21-36.

KUENTZ, Pierre, "Le texte littéraire et ses institutions" dans Sociocritique, Paris, Nathan, 1979, pp. 205-214.

LEENHARDT, Jacques, "Lecture et critique de la théorie goldmannienne du roman" dans Sociocritique, Paris, Fernand Nathan, 1979, pp. 172-182.

LEENHARDT, Jacques et Barbara MAJ, La Force des mots. Le rôle des intellectuels, Paris, Mègreli, 1982, 177p.

LUKACS, Georges, La Théorie du Roman, Genève, Gonthier, 1963, 196p.

NIELSEN, Greg M. et al., "Critique dialogique et postmodernisme" dans Études françaises, vol XX, no 1, printemps 1984, pp. 75-85.

"Esquisse d'une sociologie critique au-delà de Lukács et Goldmann" dans Études françaises, vol XIX, no 3, hiver 1983-1984, pp. 83-92.

ORECCHIONI, Pierre, "Pour une histoire sociologique de la littérature" dans Le littéraire et le social, éléments pour une sociologie de la littérature, Paris, Flammarion, 1970, pp. 43-53.

ROACHE, Joël, "Littérature, société et critique universitaire aux Etats-Unis" dans Sociocritique, Paris, Nathan, 1979, pp. 199-204.

TODOROV, Tzvetan, Mikhaïl Bakhtine: le principe dialogique suivi de Écrits du cercle de Bakhtine, Paris, Seuil, 1981, 315p.

ZALAMANSKY, Henri, "L'étude des contenus, étape fondamentale d'une sociologie de la littérature contemporaine" dans Le littéraire et le social, éléments pour une sociologie de la littérature, Paris, Flammarion, 1970, pp. 121-127.

C) Sociologie d'opposition et problématique décolonisatrice:

ALTHUSSER, Louis, Pour Marx, Paris, La Découverte, 1986, 258p.

ARON, Raymond, La sociologie allemande contemporaine, Paris, PUF, 1981, 147p.

BAECHLER, Jean, Qu'est-ce que l'idéologie?, Paris, Gallimard, 1976, 405p.

BERQUE, Jacques, Dépossession du monde, Paris, Seuil, 1964, 215p.

BOURDIEU, Pierre, Questions de sociologie, Paris, Minuit, 1980, 268p.

CÉSAIRE, Aimé, Cahier d'un retour au pays natal, Paris, Borduas, 1947, 99p.

"Culture et colonisation" dans Liberté, vol 5, no 1, janvier-février 1963, pp. 15-35.

CÔTÉ, Georges, Notions de sociologie, Québec, L'Action Sociale Catholique, 1950, 250p.

DELOS, Joseph-Thomas, Le problème de civilisation: La Nation. 1 Sociologie de la nation; 2 Le Nationalisme et l'ordre de droit, Montréal, L'Arbre, 1944, 2 vol., 200p. et 220p.

FALARDEAU, Jean-Charles, La Sociologie au Québec, Québec, PUL, 1975, 224p.

FANON, Frantz, Les Damnés de la terre, Paris, Maspero, 1961, 242p.

GOLDMANN, Lucien, Recherches dialectiques, Paris, Gallimard, 1959, 356p.

Marxisme et sciences humaines, Paris, Gallimard, Paris, Gallimard, 1970, 361p.

HARNECKER, Marta, Les concepts élémentaires du matérialisme dialectique, Bruxelles, Contradictions, 1974, 258p.

JAVEAU, Claude, Leçons de sociologie, Paris, Méridiens Klincksieck, 1986, 281p.

JOUARY, Jean-Paul et Arnaud SPIRE, Invitation à la philosophie marxiste, Paris, éd. Sociales, 1983, 188p.

- LEFEBVRE, Henri, Idéologie et vérité, Paris, Cahiers du Centre d'Etudes socialistes, vol 2, 1962, 31p.
- MEMMI, Albert, Portrait du colonisé, Montréal, L'Etincelle, 1972, 146p.
- MERLEAU-PONTY, Maurice, Les Aventures de la dialectique, Paris, Gallimard, 1955, 314p.
- MOREUX, Colette, La Conviction idéologique, Montréal, PUQ, 1978, 126p.
- RIoux, Marcel, "Anthropologie contemporaine" dans Liberté, vol III, no 1, janvier-février 1961, pp. 493-495.
- Essai de sociologie critique, Montréal, HMH, 1978, 182p.
- ROCHER, Guy, Introduction à la sociologie générale, Montréal, HMH, 1969, 3 vol., 562p.
- SARTRE, Jean-Paul, "Orphée noire" dans Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française, Paris, PUF, 1948, XLIVp.
- TOURAINE, Alain, Sociologie de l'action, Paris, Seuil, 1965, 506p.
- VANASSE, Jean-Paul, "La consommation culturelle (notes sociologiques)" dans Liberté, vol IX, no 2, mars-avril 1967, pp. 37-58.
- WEBER, Max, Économie et société, Paris, Plon, 1971, 650p.
- WRIGHT MILLS, C., L'Imagination sociologique, traduit de l'américain par Pierre Clinquart, Paris, Maspero, 1967, 228p.
- ZIEGLER, Jean, Retournez les fusils!, Manuel de sociologie d'opposition, Paris, Seuil, 1980 et 1981, 218p.

D) Existentialisme, positivisme et idéalisme:

COMTE, Auguste, La Science sociale, Paris, Gallimard, 1972, 306p.

*KREMER-MARIETTI, Angèle, Anthropologie positiviste d'Auguste Comte, Paris, Librairie Honoré Champion, 1980, 576p.

*LACROIX, Jean, La Sociologie d'Auguste Comte, Paris, PUF, 1967, 114p.

HEGEL, G.W.F., La Raison dans l'Histoire, Montrouge, Brodard et Taupin, 1965, 311p.

HEIDEGGER, Martin, De l'essence de la vérité, Paris, Vrin, 1948, 106p.

Questions I, Paris, Gallimard, 1968, 310p.

Questions III, Paris, Gallimard, 1946, 225p.

SARTRE, Jean-Paul, L'Être et le néant, Paris, Gallimard, 1943, 722p.

Qu'est-ce que la littérature?, Paris, Gallimard, 1948, 374p.

Critique de la raison dialectique précédé de Questions de méthode, Paris, Gallimard, 1960, 757p.

Questions de méthode, Paris, Gallimard, 1960, 251p.

L'Existentialisme est un humanisme, Paris, Nagel, 1970, 141p.

Plaidoyer pour les intellectuels, Paris, Gallimard, 1972, 117p.

*COLOMBEL, Jeannette, Sartre ou le parti de vivre, Paris, Grasset, 1981, 317p.

*COLOMBEL, Jeannette, Jean-Paul Sartre, une oeuvre aux mille têtes, Paris, Librairie générale française, 1986, 2 vol., 762p.

*JEANSON, Francis, Sartre, Paris, Seuil, 1985, 189p.

E) Le Mythe:

- BARTHES, Roland, Mythologies, Paris, Seuil, 1957, 247p.
- CIORANESCU, Alexandre, L'Avenir du passé: utopie et littérature, Paris, Gallimard, 1972, 298p.
- DOURNES, Joseph, L'Homme et son mythe, Paris, Aubier-Montaigne, 1968, 216p.
- DURAND, Gilbert, Les Structures anthropologiques de l'imaginaire, Paris, Bordas, 1969, 549p.
- DURKHEIM, Émile, Les Formes élémentaires de la vie religieuse, Paris, PUF, 1960, 647p.
- DUVEAU, Georges, Sociologie de l'utopie et autres "essais", Paris, PUF, 1961, 193p.
- ENGELS, Friedrich et Karl MARX, Utopisme et communauté de l'avenir, Paris, Maspero, 1976, 190p.
- FRYE, Northrop, "The road of excess" in Myth and symbol, Lincoln, University of Nebraska, 1963, pp. 3-20.
- Pouvoirs de l'imagination, Montréal, HMH, 1969, 168p.
- GIRARD, René, Mensonge romantique et vérité romanesque, Paris, Grasset, 1978, 351p.
- La Violence et le sacré, Paris, Grasset, 1972, 451p.
- Des choses cachées depuis la fondation du monde, Paris, Grasset, 1978, 492p.
- LAPLANTINE, François, Les trois voix de l'imaginaire: le messianisme, la possession et l'utopie, Paris, Universitaires, 1974, 255p.
- LAPOUGE, Gilles, Utopies et civilisations, Genève, Weber, 1973, 251p.
- LÉVI-STRAUSS, Claude, Anthropologie structurale I, Paris, Plon, 1958, 454p.

- Anthropologie structurale II, Paris, Plon, 1973, 450p.
- MANNHEIM, Karl, Ideology and utopia, New-York, Harcourt Brace and World, 1966, 354p.
- MOLNAR, Thomas, La Gauche vue d'en face, Paris, Seuil, 1970, 152p.
- MUCCHIELLI, Roger, Le mythe de la cité idéale, Paris, PUF, 1960, 322p.
- PETITFILS, Jean-Christian, Les Socialismes utopiques, Paris, PUF, 1977, 211p.
- RESZLER, André, Mythes politiques modernes, Paris, PUF, 1981, 230p.
- RUYSER, R., L'Utopie et les utopies, Paris, PUF, 1950, 293p.
- SERVIER, Jean, Histoire de l'utopie, Paris, Gallimard, 1967, 383p.
- TOWA, Marcien, Idéologies et utopies, Conférence internationale de philosophie de Khartoum, automne 1977, 49p.
- TROUSSON, Raymond, Voyages aux pays de nulle part, histoire littéraire de la pensée utopique, Bruxelles, Université de Bruxelles, 1975, 296p.
- WUNENBURGER, Jean-Jacques, L'Utopie ou la crise de l'imaginaire, Paris, Jean-Pierre Delarge, 1979, 254p.

IV ANALYSES DU QUÉBEC CONTEMPORAIN

A) L'essai québécois: bilans formels et thématiques

- DORAIS, Fernand, "L'essai au Canada français 1930-1970: lieu d'appropriation d'une conscience" dans Revue de l'Université Laurentienne, vol V, no 2, février 1973, pp. 113-137.

L'Essai et la prose d'idées au Québec, édité par François Gallays, Sylvain Simard et Paul Wyczynski, Montréal, Fides, 1985, 921p.. Collection "Archives des lettres canadiennes-françaises", tome VI.

"L'essai 1967-1976", émission télédiffusée sur les ondes de Radio-Canada le 23 novembre 1976, avec la collaboration d'André BELLEAU, Renald BERUBE et Marcel RIOUX.

GRANDPRÉ, Pierre de, L'Histoire de la littérature française du Québec, Montréal, Beauchemin, t. IV, 1969, pp. 265-371.

LEBLANC, Alonzo, "L'essai ou la quête de la liberté" dans Québec français, no 21, mars 1976, pp. 27-28.

PAQUETTE, Jean-Marcel, "Les forces provisoires de l'intelligence - Cinq ans d'essais 1960-1965" dans Livres et auteurs québécois 1965, Montréal, Jumonville, 1966, pp. 23-32.

RICARD, François, "La littérature québécoise contemporaine 1960-1977 - IV L'Essai" dans Études françaises, vol XIII, no 3-4, octobre 1977, pp. 365-381.

VIGNEAULT, Robert, "L'essai québécois 1968-1969" dans Études françaises, vol VI, no 1, février 1970, pp. 104-120.

"L'essai" dans Études françaises, vol VII, no 1, février 1971, pp. 87-102.

B) Idéologies au Québec:

BÉLANGER, A.J. et V. LEMIEUX, "Le Nationalisme et les partis politiques" dans Revue d'histoire de l'Amérique française, vol XXII, mars 1969, pp. 539-566.

BELLEAU, André, Surprendre les voix, Montréal, Boréal Express, 1986, 237p.

- BERGERON, Gérard, Le Canada français après deux siècles de patience, Paris, Seuil, 1967, 280p.
- BILODEAU, Rosario et Roger LÉGER, Classes sociales et pouvoir politique au Québec, perspective historique, Montréal, Leméac Inc., 1974, 133p.
- BLANCHARD, Raoul, Le Canada français, Paris, Fayard, 1960, 316p.
- BRAULT, Jacques, "L'affaire des deux langues" dans Liberté, vol X, no 2, mars-avril 1968, pp. 15-16.
- BORDUAS, Paul-Émile, Refus global et projections libérantes, Montréal, Parti pris, 1977, 153p.
- BOURQUE, Gilles et Nicole FRENETTE, "Classes et idéologies nationalistes" dans Socialisme québécois, no 21-22, pp. 130-156.
- BOURQUE, Gilles et Anne LEGARÉ, Le Québec. La question nationale, Paris, Maspero, 1979, 235p.
- BOUTHILLETTE, Jean, Le Canadien français et son double, Montréal, L'Hexagone, 1972, 97p.
- BROCHU, André, L'instance critique (1961-1973), Montréal, Leméac, 1974, 376p.
- BRUNET, Michel, "Trois dominantes de la pensée canadienne-française: l'agriculturisme, l'anti-étatisme et le messianisme" dans La Présence anglaise et les Canadiens, Montréal, Beauchemin, 1958, pp. 113-167.
- CHAPUT, Marcel, Pourquoi je suis séparatiste, Montréal, Jour, 1961, 156p.
- COMITÉ CANADA, Le séparatisme? Non! 100 fois non!, Montréal, Les Presses Libres, 1970, 186p.
- D'ALLEMAGNE, André, Le colonialisme au Québec, Montréal, R-B, 1966, 191p.
- Le R.I.N. et les débuts du mouvement indépendantiste québécois, Montréal, L'Étincelle, 1974, 160p.

- DAVID, Hélène et Louis Maheu, "Problèmes sociaux, contradictions structurelles et politiques gouvernementales" dans Québec occupé, Montréal, Parti pris, 1971, pp. 87-140.
- DE JOCAS, Y. et Guy ROCHER, "Inter-generation Occupation Mobility in the Province of Quebec" dans Canadian Journal of Economic and Political Science, vol XXIII, no 1, 1957, pp. 57-68.
- DENIS, Roch, Luttes de classes et question nationale au Québec, 1948-1968, Montréal, Presses socialistes internationales; Paris, Etudes et Documentations internationales, 1979, 601p.
- DESBIENS, Jean-Paul, Les Insolences du frère Untel, Montréal, L'Homme, 1960, 158p.
- DUMONT, Fernand, "Notes sur l'analyse des idéologies" dans Recherches sociographiques, vol IV, no 2, mai-août 1963, pp. 155-166.
- Pour la conversion de la pensée chrétienne, Montréal, HMH, 1964, 236p.
- Le lieu de l'homme: la culture comme distance et mémoire, Montréal, HMH, 1968, 233p.
- La Vigile du Québec - Octobre 70: l'impasse?, Montréal, HMH, 1971, 236p.
- Les Idéologies, Paris, PUF, 1974, 183p.
- DUMONT, Fernand et Jean-Charles FALARDEAU, Littérature et société canadiennes-françaises, Québec, PUL, 1964, 272p.
- DUMONT, Fernand, Pierre LEFEBVRE et Marcel RIOUX, "Le Canada français, édition revue et corrigée" dans Liberté, vol IV, no 1, janvier-février 1962, pp. 24-53.
- DUMONT, Fernand et Jean-Paul MONTMINY, Le Pouvoir dans la société canadienne-française, Québec, PUL, 1966, 250p.
- ÉMOND, Philippe, "Psychologie de l'indépendance" dans Liberté, vol VIII, no 5-6, septembre-décembre 1966, pp. 57-87.

EN COLLABORATION, Les Nouveaux Québécois, Québec, PUL, 1964, 204p.

Données sur le Québec, Montréal, PUM, 1974, 270p.

FALARDEAU, Jean-Charles, Essai sur le Québec contemporain, Québec, PUL, 1953, 260p.

"Les Canadiens français et leur idéologie" dans La Dualité canadienne, Québec, PUL, 1960, pp. 20-38.

Notre société et son roman, Montréal, HMH, 1967, 240p.

Imaginaire social et littérature, Montréal, HMH, 1974, 160p.

FORTIN, Gérard, "Changements sociaux et transformations idéologiques: deux exemples" dans Recherches sociographiques, vol IV, no 2, 1963, pp. 224-227.

La Société de demain: ses impératifs, son organisation, Québec, Editeur officiel du Québec, 1970, 99p.

La Fin d'un règne, Montréal, HMH, 1971, 398p.

FOURNIER, Marcel, "Littérature et société au Québec" dans Études françaises, vol XIX, no 3, printemps 1983, pp. 5-8.

GAGNON, Gabriel et Luc MARTIN, La Crise du développement au Québec 1960-1980. Matériaux pour une sociologie de la planification et de la participation, Montréal, HMH, 1973, 500p.

GILBERT, Marcel, La Nouvelle entente Québec-Canada. Proposition du gouvernement du Québec pour une entente d'égal à égal: la souveraineté-association, Québec, Editeur officiel du Québec, 1979, 118p.

GRAND-MAISON, Jacques, Nationalisme et religion, t. 1: Nationalisme et révolution culturelle, Montréal, Beauchemin, 1970, 221p.

- HARVEY, Fernand et Gilles HOULE, Les Classes sociales au Canada et au Québec, Québec, Institut supérieur des sciences humaines (Université Laval), 1979, 282p.
- LAROSE, Jean, La petite noirceur: essai, Montréal, Boréal Express, 1987, 203p.
- LATOUCHE, D., "Anti-séparatisme et messianisme au Québec depuis 1960" dans Canadian Journal of Political Science/ Revue canadienne de science politique, vol III, 1970, pp. 559-578.
- LAURENDEAU, Marc, Les Québécois violents: un ouvrage sur les causes et la rentabilité de la violence d'inspiration politique au Québec, Montréal, Boréal Express, 1974, 240p.
- LAZURE, Jacques, La jeunesse du Québec en révolution, essai d'interprétation, Montréal, PUQ, 1970, 141p.
- LEFEBVRE, Henri, La Vie quotidienne dans le monde moderne, Paris, Gallimard, 1972, 384p.
- LÉGARÉ, Anne, Les Classes sociales au Québec, Québec, PUQ, 1977, 197p.
- MAHEU, Robert, Les Francophones du Canada 1941-1991, Montréal, Parti pris, 1970, 119p.
- MAJOR, Jean-Louis, "Liberté, l'écriture ou le pays" dans Le jeu en étoile, Ottawa, PUO, 1978, pp. 155-167.
- MAJOR, Robert, "Québec ou Canada français: note sur l'identité québécoise et la fortune d'un vocable" dans Contemporary French Civilization, vol II, no 1, novembre 1977, pp. 59-72.
- Parti pris: idéologies et littérature, Montréal, HMH, 1979, 341p.
- MONIÈRE, Denis, Le Développement des idéologies au Québec, des origines à nos jours, Montréal, Québec/Amérique, 1977, 381p.
- MORIN, Claude, Le pouvoir québécois... en négociation, Montréal, Boréal Express, 1972, 207p.

Le combat québécois, Montréal, Boréal Express, 1973, 189p.

MORIN, Jacques-Yvan, "Les relations fédérales-provinciales" dans Le Système politique du Canada: institutions fédérales et québécoises, Ottawa, PUO, 1968, pp. 77-85.

QUELLET, Fernand, "Les fondements historiques de l'option séparatiste dans le Québec" dans Liberté, vol IV, no 21, mars-avril 1962, pp. 91-112.

PORTER, John, The Vertical Mosaic: an analysis of Social Class and Power in Canada, Toronto, University of Toronto, 1965, 626p.

RACINE, Luc et Roch DENIS, "Histoire et idéologie du mouvement socialiste québécois, 1960-1970" dans Socialisme québécois, no 21-22, pp. 50-79.

RIOUX, Marcel, "Idéologie et crise de conscience du Canada français" dans Cité libre, no 14, décembre 1955, pp. 1-29.

"Sur l'évolution des idéologies au Canada français" dans Revue de l'Institut de Sociologie, Bruxelles, 1968, pp. 95-124.

Les Québécois, Paris, Seuil, 1974, 188p.

La Question du Québec, Montréal, Parti pris, 1978, 267p.

RIOUX, Marcel, Yves LAMARCHE et Robert SÉVIGNY, Idéologie et aliénation dans la vie quotidienne des montréalais francophones, Montréal, PUM, 1973, 993p. (2 vol.)

RIOUX, Marcel et Yves MARTIN, La société canadienne-française, Montréal, HMH, 1971, 404p.

ROBERT, Jean-Claude, Du Canada français au Québec libre, Paris, Flammarion, 1975, 323p.

ROCHER, Guy, "Multiplication des élites et changement social au Canada français" dans Revue de l'Institut de Sociologie, Bruxelles, 1968, pp. 79-94.

- Le Québec en mutation, Montréal, HMH, 1973, 345p.
- ROY, Jean-Louis, La marche des Québécois: le temps des ruptures: 1945-1960, Montréal, Leméac, 1976, 383p.
- SABOURIN, Louis, "Principaux caractères du système politique canadien: continuité et changements" dans Le Système politique du Canada: institutions fédérales et québécoises, Ottawa, PUO, 1968, pp. 3-19.
- SALES, Arnaud, La Bourgeoisie industrielle au Québec, Montréal, PUM, 1979, 324p.
- SÉGUIN, Maurice, L'idée d'indépendance au Québec, genèse et historique, Trois-Rivières, Boréal Express, 1968, 66p.
- SLOAN, Thomas, Une révolution tranquille?, Montréal, HMH, 1965, 159p.
- SYLVESTRE, Guy et al., Structures sociales du Canada français, Québec, PUL, 1966, 120p.
- VADEBONCOEUR, Pierre, "Le rôle de l'écrivain du Québec depuis dix ans: un homme, une liberté" dans Liberté, vol XIII, no 2, printemps 1971, pp. 51-56.
- La ligne du risque, Montréal, HMH, 1977, 286p.
- VALLIÈRES, Pierre, Nègres blancs d'Amérique, Paris, Maspero, 1969, 296p.
- Un Québec impossible, Montréal, Québec/Amérique, 1977, 171p.
- WADE, Mason, Les Canadiens français de 1760 à nos jours, Montréal, Le cercle du livre de France, 1966, 2 vol., 596p.

LEAF 164 OMITTED IN PAGE
NUMBERING.

FEUILLET 164 NON INCLUS DANS LA
PAGINATION.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	3
CHAPITRE PREMIER	
Analyse du réel et constat de déshumanisation.....	11
Le clérico-nationalisme.....	14
1. Conditions historiques.....	14
2. Critique sociale.....	23
L'imperialisme américain.....	31
1. L'industrie informatique.....	33
2. Le discours marchand.....	35
La dynamique textuelle.....	47
CHAPITRE DEUXIÈME	
De la dénotation à la connotation.....	53
La revue <u>Liberté</u>	55
Harmonisation interne.....	63
Niveaux du texte	
1. L'individuel.....	65
2. Le socio-culturel.....	68
3. L'économique.....	80
4. Le politique.....	86
Processus de la connotation.....	94
Logique du texte	100
1. Mimétisme de l'antagonisme.....	100
2. Rôle de l'adversaire.....	109

	166
CONCLUSION.....	115
Négation du mythe.....	119
L'écrivain et la cité.....	123
Synthèse.....	132
BIBLIOGRAPHIE.....	134
I Oeuvre de Jacques Godbout.....	135
A Essais et articles divers.....	135
B Poesie.....	139
C Romans.....	139
D Journal.....	140
E Théâtre radiophonique.....	140
F Biographie critique.....	140
G Films	
1. Documentaires.....	140
2. Fictions.....	141
II Critique de Jacques Godbout	
A Thèses.....	141
B Articles.....	142
III Instruments conceptuels	
A L'Essai.....	145
B Critique littéraire.....	148
C Sociologie d'opposition et problématique décolonisatrice.....	151
D Existentialisme, positivisme et idéalisme.....	154
E Le Mythe.....	155
IV Analyses du Québec contemporain	
A L'essai québécois: bilans formels et thématiques.....	156
B Idéologies au Québec.....	157

Carole Farmer

JACQUES GODBOUT:
L'ESSAI, ENTRE LE MYTHE ET LA RÉALITÉ

M.A. Lettres françaises

Cette recherche a pour objet d'analyser la tension qui se manifeste entre le mythe et la réalité socio-politique dans les essais de Jacques Godbout publiés dans la revue Liberté entre les années 1960 et 1980. Elle vise à dénoncer cette tendance à mythifier en démythifiant qui caractérise la pensée de toute la gauche intellectuelle utopiste québécoise de l'époque. Aussi est-elle répartie en deux chapitres d'égale importance et ordonnés selon une logique progressive (qui se prolonge en conclusion) de manière à échelonner l'interprétation sur trois plans d'analyse: le constat, d'abord, d'un magnétisme dans l'énonciation du Pays rêvé (magnétisme qui deviendra le fil conducteur de la thèse), suivi d'une étude du processus de la connotation régi, en l'occurrence, par l'antagonisme même, et enfin, une sociocritique de la pensée de Godbout et de celle de toute l'équipe de Liberté dont la vision du monde est centrée sur la liberté et le progrès de l'intelligence.